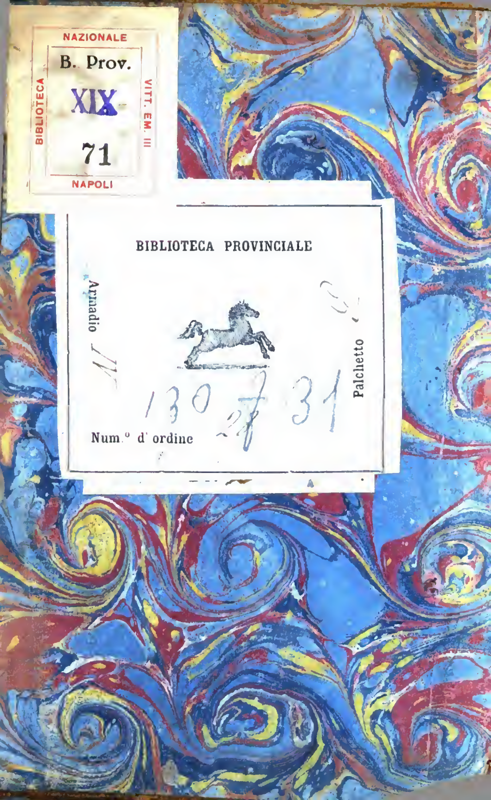
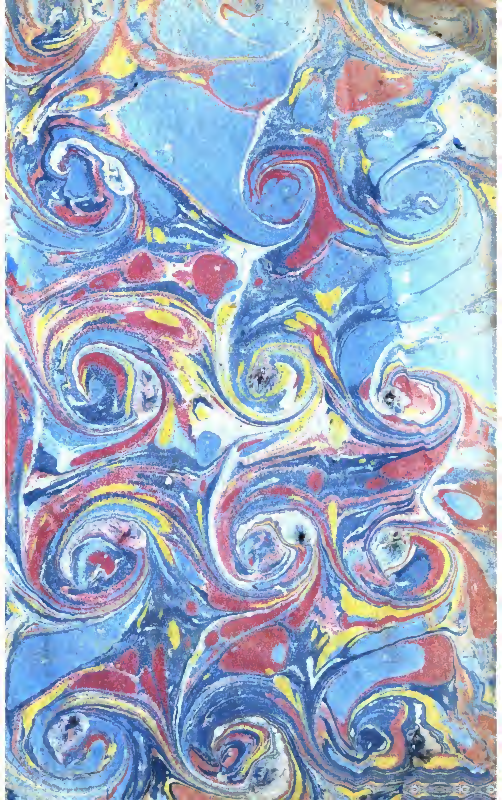
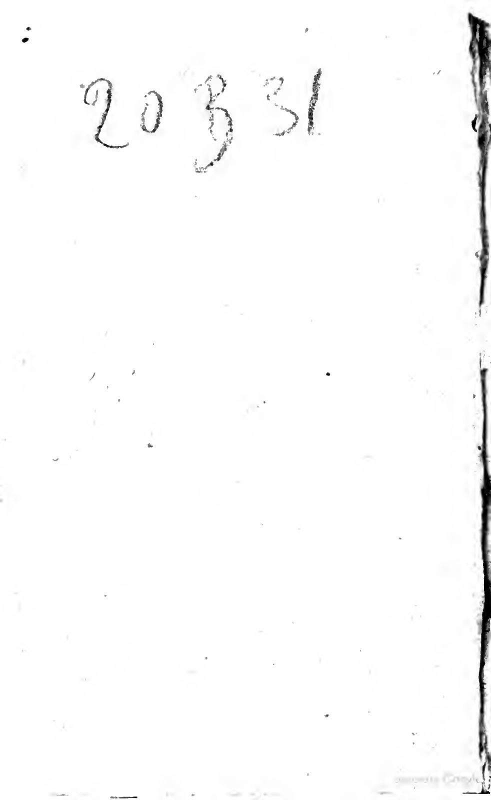




NAZIONALE
B. Prov.
XIX
71
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine




20 B 31

VIE
DU
CAPITAINE COOK.

VIE
DU
CAPITAINE COOK,

TRADUITE de l'Anglois du Docteur KIPPIS, Membre de la Société Royale de Londres.

PAR M. CASTERA.

TOME SECOND.

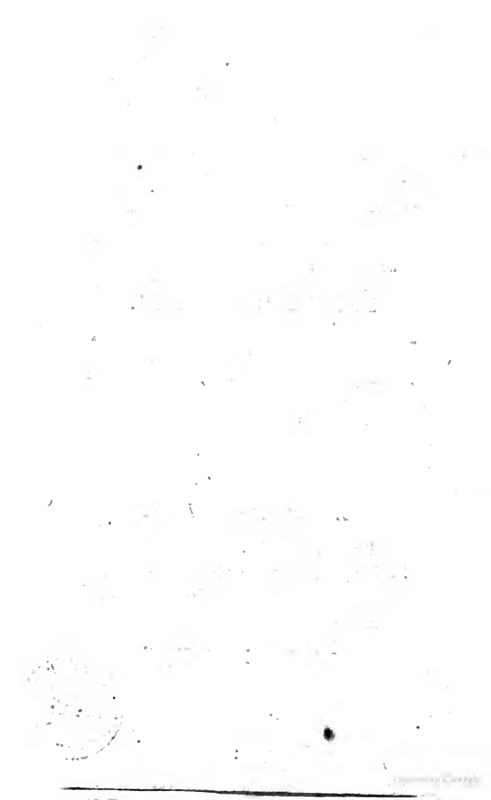


A PARIS,

Rue des Poitevins. Hôtel de Thou.
Et à Lyon, chez BERNUSET & Comp.
Rue Merciere.

M. DCC. LXXXIX.







VIE
DU
CAPITAINE COOK.

CHAPITRE V.

CONTINUATION du second Voyage du Capitaine Cook, jusqu'à son retour en Angleterre.

CHAP. V. AN. 1774.

LE 22 d'avril, le capitaine Cook arriva à Otahiti, & mouilla l'ancre dans la baie de Matavai. Comme son principal objet étoit de fournir à M. Wales l'occasion de corriger les erreurs des montres marines, de les accélérer ou de les ralentir, il s'empressa de faire descendre les instrumens astronomiques,

Chap. V.
An. 1774.

& de dreſſer les tentes pour les garder. Il fit auſſi mettre à terre les perſonnes qui avoient beſoin d'y travailler. Quant aux malades, il ne s'en trouvoit pas un ſeul à bord. Les rafraîchiſſemens pris aux iſles Marquiſes avoient diſſipé toute apparence de maladie.

La grande quantité de proviſions que le capitaine Cook trouva, contre ſon attente, à Otahiti, le détermina à faire dans cette iſle, un plus long ſéjour qu'il ne l'avoit d'abord réſolu. Il prit alors des meſures, pour donner à ſon vaiſſeau un radoub, que les hautes latitudes où il avoit navigué, rendoient indiſpenſable.

Pendant ce nouveau ſéjour dans une iſle que les Anglois avoient tant de fois viſitée, ils ſe concilièrent davantage les habitans. Il y eut continuellement des viſites très-amicales entre le capitaine Cook, Otoo, Towha, & les autres chefs. Les échanges furent beaucoup plus faciles, par rapport aux plumes de perroquets rouges, portées de l'iſle d'Amſterdam. Les Otahitiens regardoient ces plumes, comme des ornemens très-précieux. Ainſi, les ar-

ticles d'échange du capitaine Cook se trouvèrent heureusement renouvellés; mais, sans cela, il eût peut-être été difficile de fournir aux besoins du vaisseau.

Nos navigateurs jouirent à Otahiti du spectacle d'une grande revue navale. Le nombre des vaisseaux de guerre se montoit à cent soixante doubles pirogues, bien équipées, bien armées, & décorées de pavillons & de banderolles. Les chefs, & tous ceux qui devoient combattre, étoient placés sur des gradins, & revêtus de leurs habits de guerre. Cette flotte avoit une apparence noble & imposante. Les Anglois n'en avoient jamais vu, ni espéré d'en voir une semblable dans ces mers. Indépendamment des vaisseaux de guerre, il y avoit encore cent soixante-dix canots, qui paroissoient destinés à servir de vaisseaux de transport. Sur chacun de ces petits canots, il y avoit une tente & des cordages, & des voiles qu'on ne voyoit pas dans les autres. Le capitaine Cook jugea qu'il n'y avoit pas moins de sept mille sept cent soixante hommes dans la flotte; mais il

ne put pas obtenir des notions certaines
CHAP. V. ſur le deſſein de cet armement.
AN. 1774. MALGRÉ la bienveillance qui régnoit entre les Anglois & le peuple d'Otahiti, il y eut de tems en tems des occaſions où le capitaine Cook fut obligé d'uſer de beaucoup de prudence & de fermeté. Un des Indiens, qui avoit eſſayé de dérober une barrique à eau, dans l'endroit où l'on avoit mis les tonneaux pour les remplir, fut pris ſur le fait, conduit à bord, & mis aux fers. Tandis qu'il étoit ainſi retenu, le roi Otoo & quelques autres chefs vinrent à bord, & le virent. Le capitaine Cook les ayant inſtruits du crime de leur compatriote, ils demandèrent tous ſa liberté; mais le capitaine les refuſa, en diſant que puiſqu'ils puniſſoient les Anglois, lorſqu'ils commettoient quelque faute envers Otoo, il étoit juſte également que l'Indien fût puni. Comme il ſavoit bien qu'Otoo ne voudroit point punir cet homme, il étoit réſolu à ſe rendre juſtice. Il le fit donc conduire aux tentes, qui étoient ſur le rivage; il y alla lui-même avec les chefs Otahitiens. Il ordonna à la garde de ſe

mettre sous les armes, & il fit attacher le coupable à un poteau. Otoo & sa sœur sollicitèrent encore la grace de cet homme, mais en vain. Le capitaine leur retraça la conduite du voleur, & des autres Otahitiens en général, alléguant qu'aucun Anglois ne touchoit à la propriété des Indiens, sans le payer d'avance; rappellant les objets qu'il avoit donnés pour les différentes choses prises à Otahiti, & observant sur-tout combien les Otahitiens étoient criminels en volant leurs amis. Il ajouta que la punition d'un homme étoit le seul moyen de sauver la vie de plusieurs sujets d'Otoo, en les corrigeant de leur inclination au vol, qui, sans cela, les exposeroit tôt ou tard à être tués à coups de fusil. Le roi parut satisfait de tous ces raisonnemens. Il pria seulement encore qu'on ne tuât pas l'Indien. Le capitaine Cook fit écarter la foule, qui étoit nombreuse, & en présence de tout le monde, le voleur reçut vingt-quatre coups de verges; châtiment qu'il supporta avec beaucoup de fermeté. Après cela, on le relâcha. Tandis que

CHAP. V. AN. 1774.

les Indiens ſe retiroient, Towha les raſſembla, & avec beaucoup de grace, & d'un ton très-perſuaſif, il leur adreſſa un diſcours, qui dura une demi-heure, en condamnant leur conduite préſente, & les exhortant à en avoir une meilleure à l'avenir. Pour faire une impreſſion plus profonde ſur l'ame des habitans, le capitaine Cook ordonna à ſes ſoldats de faire l'exercice, & de tirer quelques volées de coups de fuſils, chargés à balle. Les ſoldats furent ſi prompts dans leurs manœuvres, qu'il eſt plus aiſé d'imaginer, que de décrire l'étonnement des Indiens, principalement de ceux qui n'avoient rien vu de ſemblable auparavant.

Les eſprits judicieux verront que ce que nous venons de rapporter, ſert beaucoup à faire connoître le caractère du capitaine Cook; d'ailleurs, il eſt aſſez curieux de voir un étranger, exercer une juriſdiction ſévère ſur les habitans d'un pays lointain, en préſence de leur roi, ſans invoquer l'autorité de ce roi, & même malgré ſes ſollicitations.

La négligence d'une ſentinelle an-

glo ise fut cause qu'on eut une autre altercation désagréable avec les habitans d'Otahiti. S'étant endormie, ou ayant quitté son poste, elle perdit son fusil, qu'un Indien emporta. Dès qu'on commettoit quelque vol extraordinaire, il excitoit tant d'alarmes parmi les habitans, que, pour fuir le ressentiment du capitaine Cook, ils abandonnoient leurs habitations, & aucun ne se rendoit au marché. Le fusil dérobé causa donc beaucoup de troubles; mais, grace à la prudence de M. Cook, il fut recouvré, la paix rétablie, & le commerce des provisions reprit.

CHAP. V.
AN. 1774.

DANS les différends qui survinrent entre notre navigateur & les peuples qu'il visita, il se fit une loi de ne jamais toucher à leur propriété. Il retint seulement quelquefois leurs canots pour un peu de tems, encore étoit-ce dans des occasions très-extraordinaires. Il employoit de préférence les moyens les plus doux pour faire revenir ces peuples à la raison; & par-là, non-seulement il réussissoit à remettre les choses dans le premier ordre, mais encore à

les arranger souvent d'une manière plus favorable & plus sûre.

CHAP. V.

AN. 1774.

LES Anglois trouvèrent sur-tout à Otahiti une grande abondance de fruits & d'autres rafraîchissemens. Ce secours leur étoit d'autant plus agréable & plus salutaire, que leur biscuit étoit presque tout gâté. Quoiqu'on l'eût mis à l'air, & trié à la nouvelle-Zélande, il fallut encore renouveller cette opération, & en jetter une grande partie, qui étoit absolument pourrie. Nos navigateurs imputèrent cet accident à la glace, au milieu de laquelle ils avoient été fréquemment dans les mers australes, & qui rendoit le fond de cale du vaisseau froid & humide; ensuite, à la grande chaleur, qui succéda rapidement à l'humidité, quand ils naviguèrent vers le nord. Quelle qu'en fût la cause, on fut obligé de diminuer beaucoup les rations. Encore, au désagrément d'avoir peu de biscuit, se joignoit celui de le manger fort mauvais.

DEUX chèvres que le capitaine avoit données à Otoo, lors de son passage à Otahiti, laissoient espérer qu'elles réussiroient parfaitement. La femelle

avoit eu, bientôt après, deux petites chèvres, qui étoient déjà prêtes à rapporter, & la mère étoit pleine de nouveau. Les Indiens aimoient beaucoup ces animaux. Aussi le capitaine Cook ne doutoit pas qu'en peu de tems l'espèce n'en fût assez multipliée, pour qu'il y en eût dans toutes les isles de la mer du sud. Les moutons qu'on avoit portés à Otahiti n'eurent pas le même succès. Ils y furent bientôt morts, excepté un seul. Nos navigateurs donnèrent aussi aux Otahitiens une vingtaine de chats, sans compter ceux dont ils firent présent à Ulietea & à Huaheine.

D'APRÈS l'examen que le capitaine Cook avoit fait d'Otahiti, & les divers faits dont il avoit été témoin, il jugeoit qu'il y avoit au moins dans cette isle, deux cent quatre mille habitans, tant hommes que femmes & enfans. Toutefois, cette estimation lui sembla d'abord à lui-même exagérée; mais quand il réfléchit de nouveau à la foule immense de peuple qui se présentoit à lui par-tout où il alloit, il ne douta plus qu'elle fût exacte.

LES Anglois étoient si bien traités

CHAP. V
AN. 1774.

dans l'isle, qu'un des maîtres canonniers forma le dessein d'y demeurer. Comme il savoit bien qu'il ne pourroit pas exécuter son plan, tant que la Résolution seroit dans la baie de Matavai, il attendit qu'elle fût à la voile. Alors il se laissa couler dans la mer. Il nageoit bien, & il ne doutoit pas de joindre un canot qui l'attendoit à une assez grande distance du vaisseau; car il s'étoit concerté pour cela avec les Indiens. Otoo l'avoit même beaucoup encouragé à rester; cependant il fut découvert avant d'avoir perdu le vaisseau de vue. Soudain on mit un canot en mer: on atteignit le déserteur, & on le ramena. Quand le capitaine Cook réfléchit sur la situation de cet homme, il ne le jugea pas si coupable, ni son projet de demeurer dans l'isle, si bizarre, comme il le lui avoit paru d'abord. Le canonier étoit Irlandois; il avoit, pendant sa jeunesse, navigué au service des Hollandois, qu'il quitta à Batavia, pour suivre l'Endéavour. Toujours employé depuis sur le vaisseau du capitaine Cook, il n'avoit ni amis, ni relations, qui dussent lui faire pré-

férer une partie du monde à l'autre. Toutes les Nations étant égales à ses yeux, où devoit-il être plus heureux qu'à Otahiti? Là, dans un des climats les plus doux de la terre, il pouvoit jouir à son aise, non-seulement des choses nécessaires à la vie, mais de tous les plaisirs que la nature donne. Aussi M. Cook disoit depuis, que si cet homme se fût adressé à lui avant le départ, il lui auroit peut-être permis de rester parmi les Indiens.

CHAP. V. AN. 1774.

15 Mai.

LE 15 de Mai, le capitaine Cook mouilla l'ancre à Huaheine, dans le port d'Owharre. Il fut reçu immédiatement par son ancien ami Orée, & les liaisons qu'il avoit formées autrefois avec ce bon vieillard se renouvellèrent. Les plumes rouges ne parurent point là aussi précieuses qu'à Otahiti. Les Indiens de Huaheine avoient assez de bons sens pour préférer des objets utiles à des ornemens vains. Le séjour de nos voyageurs fut un peu inquiété par l'inclination des habitans au vol: mais cela n'occasiona pourtant aucune querelle dangereuse. Le capitaine Cook traversa le pays à la tête de qua-

tre-vingts hommes ; & cette marche militaire inſpira aux Indiens, une grande idée de ſon pouvoir. A la vérité, ce peuple avoit été d'abord enhardi à dérober par l'indiſcrétion de quelques Anglois, qui s'écartoient ſouvent ſeuls dans les bois pour tuer des oiſeaux, & qui manioient ſi mal leurs armes, qu'elles ceſſoient entre leurs mains de paroître formidables aux yeux des habitans.

JE ne puis m'empêcher de parler d'une ſcène dramatique qu'on joua un ſoir devant pluſieurs Officiers de la Réſolution. Le ſujet de la pièce étoit une jeune fille d'Otahiti qui ſe ſauvoit avec nos navigateurs ; & ce ſujet étoit en partie véritable, puiſqu'effectivement une fille s'étoit embarquée dans le vaiſſeau pour aller juſques à Ulietea. Elle aſſiſtoit elle-même à la repréſentation de ſes propres aventures ; & elle en fut ſi affectée, que les Anglois eurent beaucoup de peine à la faire reſter juſqu'à la fin de la pièce, & à l'empêcher de pleurer pendant tout le tems que dura le ſpectacle. Au dénouement, on ſuppoſoit que cette fille

retournoit vers ses parens & ses amis ; & l'accueil qu'ils lui faisoient, n'étoit pas très-favorable. Comme ce peuple compose des petits drames in-promptu quand il en trouve l'occasion, il y a lieu de croire que celui-ci étoit une satyre pour punir la fille qui suivoit les Anglois, & pour décourager celles qui auroient voulu l'imiter. Les idées des Indiens sur l'honneur des femmes ne sont donc pas si perverses.

TANDIS que le capitaine Cook demeura à Huaheine, on lui apporta du fruit-pain, des noix de coco, des bananes, & divers autres végétaux en abondance ; mais on ne lui fournit pas assez de viande pour la consommation journalière du vaisseau ; ce qui provenoit en grande partie de ce que les Anglois manquoient d'objets propres aux échanges. Le capitaine fut alors obligé de mettre le forgeron au travail, pour faire différentes sortes de clous & d'autres instrumens de fer ; car il ne lui en restoit presque plus pour se procurer des rafraîchissemens dans les autres isles qu'il se proposoit de visiter, & pour soutenir son crédit auprès des Indiens.

CHAP. V. AN. 1774.

QUAND la Réfolution fut prête à partir de Huaheine, Orée fut le dernier Indien qui fortit du vaiffeau. Le capitaine Cook lui difant qu'ils ne fe verroient plus l'un l'autre, ce bon vieillard lui repondit en pleurant : « Envoie nous tes enfans, & nous les traiterons bien. »

LES Anglois fe rendirent alors à Ulietea. Il y étoit arrivé, depuis leur abfence, des événemens à peu-près femblables à ceux que nous avons déjà rapportés. Les habitans de cette ifle ayant toujours bien accueilli le capitaine Cook, ils avoient acquis le droit d'obtenir de lui tout ce qu'il étoit en fon pouvoir de leur accorder. A fon départ, ils témoignèrent la plus vive affliction, & ils l'importunoient fouvent au fujet de fon retour. Le Roi Oréo, & fur-tout fa femme & fa fille, ne ceffoient de pleurer. Leur chagrin fembloit même fi exceffif, qu'on pourroit douter qu'il fût fincère, ou du moins qu'il n'y eût pas un peu d'affectation. Mais le capitaine le croyoit réel. Enfin, quand il voulut mettre à la voile, ils lui firent les plus tendres

adieux. La dernière prière que lui fit Oréo, ce fut de revenir; & voyant qu'il ne pouvoit pas en obtenir la promesse, il lui demanda le nom de l'endroit où il devoit être enterré. Le capitaine Cook lui dit, sans hésiter, à Stepney, nom de la paroisse dans laquelle il demeuroit à Londres. Mais M. Forster, à qui une pareille question fut adressée, répondit avec plus de réflexion & de sagesse, que l'homme qui se confioit à la mer, ne pouvoit pas savoir où il seroit enseveli.

LE capitaine Cook ne pouvant pas promettre de revenir aux isles de la Société, ne sachant pas même si d'autres vaisseaux anglois y seroient envoyés, déposa Oedibée dans sa terre natale. Ce jeune Indien avoit été, pendant plusieurs mois, le fidèle compagnon de nos navigateurs; & il les vit partir avec le plus tendre regret. Rien ne pouvoit même le séparer d'eux que la crainte de ne jamais revoir son pays. Lorsqu'Oréo pressoit trop vivement le capitaine Cook de retourner à Uliétea, & que le Capitaine lui en donnoit quelque espérance; aussitôt Oedi-

CHAP. V. AN. 1774. bée le tiroit à part & lui demandoit avec intérêt, ſi effectivement il reviendroit? M. Cook a avoué lui-même, qu'il ne connoiſſoit point de mots en état de décrire la douleur de ce jeune homme, quand il le quitta la dernière fois. Oedibée le voyant partir, reſta d'abord muet & regarda fixement le vaiſſeau. Puis tout-à-coup il éclata en ſanglots, & ſe jetta le viſage contre le fond de ſa pirogue. Oedibée étoit plein d'eſprit, docile, agréable, & ſur-tout très-humain. A la vérité il ignoroit en grande partie la religion, le gouvernement, les mœurs, les coutumes, les traditions de ſon pays & des iſles voiſines; il n'auroit pas pu en fournir de grandes notions, ſi le capitaine Cook l'avoit emmené avec lui; mais il auroit donné du moins une meilleure idée de ſa nation qu'Omaï.

LORSQUE le capitaine Cook revint dans ces iſles, il avoit envie de viſiter la fameuſe Bolabola, tant vantée autrefois par Tupia; mais l'abondance des rafraîchiſſemens qu'il avoit pris ailleurs, joint au peu de tems qui lui reſtoit

reſtoit à perdre, l'en détourna. Il dirigea ſa courſe vers l'oueſt. Ainſi, il prit congé de ces iſles heureuſes, où la bienfaiſante nature a verſé d'une main prodigue ſes dons les plus doux; & où les Indiens, imitant la bonté de la Providence, ſont généreux comme elle, & toujours prêts à fournir abondamment aux beſoins des navigateurs (*a*).

C'EST le 6 de Juin que les Anglois partirent d'Uliétea. Le lendemain ils virent une iſle entourée de récifs, très-baſſe, d'environ quatre lieues de grandeur, & d'une forme circulaire, qu'ils reconnurent bientôt pour l'iſle d'Howe (*b*), découverte par le capitaine Wallis. Il n'arriva plus rien de remarquable depuis ce jour juſqu'au 16 du même mois, qu'ils virent une autre terre. Elle étoit également environnée de récifs; & comme c'étoit une nouvelle

(*a*) M. Wales obſerva que durant cinq mois que les montres marines paſſèrent de l'extrême froid à l'extrême chaud, elles allèrent mieux dans les climats froids, que dans les chauds.

(*b*) Sa latitude eſt à 16° 46′ ſud, & ſa longitude à 154° 8′ oueſt.

Chap. V. An. 1774. découverte, le capitaine Cook l'appella l'*isle Palmerston* (*a*), en l'honneur du Lord qui porte ce nom.

20 Juin. Le 20, on rencontra une nouvelle isle habitée. Le capitaine Cook se détermina à y débarquer avec une suite d'hommes bien armés. Mais les Indiens lui parurent des sauvages intraitables. Toutes les tentatives qu'il fit pour les engager à une conférence, furent vaines. Sans rien écouter, dès qu'ils virent les Anglois s'approcher, ils coururent au-devant d'eux, semblables à des sangliers féroces, & leur lancèrent leurs dards. Deux ou trois coups de mousquet tirés en l'air, ne les empêchèrent pas de s'avancer encore davantage, & de jetter une autre javelot qui rasa l'épaule du capitaine Cook. Le courage de l'Indien qui venoit de porter ce coup faillit lui être à lui-même fatal ; car comme il n'étoit qu'à cinq pas de distance, le capitaine Cook, obligé de se défendre, voulut

(*a*) Sa latitude est à 18° 4′ sud, & sa longitude à 163° 10′ ouest.

lui tirer un coup de fusil à balle; mais heureusement le fusil ne partit pas, & le Capitaine en fut après très-satisfait. Quand il rejoignit les autres Anglois, & qu'il essaya son fusil en l'air, le coup partit fort bien. D'après la conduite des Indiens, qui ne voulurent consentir à aucune liaison, d'après le mauvais succès que les Anglois avoient eu dans cette isle, ils la nommèrent l'*isle Sauvage* (a). Elle a environ dix lieues de circuit. Elle est d'une forme ronde & assez élevée; une mer profonde entoure ses bords escarpés; enfin, parmi beaucoup d'autres désavantages, elle a celui de ne pas offrir un seul port commode.

CHAP. V.
AN. 1774.

26 Juin.

EN poursuivant sa route à l'ouest sud-ouest, la Résolution passa près d'un grand nombre de petites isles; & le 26 Juin, elle mouilla l'ancre dans la partie nord d'Anamocka ou Rotterdam. Soudain les échanges commencèrent avec les Indiens; leurs provisions con-

(a) Sa latitude est au 19° 1′ sud, & sa longitude au 169° 37′ ouest.

CHAP. V. AN. 1774.

ſiſtoient en ignames & en quelques fruits, qu'ils troquèrent pour des clous, des grains de collier, & d'autres bagatelles pareilles. Là, comme en beaucoup d'autres endroits, l'inclination que les habitans ont au vol, cauſa quelque inquiétude au capitaine Cook. Comme ils s'étoient emparés d'une hache & de deux mouſquets, il réſolut de leur montrer aſſez de vigueur pour les leur faire rendre & pour les empêcher de retomber dans de ſemblables fautes. Il fit donc deſcendre ſur le rivage tous ſes ſoldats de marine bien armés; leur vue en impoſa aux Indiens, & les effets volés furent reſtitués. Cependant le capitaine Cook avoit été forcé de faire tirer quelques coups de fuſil avec du petit plomb à un habitant, qui s'étoit conduit plus audacieuſement que les autres. Ses compatriotes vinrent dire enſuite qu'il étoit mort: mais il n'étoit en effet que bleſſé, même très-légérement. Quoique cet Indien ſe fût attiré ce malheur par ſa propre faute, le capitaine tâcha de le conſoler, en lui faiſant un préſent, & en chargeant le chirur-

gien du vaisseau de panser ses plaies.

LA première fois que le capitaine Cook mit pied à terre à Anamocka, une vieille femme vint lui présenter une fille, en lui faisant entendre qu'elle étoit à ses ordres. La jeune personne, qui avoit sans doute été prévenue, demanda un présent : mais le capitaine répondit qu'il ne pouvoit lui rien donner, s'imaginant que c'étoit le seul moyen de se délivrer de l'importunité de ces femmes. Il se trompoit. Les faveurs de la plus jeune lui furent offertes à crédit ; & comme il persistoit dans son refus, la vieille se fâcha & l'insulta vivement. Il comprit même fort bien, par les gestes, par les actions de cette femme, qu'elle l'accabloit de reproches, & le tournoit en ridicule, sur ce qu'il avoit rebuté une jeune & belle fille. Cette fille étoit effectivement jolie : mais notre navigateur trouva plus facile de résister à ses attraits, que de supporter les injures de la vieille ; & il s'empressa de se rembarquer.

CHAP. V.
AN. 1774.

PENDANT que les Anglois séjournèrent à Anamocka, ils apprirent le nom

CHAP. V. AN. 1774.

de vingt ifles, qui s'étendent au nord-oueft & au nord eft. Du rivage d'Anamocka, on en diftingue même plufieurs. Les deux qui font le plus occidentales, font remarquables par leur grande hauteur. On les nomme *Amattafoa* & *Oghao*. Une colonne de fumée que nos voyageurs virent perpétuellement s'élever du milieu d'Amattafoa, leur fit juger qu'il y avoit un Volcan.

ANAMOCKA eft l'une des ifles que Tafman découvrit. Ce Navigateur hollandois la nomma Rotterdam (*a*). Elle eft d'une forme triangulaire, chacun de fes côtés a environ trois milles & demi ou quatre milles d'étendue. Du nord-eft au fud, & de l'eft au nord, Anamocka eft environnée de petites ifles, de bancs de fable & de rochers. On ne peut pas voir la fin de ces écueils dans le nord, & il eft poffible que vers le fud, ils fe prolongent jufqu'à Amfterdam, ou Tongatabao. Ces ifles, avec celle de Middlebourg ou

(*a*) Elle eft fituée par les 20° 15′ de latitude fud, & par les 174° 31′ de longitude oueft.

Eaoowe, & celle de Pilstart, forment un groupe d'environ trois degrés de latitude & de deux degrés de longitude. Le capitaine Cook donna à toutes ces isles, le nom d'isles ou d'archipel des Amis, d'après les liaisons & la constante amitié, qui regnent entre leurs divers habitans, & la conduite généreuse de ces habitans envers les étrangers : cet assemblage d'isle peut s'étendre plus loin : peut - être même qu'il va jusqu'à celles de Boscawen & de Keppel, découvertes par le capitaine Wallis, & qui sont presque sous le même méridien.

TANDIS que le capitaine Cook séjourna à Anamocka, il fut très-attentif à empêcher son équipage de communiquer aux Indiens une maladie funeste. Plusieurs de ses matelots sentoient encore les effets des maux qu'ils avoient pris aux isles de la Société ; aussi le capitaine ne souffrit pas qu'ils s'approchassent des femmes ; & il eut lieu de se flatter que les Anglois n'avoient point corrompu le sang d'un peuple ami.

LES productions de la terre, les

mœurs, le langage des habitans d'Anamocka, reſſemblent à ce qu'on voit dans l'iſle d'Amſterdam. Cependant le ſol y eſt peut-être un peu moins fécond, & la culture n'y eſt pas auſſi perfectionnée. Elle n'a point non plus la même ſupériorité, relativement aux étoffes, aux nattes, aux ornemens & à tous les objets qui conſtituent les richeſſes des Inſulaires de la mer du Sud (*a*).

1 Juillet. TANDIS qu'ils continuoient à s'avancer dans l'oueſt, nos navigateurs découvrirent, le premier Juillet, une nouvelle terre. C'étoit une petite iſle que le capitaine Cook nomma l'*iſle de la Tortue* (*b*), d'après l'immenſe quantité de tortues qu'on apperçut ſur la côte.

16. LE 16, les Anglois virent une haute terre, portant au ſud-oueſt. Nul d'eux ne douta que ce ne fût la terre Auſtrale du Saint-Eſprit, découverte par

(*a*) Anamocka eſt par les 15° 53′ de latitude ſud.

(*b*) Elle eſt ſituée au 19° 48′ de latitude ſud & au 178° 2′ de longitude oueſt.

Quiros, & que M. de Bougainville a appellée les *Grandes Cyclades*. Après avoir longé la côte pendant quelques jours, le capitaine Cook jetta l'ancre dans un port de l'isle de Mallicollo. Son premier soin fut de former des liaisons avec les Indiens ; mais pendant qu'il s'en occupoit, il survint un accident qui plongea tout le monde dans la consternation, & qui finit pourtant par être plutôt avantageux que nuisible à nos navigateurs. Un jeune Indien qui étoit dans une pirogue, ayant voulu entrer dans un canot de la Résolution, en fut repoussé. Soudain il banda son arc pour percer d'une flèche empoisonnée le gardien du canot. Quelques-uns de ses compatriotes l'en ayant empêché, on avertit le capitaine Cook, qui courut tout de suite sur le pont. Dans cet instant, l'Indien visoit de nouveau l'Anglois. Le capitaine l'ayant menacé, cet homme tourna vers lui sa flèche. Par bonheur notre navigateur tenoit en main un fusil chargé avec du petit plomb, qu'il tira sur l'Indien. Cependant ce coup ne fit que retarder le sauvage d'un moment. Il releva bien-

CHAP. V. AN. 1774. tôt son arc, & s'apprêta à se venger; mais un second coup de fusil, lui fit tomber son arme de la main, & l'obligea, ainsi que ses compagnons, à pagayer vers le rivage avec beaucoup de célérité. Pendant ce tems-là, d'autres habitans commençoient à tirer des flèches contre les Anglois. Un coup de fusil en l'air ne fit aucun effet sur eux; mais dès qu'ils virent passer par-dessus leur tête un boulet de canon de quatre livres, ils se dissipèrent confusément.

QUELQUES heures après, nos navigateurs s'embarquèrent dans deux canots, & abordèrent devant trois ou quatre cents Indiens qui étoient assemblés sur la rive, & qui, bien qu'armés d'arcs, de flèches, de piques, de lances, ne firent pas la moindre opposition. Au contraire, quand ils virent le capitaine Cook s'avancer seul vers eux, avec une branche d'arbre à la main, un de leurs chefs déposa son arc & ses flèches dans les mains d'un autre, & prenant aussi une branche d'arbre, il vint à la rencontre du capitaine. Ils changèrent de bran-

CHAP. V. AN. 1774.

che en ſigne d'amitié ; & alors le chef Indien conduiſit le capitaine vers le peuple, à qui notre navigateur diſtribua quelques préſens. Les ſoldats de marine furent mis à terre. Le capitaine Cook fit ſigne aux Indiens qu'il avoit beſoin de bois ; & ils lui accordèrent auſſi par ſigne la permiſſion de couper des arbres.

ON ne put pas faire grand commerce avec ce peuple ; car il n'attachoit aucun prix ni aux clous, ni aux autres outils de fer, ni même à aucun des objets que les Anglois pouvoient lui fournir. Dans le peu d'échanges qu'on fit avec lui, & qui conſiſtoient en flèches contre des étoffes, il ſe diſtingua par une extrême honnêteté. Le vaiſſeau étoit déjà à la voile. Pluſieurs Indiens ſuivoient dans des canots, & ils pouvoient aiſément s'enfuir quand on leur jettoit quelque choſe d'avance ; mais au contraire, ils faiſoient leurs efforts pour ſe rapprocher du navire & s'acquitter de leurs obligations. L'un d'eux ſur-tout ſuivit ſi long-tems la Réſolution, que lorſqu'il l'eut jointe, l'Anglois qui avoit acheté ſes armes l'avoit

CHAP. V. AN. 1774.

déjà oublié. Cependant le vendeur les éleva pour les montrer. Plusieurs autres personnes de l'équipage voulurent en faire l'emplette; mais l'indien refusa d'y consentir. Enfin son premier acquéreur ayant paru, il lui donna les armes; & celui-ci lui offrant quelque chose en retour, l'Indien s'empressa de montrer ce qu'il avoit déjà reçu.

LES habitans de Mallicollo sont en général le peuple le plus laid & le plus mal-fait que le capitaine Cook ait vu. Ils différent à tous égards des autres Indiens qui peuplent les nombreuses isles de la mer du Sud. Ils ont la peau très-brune, la tête allongée, le visage plat, & les gestes & la contenance des singes. Leurs cheveux sont noirs, courts & frisés; mais non pas si fins & si laineux que ceux des nègres. Non-seulement ce peuple ne ressemble point aux autres nations des mêmes climats; mais il a un langage entièrement opposé aux leurs. De quatre-vingts mots ou environ, que rassembla M. Forster, à peine un seul paroît avoir quelqu'affinité avec les idiômes des autres isles. Le capitaine Cook observa cependant

que les habitans de Mallicollo prononçoient facilement les mots anglois. Ils ne connoiſſoient point les chiens, ni n'avoient aucun mot pour nommer ces animaux ; & comme ils parurent leur plaire beaucoup, le capitaine leur en laiſſa un mâle & une femelle, qui probablement ſe multiplieront. CHAP. V. AN. 1774.

NOTRE navigateur nomma l'endroit où ſon vaiſſeau fut à l'ancre à Mallicollo, le *Port de Sandwich* (*a*). Ce port a beaucoup d'avantages. L'eau y eſt profonde. Les vents y ſoufflent peu ; & on peut y mouiller aſſez près du rivage pour protéger les hommes qui ont beſoin de travailler à terre.

Nos navigateurs partirent de Mallicollo le 23 de Juillet. Bientôt après ils virent trois ou quatre petites iſles qui, au premier aſpect, leur ſemblèrent n'en former qu'une ; en même tems la Réſolution étoit peu éloignée de l'iſle d'Ambrym, de l'iſle de Paoom, 23 Juillet.

(*a*) Il eſt ſur la côte nord-eſt de Mallicollo, non loin de la pointe ſud-eſt par la latitude de 16° 25′ 20″ ſud, & ſa longitude de 167° 57′ 23″ oueſt.

& de l'isle d'Apée. Le lendemain quelques autres isles s'offrirent à leur vue, en dehors de la pointe sud-est d'Apée ; elles formoient un groupe, que le capitaine Cook nomma les isles de *Shepherd*, en l'honneur du docteur Shepherd, son savant & estimable ami, professeur d'Astronomie à Cambridge. Le vaisseau courut ce jour là quelque risque. Il se trouva tout-à-coup en calme, & entraîné par le courant très-près des isles, sans trouver le fond avec une ligne de cent quatre-vingts brasses. Les isles, au milieu desquelles les Anglois se trouvoient alors, étoient en si grand nombre, qu'on ne pouvoit pas les compter : mais bientôt la brise se leva, le vaisseau fut délivré, & toute inquiétude dissipée.

PARMI toutes les isles, que nos navigateurs apperçurent alors, il n'y en avoit qu'une seule, où ils ne virent point d'habitans. Cette isle étoit un rocher pointu, accessible seulement aux oiseaux, il fut nommé à cause de sa structure, l'isle du *Monument*.

EN naviguant vers le sud, nos voyageurs s'approchèrent d'une terre, qu'ils

reconnurent pour une très-grande isle, qui s'étendoit du sud à l'est, & dont il leur étoit impossible de voir l'extrémité. Il y avoit dans le nord de cette terre, trois ou quatre petites isles. Le capitaine Cook appella les deux principales du nom de *Montagu* & de *Hinchinbrook*; & il donna à la grande terre le nom d'isle *Sandwich*. Cette isle étoit couverte de bois & de vastes champs d'herbes, agréablement variés; au milieu s'élevoit un amphithéâtre de montagnes, qui venant se réunir par une pente presque insensible au rivage de la mer, forment une perspective enchanteresse. Cependant notre navigateur ne voulut point s'y arrêter, dans l'empressement qu'il avoit d'arriver à la dernière des isles de cet archipel.

BIENTÔT les Anglois virent une autre isle, qu'ils apprirent ensuite être nommée, par les naturels du pays, *Erromango*. Ils en longèrent la côte pendant trois jours; & le troisième jour, ils jettèrent l'ancre dans une baie, qui s'offrit à eux. Le lendemain, le capitaine Cook descendit avec deux canots, pour visi-

3 Août.

ter la côte, & pour chercher un endroit propre au débarquement, où il pût prendre de l'eau & du bois. En même tems, les Indiens s'étoient assemblés sur le rivage, & invitoient, par des signes, nos voyageurs à mettre pied à terre. Leurs intentions sembloient si amicales, que le capitaine Cook en fut charmé. La seule chose qui pouvoit lui inspirer des soupçons, c'est que la plupart des habitans étoient armés de piques, de lances, de javelots, d'arcs & de flèches; aussi tenoit-il les yeux continuellement fixés sur le chef, observant ses actions & ses moindres regards. Bientôt il fut convaincu que ce peuple avoit des desseins hostiles. Plusieurs Indiens s'élancèrent tout-à-coup pour saisir un des canots; & quoique le capitaine les visât avec son fusil, ils ne s'en désistèrent qu'avec peine, & revinrent peu-après à la charge, plus déterminés que jamais à s'emparer du canot. A la tête des assaillans, étoit le principal chef, tandis que d'autres chefs, qui lui paroissoient subordonnés, tenoient derrière la troupe leurs armes levées pour protéger l'attaque.

Comme

Comme les signes & les menaces demeuroient sans effets, le capitaine Cook sentit que la sûreté de ses Anglois étoit le principal objet qu'il devoit considérer. Cependant il ne vouloit point tirer sur la multitude; mais il résolut de rendre le chef victime de sa trahison. Il le coucha donc en joue une seconde fois; mais malheureusement son fusil ne partit point. Cet accident enhardit les Indiens à mépriser nos armes, & à montrer la supériorité des leurs. Ils se servirent à l'instant de pierres, de dards, de flèches; ce qui obligea le capitaine à donner ordre de tirer sur eux. Une première décharge les mit en confusion, & une seconde leur fit abandonner le rivage. Dans cette escarmouche, quatre Indiens étoient tombés, & avoient paru entièrement morts; mais bientôt après on en vit deux se traîner jusques derrière les halliers. Il fut heureux pour ce peuple que la moitié des fusils ne pussent pas partir; car, sans cela, il y auroit eu bien plus de monde tué. Les Indiens furent alors si remplis de terreur, qu'ils n'oserent plus paroître, & abandonnèrent sur des buissons deux de

leurs rames, qu'ils avoient quittées pendant le combat.

Les Anglois obſervèrent que ces Indiens paroiſſoient d'une autre race que ceux de Mallicollo, & qu'ils parloient un langage différent. Ils ſont d'une taille médiocre, bien faits, & aſſez jolis de figure. Leur couleur eſt naturellement fort brune, & ils la gâtent encore en ſe peignant le viſage, les uns avec du noir, les autres avec du rouge. Ils ont les cheveux courts, friſés & un peu laineux. Le peu de femmes que nos voyageurs virent, étoient très-laides, & portoient une eſpèce de pagne ou de petit jupon de feuilles de palmier ; mais les hommes, ainſi que ceux de Mallicollo, étoient entièrement nuds. La conduite perfide de ces Indiens d'Erromango, fut cauſe que le capitaine Cook nomma le promontoire ou péninſule où ſe paſſa la querelle, la *pointe des Traîtres* (*a*).

(*a*) C'eſt la pointe nord-eſt de l'iſle ; cet endroit eſt ſitué par les 18° 43′ de latitude ſud, & par les 169° 26′ de longitude oueſt.

D'ERROMANGO, le capitaine Cook fit voile pour une isle un peu éloignée, qu'il avoit vue avant, & où il résolut de faire quelque séjour, pour prendre l'eau & le bois dont il avoit besoin. D'abord les habitans parurent mal intentionnés; mais avec non moins d'humanité que de prudence, notre navigateur parvint à les intimider, sans leur faire de mal. Il fit, pour cela, tirer quelques gros canons, qui répandirent d'abord l'effroi parmi les Indiens, & ensuite les engagèrent à céder aux voies de la douceur. Plusieurs de ces insulaires, sur-tout les vieillards, étoient disposés à traiter amicalement les Anglois; mais les jeunes hommes se montroient insolens, audacieux, & forcèrent nos navigateurs à se tenir continuellement sur leurs gardes. Il est assez naturel que les gens âgés soient soupçonneux & prudens, & que la jeunesse se montre téméraire, impétueuse. Cependant il en a presque toujours été autrement chez les diverses nations vues par le capitaine Cook.

CHAP. V.
AN. 1774.

L'ISLE où les Anglois relâchoient alors, est appellée par les habitans,

Tanna; & trois autres, qu'on apperçoit

CHAP. V. du rivage de Tanna, se nomment

AN. 1774. *Immer*, *Erronan* ou *Footoona*, & *Annatom*.

D'APRÈS les connoissances que le capitaine Cook put prendre des mœurs des habitans de Tanna, il y a lieu de croire que la circoncision est pratiquée chez eux, & qu'ils sont cannibales. Il ne se seroit point apperçu qu'ils mangeassent de la chair humaine, il n'auroit pas même songé à les interroger là-dessus; mais ils furent les premiers à demander si les Anglois en mangeoient. On a prétendu que la nécessité a seule introduit cette coutume abominable : mais les Insulaires de Tanna ont du cochon excellent, des volailles en abondance, & une immense quantité de fruits & de bonnes plantes. Ils ne peuvent donc pas s'autoriser de la néceſſité. Au reste, comme ils ne donnèrent point d'exemple de ce qu'ils disoient, on peut balancer à croire qu'ils soient réellement antropophages.

INSENSIBLEMENT le peuple de Tanna devint si facile & si complaisant, qu'il souffrit que les Officiers Anglois se pro-

menassent & s'amusassent à chasser dans les bois. Il ne les troubla jamais ni n'en prit ombrage. Un jour quelques enfans cachés derrière des buissons, jettèrent deux ou trois pierres aux matelots qui coupoient du bois. Soudain les bas Officiers qui y étoient, tirèrent quelques coups de fusil. Le capitaine Cook qui étoit à terre, fut alarmé du bruit des mousquets. Il y courut ; & très-mécontent d'apprendre qu'une si légère cause eût engagé ces Officiers à abuser de leur pouvoir, il prit de nouvelles mesures pour prévenir désormais de semblables accidens.

IL y a dans l'isle de Tanna un volcan qui produit souvent un bruit épouvantable ; & à chaque explosion, c'est-à-dire, toutes les trois ou quatre minutes, il s'en élève une colonne immense de fumée & de feu. Une fois on lui vit vomir une grande quantité de pierres. On trouve au pied de la montagne plusieurs sources chaudes ; & sur l'un des côtés, M. Forster découvrit plusieurs crevasses, d'où s'exhaloit une fumée sulphureuse. Un thermomètre qu'on plaça à l'entrée d'une de ces crevasses,

CHAP. V. AN. 1774. & qui en plein air n'étoit qu'à quatre-vingts degrés, s'éleva tout-à-coup à cent soixante-dix. Dans un autre le mercure monta jusqu'à cent quatre-vingt-onze. Le capitaine Cook désirant de contempler de près le volcan, partit avec une suite bien armée. Mais il éprouva tant d'obstacles de la part des habitans, fâchés & jaloux de le voir pénétrer dans leur pays, qu'il jugea à propos de renoncer à son projet. Il est bon d'observer que notre navigateur a, dans la relation de son voyage, excusé lui-même très-judicieusement la jalousie des Indiens de Tanna.

Une chose singulière, c'est que le volcan qui est dans cette isle, n'a point son crater sur le sommet de la montagne; mais bien sur l'un des côtés. D'ailleurs, cette montagne est une des moins élevées. Il y en a auprès de celle-là plusieurs autres qui ont le double de sa hauteur. Enfin, c'est toujours lorsque le tems est brumeux ou pluvieux, que le volcan a le plus de violence.

Au moment de partir de Tanna, il arriva un accident qui donna beaucoup d'inquiétude au capitaine Cook. Les

Anglois embarquoient quelques pièces de bois, & quatre ou cinq Indiens s'avancèrent pour les examiner. Comme ils paſſoient la ligne de démarcation, on leur ordonna de ſe retirer, ce qu'ils firent ſoudain. Dans le même tems le capitaine Cook qui les examinoit, ayant tourné les yeux, vit la ſentinelle coucher le peuple en joue. Il alloit lui en faire des reproches, lorſqu'il fut encore bien plus ſurpris en entendant cette ſentinelle lâcher ſon coup de fuſil. Une attaque auſſi extraordinaire, auſſi peu provoquée, jetta les Indiens dans l'épouvante. La plupart s'enfuirent, & ce fut avec beaucoup de peine que le capitaine Cook pût obtenir que quelques-uns reſtaſſent. Comme ils couroient tous enſemble, un d'eux tomba du coup qu'il avoit reçu. Soudain deux autres le prirent, & le portèrent dans la mer pour laver ſa bleſſure. Le capitaine envoya ſoudain chercher le Chirurgien du vaiſſeau. Il le mena lui-même vers le bleſſé; mais le malheureux Indien étoit expirant. Le ſoldat qui l'avoit tué prétendit qu'un Indien avoit bandé ſon

CHAP. V. AN. 1774.

arc, & alloit lui décocher ſa flèche, & que pour n'être pas tué lui-même, il avoit fait feu. Cependant les Inſulaires n'avoient rien tenté de plus qu'autrefois. Ils montroient ſeulement qu'ils étoient armés, ainſi que nos voyageurs. Ce qui rend encore l'action du ſoldat anglois plus criminelle, c'eſt que l'Indien tué n'étoit pas celui qui leva ſon arc.

Le port de Tanna où le capitaine Cook avoit ſéjourné, fut nommé le *Port de la Réſolution*, du nom du vaiſſeau, le premier ſans doute qui y eût abordé. C'eſt un petit havre, d'environ trois quarts de mille de long, & d'un demi-mille de profondeur (*a*). Il n'y a nul endroit au monde plus commode pour ſe pourvoir d'eau & de bois; car un ruiſſeau coule dans le port, & le bois borde le rivage. L'habitant avec lequel le capitaine Cook eut les plus fréquentes relations, & qui le traita

(*a*) Il eſt ſitué ſur le côté nord de la pointe la plus eſt de l'iſle, & par les 19° 32′ 25″ ½ de latitude ſud, & par les 169° 44′ 35″ de longitude oueſt.

toujours avec beaucoup d'amitié, s'appelloit *Paowang*.

LES Anglois firent peu d'échanges avec le peuple de Tanna. Ce peuple n'avoit aucune connoissance du fer. Conséquemment les clous, les instrumens, & tous les autres articles composés de ce métal, & qui sont si recherchés dans les isles de la Société, n'étoient d'aucune valeur à Tanna. Les étoffes même pouvoient-elles convenir à un peuple qui va tout nu ?

PARMI les productions de cette isle, on doit compter le muscadier. Nos navigateurs surent, par un grand hasard, qu'il y en avoit. M. Forster tua un pigeon d'un coup de fusil ; & on trouva dans son jabot une noix de muscade. Cependant toutes les peines qu'on prit ensuite pour découvrir l'arbre d'où elle pouvoit sortir furent inutiles.

NOS navigateurs pensèrent d'abord que la race des Indiens de Tanna tenoit le milieu entre celle des isles des Amis, & celle de Mallicollo ; mais dès qu'ils connurent mieux les Tanniens, ils virent qu'ils n'avoient aucune espèce d'affinité

CHAP. V. AN. 1774.

avec ces deux peuples, excepté par leurs cheveux qu'ils ont courts & frisés. On vit pourtant aussi à Tanna quelques hommes, quelques femmes & quelques enfans dont les cheveux ressembloient à ceux des Anglois; mais on les soupçonna d'une autre nation, & on apprit bientôt qu'ils venoient d'Erronan.

On parle à Tanna deux langues différentes. L'une est celle d'Erronan, & a beaucoup de rapport avec la langue des isles des Amis. L'autre est l'idiôme naturel du pays, & le même que celui d'Erromango & d'Annatom; mais il diffère en même-tems de tous les autres langages que nos voyageurs avoient entendu parler jusques-là.

Les Indiens de Tanna sont d'une taille médiocre, & en général fort minces. On voit rarement parmi eux des hommes grands ou gros. Ils ont les traits jolis & les manières agréables. Tels que le peuple de la nouvelle Hollande, ils sont extrêmement agiles. Ils semblent très-adroits à se servir de leurs armes; mais ils aiment peu le travail. M. Wales, en parlant des armes des Tanniens, fait une réflexion si hono-

rable pour Homère, que je ne puis me refuser au plaisir de la citer. « Je dois » avouer, dit-il, que j'ai souvent pensé » que les actions qu'Homère raconte » de ses héros, & le pouvoir qu'il attri- » bue à leurs dards, étoient trop mer- » veilleux, trop extraordinaires pour » devoir être employés dans un poëme » héroïque & sérieux, tel qu'Aristote » le demande ». M. Pope lui-même, ce digne Avocat du Poëte grec, convient « que les exploits qu'il décrit, » ont quelque chose d'incroyable. Mais » depuis que j'ai vu ce que les Indiens » de Tanna savent faire avec des ja- » velots de mauvais bois, fort peu poin- » tus, j'ai cessé de douter de la vérité » des tableaux du grand Homère. Au » contraire, ils me paroissent infiniment » plus beaux. Il y a peu de circons- » tances, peu de détails dans les des- » criptions qu'il fait de la manière dont » ses guerriers se servoient de leurs ja- » velots, que je n'aie vu reproduits » chez les Tanniens. Les tournoiemens, » les sifflemens, le vol rapide de ces » armes, leur retentissement en s'en- » fonçant dans la terre; l'air qu'ont les

CHAP. V. AN. 1774.

» guerriers qui les lancent, la manière » dont ils visent leurs ennemis, dont ils » les menacent, dont ils brandissent » leurs redoutables dards, tout retrace » les combats d'Homère ».

20 Août. LE 20 d'Août, le capitaine Cook partit de Tanna, & employa le reste du mois à l'examen des isles voisines. Il visita en détail tout cet Archipel, & il eut occasion de le connoître bien mieux qu'on n'avoit fait jusqu'alors. Les isles qui sont le plus au nord, avoient été découvertes en 1606 par le grand navigateur Quiros, qui pensa qu'elles étoient attenantes à un continent sud, qu'on croyoit dans ce temslà, & même naguère, devoir exister. M. de Bougainville fut le second qui les vit en 1768. Il aborda à l'isle des Lépreux, & il reconnut que ces terres ne formoient point un continent, mais un groupe d'isles qu'il nomma les *Grandes Cyclades*. Le capitaine Cook, en faisant mieux connoître leur étendue & leur situation, en découvrit plusieurs que personne n'avoit encore vues, & il les parcourut toutes. Croyant d'après cela avoir acquis le droit de leur

donner un nom collectif, il les appella les *Nouvelles-Hébrides* (*a*). Cet honneur ne lui sera sûrement contesté par aucun peuple de l'Europe, & sur-tout par une nation aussi éclairée & aussi noble que la nation françoise. CHAP. V. AN. 1774.

LA saison exigeoit déjà que le capitaine Cook retournât vers le sud; cependant il voulut profiter du peu de tems qui lui restoit pour examiner s'il n'y avoit point quelque terre inconnue dans le vaste Océan qui s'étend entre les nouvelles Hébrides & la nouvelle-Zélande. Il avoit besoin d'ailleurs de faire rafraîchir son équipage chez les Zélandois, & d'y prendre une nouvelle provision de bois & d'eau pour pouvoir faire une derrière course sur les mers Australes. Dans ce dessein, il par- 1 Sept.

(*a*) Les nouvelles Hébrides sont situées entre les 14° 29′ & 20° 4′ de latitude sud, & entre les 166° 41′ & 170°, 21′ de longitude est; elles s'étendent cent vingt lieues du nord-nord-ouest ½ ouest, au sud-sud-est ½ est. Les principales des nouvelles Hébrides, sont le Pic de l'Etoile, Tierra del Espiritu santo, Mallicola, San Bartholomew, l'Isle des Lépreux, Aurora, Whitsuntide, Ambrym, Paoom, Apée, les trois Montagnes, Sandwich, Erromango, Tanna, Jummer & Annamatom.

tit le premier de Septembre, & le 4
Chap. V. il découvrit une terre, où dès qu'il
An. 1774. apperçut un port, il fit mouiller l'ancre.
4 Non-seulement il vouloit prendre connoissance du pays; mais y observer une éclipse de soleil qui devoit bientôt avoir lieu. Soudain il y eut des liaisons entre les Anglois & les Indiens. Ce peuple continua à se conduire de la manière la plus douce & la plus amicale, pendant tout le tems que la Résolution demeura dans l'isle. En revanche le capitaine Cook chercha à témoigner aux habitans toute sa gratitude. Il fit divers présens à Teabooma leur chef. Il lui donna, entre autres choses, deux jeunes chiens, mâle & femelle. Teabooma demeura long-tems sans pouvoir croire que ces deux animaux étoient réellement pour lui; mais dès qu'il en fut convaincu, il parut pénétré de la joie la plus vive. Un présent plus précieux encore que lui envoya le capitaine Cook, c'est une couple de cochons, mâle & femelle; & comme Teabooma étoit absent, lorsqu'on les porta à terre, son peuple les reçut avec beaucoup de difficultés.

CHAP. V. AN. 1774.

La dernière fois que notre navigateur mit pied à terre, il fit graver sur un grand arbre le nom de son vaisseau, la date de son arrivée, & tout ce qui pouvoit attester que les Anglois avoient les premiers découvert le pays. Il en agissoit de même par-tout où cette cérémonie lui sembloit nécessaire.

Il fut impossible à nos voyageurs d'apprendre des habitans comment se nommoit leur isle; c'est pourquoi le capitaine Cook fut obligé de lui donner un nom, & il l'appella la *nouvelle Calédonie.* Les nouveaux Calédoniens sont forts, robustes, agiles, bien faits. Ils parurent aux Anglois être d'une race qui tenoit le milieu entre celle du peuple de Tanna & celle des Indiens des isles des Amis, ou entre celle du peuple de Tanna & celle des nouveaux Zélandois, ou plutôt encore entre toutes les trois. Leur langage du moins tient de celui de ces trois peuples (*a*). Les nouveaux Calédoniens sont bons &

(*a*) M. Forster pense que le langage des nouveaux Calédoniens, est tout-à-fait différent de celui des autres Nations que les Anglois avoient déjà visitées.

obligeans, & n'ont pas la moindre inclination au vol; ce qu'on ne peut dire d'aucune autre nation de ces mers, excepté peut-être des Indiens de Mallicola.

LES femmes de la nouvelle Calédonie, ainsi que celles de Tanna, paroissent beaucoup plus chastes que les Indiennes des isles qui sont dans l'est. Le capitaine Cook n'apprit jamais qu'elles eussent accordé aucune faveur aux Anglois. Elles se permettoient bien quelquefois un peu de coquetterie, mais elles n'alloient pas plus loin.

LES Botanistes qui étoient dans le vaisseau n'eurent point à se plaindre de manquer d'occupation dans la nouvelle Calédonie. Chaque jour ils alloient herboriser, & chaque jour ils rapportoient une grande quantité de plantes inconnues, & d'autres curiosités d'histoire naturelle.

5 Sept. TOUT étant prêt à partir, le capitaine Cook leva l'ancre le cinq de Septembre, dans l'intention de suivre la côte de la nouvelle-Calédonie. Mais tandis qu'il exécutoit ce projet, qui a tant ajouté aux connoissances nautiques

&

& géographiques, la Résolution fut plus d'une fois en danger de se perdre. Elle courut sur-tout le plus grand risque dans la nuit du 28 du même mois. Nos navigateurs furent alors très-alarmés, & le jour, en se levant, leur fit voir que leurs craintes avoient été trop fondées. En effet, ils avoient eu des brisans continuellement sous le vent & à très-peu de distance du vaisseau; de sorte que le danger étoit imminent. Nous en fumes sauvés, dit le capitaine Cook, par un miracle de la Providence, par une sorte de hasard heureux, & parce que le vaisseau fut manœuvré avec beaucoup de promptitude & de précaution.

A cette époque, notre navigateur commença à se lasser de parcourir une côte qu'il ne pouvoit pas longer plus long-tems, sans s'exposer à perdre son vaisseau & tout le fruit de son voyage. Il résolut pourtant de ne pas l'abandonner sans découvrir de quelle espèce étoient les arbres qui formoient de très-jolis bosquets le long du rivage, & qui avoient été l'objet de beaucoup de conjectures parmi les Anglois. Le capitaine

Chap. V. An. 1774.

Cook déſiroit d'autant plus de vérifier cela, que les arbres paroiſſoient d'un bois propre à la conſtruction des vaiſſeaux, & qu'il n'en avoit apperçu de pareils que dans le ſud de la nouvelle Calédonie. Effectivement ces arbres étoient de ſpruce, & très-bons pour des barres dont on avoit beſoin à bord. La rencontre étoit ſans doute précieuſe, car les Anglois n'avoient pas encore vu une autre iſle dans l'Océan Pacifique où ils puſſent trouver de quoi faire ni un mât, ni une vergue. Le charpentier de la Réſolution, qui étoit très-habile ouvrier, penſa qu'on pourroit faire de très-bons mâts avec les ſpruces de la nouvelle Calédonie. Le bois en eſt blanc, à filamens ſerrés, dur & léger, enfin très-convenable à la mâture. Une des petites iſles où l'on trouva de ces arbres, fut nommée l'*iſle des Pins*; & une autre, l'*iſle Botanique*, parce que nos herboriſtes y ramaſsèrent beaucoup de plantes nouvelles, pendant le court ſéjour qu'ils y firent.

Le capitaine Cook s'occupa du parti qu'il devoit prendre définitivement. Il avoit bien déterminé l'étendue de la

côte sud-ouest de la nouvelle Calédonie; & il auroit volontiers achevé de prendre connoissance du pays, s'il n'en avoit été détourné, non-seulement par les écueils qui l'environnent; mais parce que cet examen exigeoit un tems qu'il ne pouvoit plus y employer. En considérant l'immense Océan qui lui restoit à parcourir, l'état délabré de son vaisseau, l'été qui s'approchoit, les accidens qui pouvoient le retenir une année de plus dans ces mers, il vit bien qu'il lui falloit absolument quitter la nouvelle Calédonie. Mais quoique forcé, pour la première fois, à laisser un pays qu'il avoit découvert le premier, sans le connoître parfaitement, il ne s'en éloigna pas, du moins avant de pouvoir juger de son étendue, & prouver qu'après la nouvelle Zélande, la nouvelle Calédonie est l'isle la plus grande de l'Océan Pacifique (*a*).

(*a*) La nouvelle Calédonie s'étend, depuis les 19° 37′ de latitude sud, jusqu'au 22° 30′, & depuis le 163° 37′ de longitude est, jusqu'aux 167° 14′. Elle porte par le nord-ouest ½ ouest, est sud est ½ est; & a quatre-vingt sept lieues de long dans sa direction. Sa largeur n'est guère que de dix lieues.

CHAP. V. AN. 1774.

TANDIS que la Réfolution pourfuivoit fa route, en partant de la nouvelle Calédonie, on découvrit une autre terre, qui, dès qu'on l'eut approchée, fut reconnue pour une ifle affez haute, d'environ cinq lieues de tour. Le capitaine Cook la nomma *l'ifle de Norfolk*, en l'honneur de la noble famille Howard (*a*). Cette ifle eft inhabitée, & les premiers hommes qui y ont mis le pied font, fans contredit, nos navigateurs. Ils y trouvèrent divers arbres & beaucoup de plantes femblables à ceux de la nouvelle Zélande, particulièrement le chanvre. La principale production de l'ifle eft une forte de fpruce, très-droit & très-élevé, qui y croît en abondance. La groffeur de plufieurs de ces arbres eft telle, qu'à cinq pieds de terre deux hommes ne pouvoient pas les embraffer. Les Anglois y trouvèrent auffi beaucoup de choux palmiftes qui leur fournirent des rafraîchiffemens très-falutaires & le plus agréable repas qu'ils euffent fait

(*a*) Elle eft aux 29° 2′ 30″ de latitude fud, & 168° 16′ de longitude eft.

depuis long-tems. Ils eurent également le plaisir de pêcher dans cette isle d'excellent poisson. CHAP. V. AN. 1774.

DE l'isle de Norfolk, le capitaine Cook dirigea sa course vers la nouvelle Zélande. Il lui tardoit de relâcher dans le Canal de la Reine Charlotte, pour pouvoir faire rafraîchir son équipage, & remettre son vaisseau en état de braver encore les mers Australes. Enfin le 18 Octob. 18 d'Octobre il mouilla l'ancre dans le port du Vaisseau. La première chose dont il s'occupa à son arrivée, ce fut d'aller visiter l'endroit où il avoit enterré une bouteille avec une lettre. La bouteille n'y étoit plus ; & il ne douta pas que l'Aventure ne fût venue dans ce port, après le départ de la Résolution.

IL visita ensuite ses jardins de Motuara. Mais les Indiens les avoient tellement négligés qu'ils étoient presque en friche. Plusieurs légumes y restoient cependant encore pleins de vigueur, & montrant combien le sol de la nouvelle Zélande leur convenoit.

LA Résolution étoit arrivée depuis plusieurs jours, avant qu'aucun des

Indiens parût ; mais quand ils vinrent & qu'ils reconnurent le capitaine Cook & ses amis, la joie succéda à la crainte. Ils sortirent en foule du fond des bois, où ils s'étoient cachés. Ils embrassèrent les Anglois à plusieurs reprises, sautant & dansant avec des transports de joie qui sembloient tenir de la folie. Cependant, malgré cette espèce de délire, ils se montrèrent soigneux de conserver l'honneur de leurs femmes, ne voulant pas permettre que quelques-unes d'entr'elles qu'on voyoit à une certaine distance, approchassent de nos navigateurs. Toutes les liaisons que le capitaine Cook eut avec ce peuple, pendant sa troisième visite dans le canal de la Reine Charlotte, furent paisibles & pleines d'amitié ; aussi un nouveau Zélandois qui paroissoit un personnage très-considérable, & qui se nommoit *Pedero*, présenta au Capitaine un bâton d'honneur, tel qu'en portent les chefs de ce peuple. En retour le capitaine Cook fit revêtir d'un de ses uniformes Pedero, qui étoit joli & d'une belle prestance ; & cet Indien ne fut pas peu enorgueilli d'une pareille distinction.

NOTRE navigateur ne perdoit point de vue le soin de pourvoir la nouvelle Zélande d'animaux utiles. En conséquence, il donna ordre d'y lâcher encore un verrat & une truie. Malgré qu'on ne vît point les coqs & les poules qui avoient été mis à terre au voyage précédent, il y avoit lieu de croire qu'ils existoient encore, puisqu'on trouva un œuf de poule frais pondu.

CHAP. V. AN. 1774.

M. WALES fit de nouvelles observations pour déterminer avec la plus grande exactitude, la longitude & la latitude du Canal de la Reine Charlotte. Lors du premier voyage du capitaine Cook, on avoit commis une légère erreur sur cela; mais M. Wales la releva; & il employa toute son attention, tout son talent à vérifier de même la situation des autres endroits que visitèrent nos voyageurs (*a*).

LE 10 de Novembre, le capitaine Cook partit de la nouvelle Zélande, dans l'espoir de résoudre enfin la quest- 10 Nov.

(*a*) La longitude de la baie de la Reine Charlotte dans le port du Vaisseau est de 174° 25′ 7″ ½ est, & la latitude, 41° 5′ 56″ ½ sud.

tion sur l'existence d'un continent Austral. Ayant navigué jusqu'au 27, par différens degrés de latitude, depuis les 43 aux 55° 48′, il perdit l'espoir de trouver aucune autre terre dans cette route (*a*). Il revira donc de bord, & cingla vers l'embouchure ouest du détroit de Magellan, se proposant de longer la côte sud de la terre de Feu, de doubler le cap de Horn, & d'entrer dans le détroit de le Maire. Comme jusqu'alors on n'avoit eu qu'une connoissance imparfaite de toute cette côte, notre navigateur crut qu'un examen soigné en feroit plus avantageux à la géographie & à la navigation que tout ce qu'il pourroit découvrir encore dans de plus hautes latitudes.

CHAP. V. AN. 1774 27 Nov.

17 Déc. LE 17 de Décembre nos voyageurs arrivèrent à la vue de la côte ouest de la terre de Feu, & ayant continué à la ranger jusqu'au 20, ils mirent à l'ancre dans un endroit qu'ils nommèrent

20 Déc. la *Baie de Noël*. Depuis qu'ils parcou-

(*a*) Le vaisseau étoit alors par les 138° 56′ de longitude ouest.

roient des pays aussi différens les uns des autres, ils n'avoient pas encore vu de côte qui présentât un aspect si désolé. Elle est bordée dans toute son étendue de montagnes rocailleuses, où il n'y a pas la moindre apparence de végétation. Le penchant des montagnes est rempli d'horribles précipices, & leurs sommets sourcilleux s'élèvent à une prodigieuse hauteur; enfin, il n'est nul pays au monde si sauvage & si stérile.

LA route que le capitaine Cook venoit de suivre à travers l'Océan, depuis les hautes latitudes sud jusqu'à la terre de Feu, lui fit penser que c'étoit la première fois qu'on avoit fait directement le même chemin (*a*). Aussi fut-il très-attentif à remarquer tout ce qui lui parut avoir la moindre importance. Cependant, il crut n'avoir jamais parcouru aucune côte d'une pareille étendue, & même beaucoup moins grande, où il n'eût vu beaucoup plus de choses dignes

(*a*) Il ne pouvoit pas savoir encore que l'Aventure l'avoit précédé dans cette course.

d'être obfervées. Prefque rien ne le frappa que la variation de la bouffole.

CHAP. V. AN. 1774.

IL avoit alors rempli fes projets dans l'Océan Pacifique ; il l'avoit parcouru & examiné de manière à ne pas laiffer foupçonner qu'on pût tenter plus que lui, dans un feul voyage, pour atteindre le but où il étoit enfin arrivé.

QUELQUE ftérile, quelqu'affreufe que foit la terre de la baie de Noël, elle ne fe trouva pourtant pas entièrement dépourvue de chofes qui convenoient à nos navigateurs, & qui leur furent même très-agréables. Dans chaque port, ils eurent de l'eau excellente & du bois à brûler. Ils y trouvèrent auffi du gibier en abondance, principalement des oies fauvages. On put en donner à tout l'équipage ; ce qui fit d'autant plus de plaifir, qu'on étoit à même de célébrer la fête de la Nativité. Si la Providence n'avoit pas ainfi pourvu aux befoins de la Réfolution, la bonne chère qu'on alloit faire à bord pour les réjouiffances de Noël, auroit été compofée & de bœuf & de porc falé. De toutes les provifions d'Angleterre, il n'y reftoit plus qu'un peu de vin de Madère, qui, à la

vérité, s'étoit extrêmement amélioré en vieilliſſant; auſſi ce vin, joint aux oies ſauvages que les cuiſiniers du vaiſſeau préparèrent de diverſes façons, aida nos voyageurs à paſſer une journée auſſi joyeuſe peut-être que leurs amis de Londres.

LE capitaine Cook jugea que les habitans de la terre de Feu étoient de la même nation que ceux qu'il avoit déjà vus dans la baie de Bon-Succès, & que M. de Bougainville à diſtingués par le nom de *Pechara*. Ils ſont peu nombreux, fort laids, imberbes, toujours affamés, & preſque nuds. Ce ne peut être que par leur faute, s'ils n'ont point de vêtemens; car la nature leur a abondamment donné tout ce qu'il faut pour en faire. En garniſſant leurs capots de veau marin, avec des peaux & des plumes d'oiſeaux aquatiques; en faiſant leurs capots même un peu plus larges, & en ſe couvrant différentes parties du corps qu'ils ne couvrent point, ils rendroient leurs habillemens bien plus chauds & bien plus commodes. Mais, tandis qu'ils ſont condamnés à vivre dans un des plus affreux climats du globe, ils ne montrent au-

CHAP. V. AN. 1774. cune adresse pour se préserver des rigueurs de ce climat & profiter des moyens que la Providence a mis sous leurs mains. En un mot, le capitaine Cook, après avoir vu tant de diverses nations sauvages, déclara que la plus misérable de toutes étoit celle des Pecharas.

Ce pays si pauvre fournit cependant une moisson abondante & variée à nos Botanistes. « Presque toutes les plantes » que nous recueillîmes dans les fentes » des rochers, dit M. Forster, étoient » nouvelles pour nous, & plusieurs es» pèces étoient remarquables non-seu» lement par la beauté de leurs fleurs, » mais par leur parfum ».

28 Déc. Le 28 de décembre, le capitaine Cook partit de la baie de Noël, & poursuivit sa route autour du cap Horn, dans le détroit de Lemaire, & vers la terre des Etats. Le lendemain il doubla ce cap Horn si fameux, & il entra dans l'Océan Atlantique. Dans quelques cartes, le cap Horn paroît être la pointe d'une isle assez petite; mais nos voyageurs ne purent ni confirmer, ni contredire cette assertion. Les brisans qu'il y avoit sur la côte de l'est, ainsi que

ſur celle de l'oueſt, & ſur-tout les brouillards, les empêchèrent de rien voir diſtinctement. Quoique les ſommets des montagnes paruſſent être des rochers arides, les côteaux & les vallées étoient couverts d'herbes & de touffes d'arbres.

CHAP. V.
AN. 1774.

1 Janv. 1775.

EN rangeant l'iſle des Etats, les Anglois trouvèrent un bon port, à trois lieues dans l'oueſt de Saint-Jean, & faiſant face au nord. Comme ce port fut découvert le premier de janvier, le capitaine Cook le nomma *le Port du nouvel An*. La connoiſſance de cet endroit peut devenir utile aux navigateurs. A la vérité, il conviendroit mieux aux vaiſſeaux qui vont dans l'oueſt, ou qui veulent doubler le cap de Horn, ſi ſa ſituation leur permettoit de ſortir avec un vent d'eſt ou un vent de nord; mais cet inconvénient n'eſt pas bien dangereux, puiſque ces ſortes de vents ſont très-rares ſur cette côte.

LE capitaine Cook a déclaré que s'il paſſoit encore le cap Horn pour aller dans l'oueſt, il n'approcheroit point de terre, à moins qu'il ne manquât de bois ou d'eau, ou qu'il n'eût quelqu'autre

Chap. V. An. 1775.

motif pressant d'entrer dans un port. En tenant la haute mer, on peut éviter les courans, qui perdent leur force à dix ou douze lieues de terre, & qui n'ont aucune influence à une distance plus éloignée.

Notre navigateur observa que l'étendue de la terre de Feu, & conséquemment du détroit de Magellan, étoit moindre que la plupart des voyageurs ne l'ont prétendu. Il trouva aussi que la côte n'offroit pas autant de dangers qu'on l'a dit souvent; enfin, l'air lui parut assez tempéré.

Près de la terre des Etats, il y a une petite isle, que le capitaine Cook nomma l'*isle du nouvel An*, comme il avoit nommé le port auprès de Saint-Jean. Là les animaux d'espèce différente paroissent vivre dans une harmonie digne d'être remarquée. Il semble qu'ils ont formé une ligue pour ne point s'inquiéter les uns les autres. La plus grande partie de la côte est couverte de lions de mer. Les ours marins vivent un peu plus avant dans l'isle. Les oiseaux crabiers se tiennent sur les rochers escarpés; les pingouins dans les endroits les

plus aisés pour pêcher dans la mer, & le reste des oiseaux occupent les lieux retirés. On voit quelquefois tous les animaux se mêler, comme les animaux domestiques d'une vaste ferme, sans que jamais aucun cherche à en maltraiter un autre. Bien plus, les Anglois virent souvent des aigles, des vautours sur les mêmes rocs où étoient le crabier, & les crabiers jeunes ou vieux ne paroissoient rien craindre. On demandera peut-être comment les aigles & les vautours font pour vivre? A cela le capitaine Cook a déjà répondu, en supposant qu'ils trouvoient assez de quoi se nourrir dans les carcasses de veaux marins ou d'oiseaux, qui périssent par accident; & il est en effet probable, d'après l'immense quantité d'animaux qui peuplent cette isle, qu'il y en meurt beaucoup.

CHAP. V. AN. 1775.

Le 4 de janvier, nos navigateurs partirent de l'isle des Etats. Ils virent alors le premier endroit d'où l'on découvre cette immense côte, que M. Dalrymple a tracée sur sa carte, & où est le golfe de Saint-Sébastien. Voulant avoir toutes les parties de ce golfe devant lui, le capitaine Cook forma le dessein d'en

4 Janv.

CHAP. V. AN. 1775. atteindre la pointe la plus oueſt ; d'ailleurs, il doutoit un peu de l'exiſtence de cette côte, & il crut que c'étoit le meilleur moyen de connoître la vérité, & d'examiner le midi de cet Océan. Quand il arriva dans les ſituations aſſignées aux différens points du golfe de Saint-Sébaſtien, non-ſeulement il ne vit aucune terre, mais aucun ſigne de terre. Au contraire, il lui parut évident qu'il ne pouvoit pas y avoir de terre un peu étendue dans la direction où M. Dalrymple en a ſuppoſé une très grande.

14 Janv. LE 14 de janvier, les Anglois virent une terre, qu'ils prirent d'abord pour nne iſle de glace. Elle étoit entièrement couverte de neige. On la nomma l'*iſle de Willis*, du nom de celui qui la vit le premier (*a*). C'eſt un rocher fort élevé, mais de peu de circonférence, & qu'entourent divers autres petits rocs, qui forment des iſles dangereuſes. Une autre grande iſle, à quelque diſtance de la première, fut nommée l'*iſle des*

(*a*) L'iſle de Willis eſt par la latitude de 54° ſud, & par la longitude de 38° 23′ oueſt.

Oiſeaux,

Oiseaux, d'après l'immense quantité d'oiseaux qui la couvroient. Le capitaine Cook vit aussi, pendant quelque tems, une terre bien plus vaste, & enfin il l'atteignit le 17 du même mois, & il y débarqua dans trois différens endroits. L'entrée de la baie où il mit pied à terre, étoit environnée par des espèces de collines de glace fort hautes, dont il se détachoit sans cesse des pièces qui flottoient sur la mer. Pendant que nos navigateurs étoient là, il en tomba une, dont le bruit fut aussi fort que celui d'un coup de canon. L'intérieur du pays n'est ni moins sauvage, ni moins horrible. Le sommet des montagnes rocailleuses se perd dans les nues, & les vallées sont incessamment couvertes de neige. On n'y trouve pas un seul arbre, pas un seul buisson. Les seules choses qui y croissent, sont des touffes d'herbes, dont le tuyau est dur & très-gros, de la pimprenelle sauvage, & une autre espèce de plante semblable à de la mousse, qui rampe le long des rochers.

EN descendant sur cette rive sauvage, le capitaine Cook déploya le pavillon Anglois; & faisant faire une décharge

de sa mousqueterie, il prit possession du pays, au nom de Sa Majesté Britannique. Il faut pourtant convenir que cette découverte ne lui paroissoit pas devoir jamais être d'un grand avantage pour l'Angleterre. A son retour à bord, notre voyageur porta une grande quantité de pingouins & de veaux marins, qui furent très-agréables à l'équipage, non qu'il manquât de provisions, mais à cause de la variété & de la fraîcheur des viandes. Dans un navire, les mets nouveaux sont presque toujours préférés aux salaisons. Le capitaine Cook lui-même se trouvoit alors, pour la première fois, las de la viande salée qu'il mangeoit; & quoique la chair des pingouins pût à peine être comparée au foie de bœuf, on la trouvoit excellente, parce qu'elle étoit fraîche. Le capitaine Cook donna à l'endroit où il avoit mouillé l'ancre, le nom de *baie de la Possession* (a).

La terre où est cette baie, fut d'abord prise, par nos navigateurs, pour une

(a) Elle est située par les 54° 5′ de latitude sud, & par les 37° 18′ de longitude ouest.

partie d'un vaste continent ; mais ils en firent le tour, & ils reconnurent bientôt que ce n'étoit qu'une isle d'environ soixante-dix lieues de circonférence. Le capitaine Cook la nomma, en l'honneur de Sa Majesté Britannique, l'*isle de la Georgie*. On devoit peut-être avoir de la peine à croire qu'une isle comme celle-là, située entre les cinquante quatre & les cinquante-cinq degrés de latitude, dût être entièrement couverte d'une couche de neige gelée de plusieurs brasses de profondeur au milieu même de l'été ; cependant c'est ce qu'ils virent, le penchant & le sommet des montagnes étoit chargé de neige & de glace, & les vallons en contenoient une quantité prodigieuse (*a*). C'est ce qui fut cause que le capitaine Cook ne put pas s'imaginer que cette contrée ne fût qu'une isle : il pensa donc au contraire, qu'elle étoit jointe à une autre terre qu'il voyoit à quelque distance ; & d'après

CHAP. V.
AN. 1775.

(*a*) Elle se trouve entre les 53° 57′ & 54° 57′ de latitude sud, & entre les 38° 13′ & 35° 34′ de longitude ouest.

Chap. V. An. 1775. cela il efpéra qu'un nouveau continent alloit enfin être découvert. Cependant en reconnoiffant fa méprife il ne s'en affligea pas beaucoup, parce qu'il fentit bien par l'exemple qu'il avoit fous les yeux, qu'un continent dans cette partie du monde ne feroit d'aucune utilité. On doit remarquer qu'on ne vit pas une feule rivière dans toute la côte de l'ifle de la Georgie. Le capitaine Cook jugea qu'il n'y avoit pas même probablement de fource d'eau vive dans le pays, & que le centre de l'ifle étant trop froid à caufe de fon élévation, jamais le foleil ne faifoit fondre affez de neige pour former un courant d'eau. En faifant le tour de l'ifle de la Georgie, nos navigateurs furent prefque fans ceffe dans un épais brouillard ; & ce qu'ils connurent de mieux, c'eft qu'ils pouvoient être environnés de dangereux rochers.

25 Janv. Le 25, le capitaine Cook abandonna
27. l'ifle de la Georgie, & le 27 il fe trouva, fuivant fon calcul, au foixantième degré de latitude fud. Il ne pouvoit point aller plus loin dans la même direction, à moins que quelques fignes ne lui an-

nonçassent des découvertes à faire ; mais les vagues très-alongées, qui venoient de l'ouest, lui firent juger qu'il n'y avoit point de terre de ce côté-là. Tout cela prouve mieux encore ce que nous avons déjà remarqué sur l'inexistence de la grande côte entre l'Afrique & l'Amérique, & du golfe de Saint-Sébastien, faussement indiqués l'un & l'autre dans la grande carte de M. Dalrymple.

CHAP. V.
AN. 1775.

LOIN de faire mention de toutes les différentes petites isles que les Anglois rencontrèrent dans cette route, & des noms qu'ils leur donnèrent, je me bornerai à parler de quelques-unes des plus intéressantes, & à citer les événemens les plus remarquables. Le 31, le capitaine Cook ayant vu une isle dont la côte étoit très-élevée, il la nomma la *Thulé méridionale*, parce que c'étoit la terre la plus avant dans le sud qu'il eût encore découverte (*a*). Elle est de tous côtés chargée de neige, & les sommets de ses montagnes sont d'une excessive 31.

(*a*) Sa latitude est de 59° 13′ 30″ sud, & sa longitude de 27° 45′ ouest.

Chap. V. An. 1775.

hauteur. Nos navigateurs coururent un grand risque le jour qu'ils approchèrent de cette isle. Les lames d'eau qui venoient de l'ouest, les portoient avec violence sur la côte, dont l'aspect seul fait frémir. Heureusement qu'ils apperçurent bientôt vers le nord un point où il n'y avoit plus de terre, & leurs craintes cessèrent.

31 Janv. 6 Fev.

Le capitaine Cook donna aux principaux endroits qu'il découvrit depuis le 31 Janvier jusqu'au 6 Février, les noms de *Cap Bristol*, de *Cap Montagu*, d'*isle Saunders*, d'*isle de la Chandeleur* & de *Terre de Sandwich*. Cette dernière terre est un groupe d'isles, ou plutôt un point du continent; car suivant la première & constante opinion du capitaine Cook, il y a une terre près du pôle, d'où provient en partie tant de glace semée sur le vaste Océan Austral. Il regardoit d'ailleurs comme probable que cette terre devoit s'étendre beaucoup plus loin du côté nord où elle est opposée aux mers Atlantiques & à l'Océan Indien; & ce qui semble confirmer son idée, c'est qu'il a toujours trouvé beaucoup plus de glace dans le nord qu'ail-

leurs. Au reste, s'il est vrai qu'un continent existe dans ces mers, il ne doit être que sous le cercle polaire, où la glace le couvre & le rend absolument inaccessible. On court même tant de risque en traversant cet Océan inconnu & rempli d'écueils & de glaces, que notre navigateur pouvoit hardiment assurer, sans manquer de modestie, qu'aucun autre homme ne se hasarderoit pas à pénétrer plus loin que lui; & que s'il y avoit un continent dans le sud, il ne seroit sûrement jamais découvert. Il faut sans cesse braver dans ces climats & des brouillards épais, & des isles de glace, & des tempêtes de neige, & un froid excessif, & enfin, tout ce qui peut rendre une navigation horriblement périlleuse. De plus, les dangers semblent augmenter par l'affreux aspect de tout ce qui frappe les yeux, dans des contrées condamnées par la nature à ne point sentir la douce chaleur du soleil, & à demeurer ensevelies sous d'éternels glaçons. Il y a peut-être des ports sur la côte; mais ils sont entièrement remplis de neige gelée. Si par hazard il s'en présentoit quelqu'un ouvert aux voyageurs,

CHAP. V. AN. 1775. leur vaiſſeau y ſeroit sûrement bientôt retenu par le froid, ou n'en ſortiroit qu'entouré d'une iſle de glace. Enfin, on peut ajouter que les iſles ou les morceaux énormes de glaces qui flottent ſur cet Océan, les pièces qui ſe détachent de la côte montueuſe & tombent dans la mer, & les torrens de neige, feroient également funeſtes aux navigateurs qui auroient l'imprudence de s'arrêter là. S'il avoit été poſſible d'aller plus loin vers le pôle, rien ne pouvoit vaincre le déſir qu'en avoit le capitaine Cook; mais les difficultés étoient inſurmontables. D'ailleurs en riſquant de perdre le fruit de ſon voyage, pour tenter de découvrir une côte, dont la découverte ne pouvoit être d'aucune utilité ni à la Géographie, ni à la Navigation, ni à nulle autre ſcience, il ſe rendoit coupable d'une témérité inexcuſable. Il ſe détermina donc à changer de route, & à faire voile vers les parages où il pourroit trouver la terre de Bouvet, dont l'exiſtence n'avoit encore été certifiée que par Bouvet lui-même. Le capitaine Cook la chercha donc depuis le 6 juſqu'au 22 de Février. Il avoit alors par-

6 Fév. au 22.

couru 13° de longitude, dans la latitude assignée à la terre de Bouvet. Cependant il ne trouvoit aucune terre, ni n'appercevoit rien qui lui prouvât l'existence du cap de la Circoncision. Il n'étoit pas en ce tems-là à plus de 2° de longitude de la route qu'il avoit faite vers le sud, en partant du cap de Bonne-Espérance. Il eût donc été inutile de suivre la même direction pour aller plus loin dans l'est. Mais désirant de résoudre la question concernant une autre terre, qu'on supposoit avoir été vue plus loin dans le sud, il dirigea sa course vers l'endroit où on prétendoit qu'étoit cette terre. Il y employa deux jours, mais vainement; & enfin après avoir attentivement examiné les lieux où il croyoit pouvoir trouver quelque chose, & ne trouvant absolument rien, il resta convaincu que les isles de glace avoient trompé nos navigateurs aussi bien que Bouvet.

LE capitaine Cook avoit alors fait le tour de la mer du sud dans les plus hautes latitudes; & il la traversa de manière à ne plus laisser croire qu'il y ait un continent, à moins qu'il ne soit jusque sous

CHAP. V. AN. 1775.

le pôle, & hors de la portée des navigateurs. En parcourant deux fois l'Océan, qui s'étend sous les tropiques, non-seulement il confirma plusieurs anciennes découvertes; mais il en fit beaucoup de nouvelles, & on peut même dire qu'en cela il a laissé bien peu de chose à espérer à ceux qui l'imiteront. Le but de son voyage fut, à tous égards, rempli, & l'hémisphère méridional suffisamment examiné. Par-là, il mit fin aux recherches d'un continent sud, qui depuis près de deux siècles ont captivé l'attention de diverses puissances maritimes, & ont été l'objet des sollicitations pressantes des Philosophes & des Géographes.

ENFIN, après tant de courses autour du globe, le capitaine Cook songea à retourner en Angleterre. Il eut cependant d'abord quelque intention de prolonger un peu son voyage, pour examiner l'endroit où est, dit-on, située la terre découverte par les François; mais après une mure délibération, il abandonna ce dessein. Il considéra que si cette découverte étoit vraie, ceux qui en étoient les auteurs devoient avoir aussi bien examiné l'endroit qu'il pour-

roit l'examiner lui-même ; que ce ne pouvoit être qu'une isle, & que d'après le froid que nos voyageurs avoient senti par la même latitude, cette isle devoit être stérile & mauvaise. En outre, il auroit fallu que les Anglois restassent au moins deux mois de plus en mer, dans une latitude orageuse, & avec un vaisseau très-fatigué. Les voiles & les cordages étoient presque pourris. A tout moment il se cassoit quelque chose, & on n'avoit plus de quoi le remplacer. Les provisions du vaisseau étoient si vieillies, qu'elles ne fournissoient qu'une mauvaise nourriture, & depuis long-tems l'équipage manquoit de rafraîchissemens. A la vérité tout le monde se portoit bien à bord, tout le monde auroit volontiers suivi le capitaine ; mais pour lui que sa prudence n'abandonnoit pas, il craigoit que le scorbut s'emparât de ses gens, quand il ne lui restoit plus de remèdes à opposer à cette maladie funeste. Il pensoit d'ailleurs qu'il y auroit de la cruauté à prolonger sans nécessité les périls & les fatigues de ces hommes qui s'étoient tous bien conduits pendant un si long voyage, & il se re-

CHAP. V. AN. 1775. gardoit comme obligé de leur témoigner sa reconnoissance, en leur épargnant des peines; car il faut le répéter, animés par l'exemple de leurs Officiers, les matelots avoient montré qu'il n'y avoit point d'obstacles, point de dangers qu'ils n'osassent surmonter; & la séparation de l'Aventure n'avoit nullement diminué ni leur ardeur, ni leur courage, ni même leur gaieté.

D'APRÈS ces réflexions, dictées par la sagesse & l'humanité, le capitaine Cook résolut donc, sans perdre de tems à chercher les découvertes des François, de prendre le chemin du cap de Bonne-Espérance. Il se proposa cependant de voir en passant les isles de Denia & de Marseveen, qui sont placées sur la carte (*a*) des variations du docteur Halley. Mais quoiqu'il eût parcouru, depuis

13 Mars. le 25 Février jusqu'au 13 de Mars, les latitudes où devoient être ces isles, il ne les apperçut point. Rien même ne

(*a*) Elles sont placées par la latitude sud de 4° ½, & par la longitude est de 4° du méridien du cap de Bonne-Espérance.

lui fit espérer qu'il pourroit les trouver; & il ne voulut pas employer plus de tems à les chercher ou à prouver leur non-existence. Tous nos voyageurs devoient désirer de gagner un port. Le capitaine Cook qui le souhaitoit non moins que les autres, ne voulut pas paroître s'opposer au vœu général; & il dirigea sa course, sans plus de délai, vers le cap de Bonne-Espérance (*a*).

DÈS qu'il eut invariablement formé ce dessein, il demanda à tous les principaux & bas Officiers les livres de loch & les journaux qu'ils avoient tenus. Ils lui furent sur le champ remis, & il les scella pour être délivrés au bureau de l'Amirauté. Cette formalité étoit conforme aux instructions qu'il avoit reçues à son départ. Il enjoignit aussi à ses Officiers & à tout l'équipage, de ne point divulguer où ils avoient été, jusqu'à ce que l'Amirauté leur en accordât la permission; mais il faut convenir que cet ordre paroît bien difficile à remplir,

(*a*) Il étoit alors par la latitude 38° 38', sud, & par les 23° 37' de longitude est.

CHAP. V. AN. 1775.

ſi on conſidère le penchant qu'ont tous les hommes à parler des entrepriſes extraordinaires & des aventures où ils ſe ſont trouvés mêlés.

LORSQUE la Réſolution approchoit du cap de Bonne-Eſpérance, elle rencontra un vaiſſeau de la Compagnie des Indes Hollandoiſe, commandé par le capitaine Boſch, & venant du Bengale. Bientôt après elle trouva encore le vrai Breton, vaiſſeau de la Compagnie Angloiſe, monté par le capitaine Broadly. M. Boſch s'empreſſa d'offrir à nos navigateurs du ſucre, de l'arake, & tout ce qui étoit à ſon bord; & M. Broadly leur envoya généreuſement des proviſions fraîches, du thé, & pluſieurs autres articles qui ne pouvoient pas manquer de leur être très-agréables. Quelques gazettes même aſſez anciennes, que M. Broadly leur donna, parurent d'un grand prix à des hommes qui avoient été privés ſi long-tems des nouvelles de leur patrie. Nos voyageurs apprirent auſſi, par MM. Boſch & Broadly, quelques particularités concernant l'Aventure, depuis qu'elle s'étoit ſéparée de la Réſolution.

LE mercredi 22 Mars (*a*), le capitaine Cook fit mouiller l'ancre dans la Baie de la Table, où il trouva des vaisseaux Hollandois, des François, & la Cérès appartenant à la Compagnie des Indes angloises, commandée par le capitaine Newte, & allant à Londres. Le capitaine Cook profita d'une occasion aussi favorable. Il remit à M. Newte la première partie de son journal avec plusieurs cartes & dessins pour les lords de l'Amirauté.

CHAP. V.
AN. 1775.
22 Mars.

DU moment que le capitaine Cook étoit parti du cap de Bonne-Espérance pour naviguer autour du globe jusqu'à son retour dans le même port, il avoit parcouru vingt mille lieues de mer; ce qui est presque égal à trois fois la circonférence de la terre. Jamais aucun vaisseau, avant la Résolution, n'avoit fait une si longue route en si peu de tems. Il n'étoit sans doute pas surprenant que les voiles & les cordages fussent endom-

(*a*) Pour nos Navigateurs, qui avoient fait le tour du Monde, il n'étoit que mercredi 22 Mars; mais au cap de Bonne-Espérance, il étoit jeudi 21.

magés, même entièrement pourris. Cependant dans ce pénible voyage par tant de latitudes différentes, depuis 9 jusqu'à 71°, les Anglois ne perdirent pas une voile, ni ne cassèrent la moindre vergue; bonheur qu'on doit attribuer & à la bonté du vaisseau & de ses agrès, & aux soins vigilans de ses habiles Officiers.

CHAP. V. AN. 1775.

IL est inutile, je crois, de s'étendre sur la suite de ce voyage. Quoique nos navigateurs n'aient point ralenti leur attention pour tout ce qui intéresse la Géographie & la Marine, quoiqu'ils aient observé avec la même sagacité tout ce qu'ils ont cru digne de remarque, comme ils ne voyageoient plus dans les mers inconnues, & qu'ils n'avoient point de pays nouveaux à découvrir, il nous suffira de parler brièvement des endroits où ils s'arrêtèrent en revenant en Angleterre.

LES réparations du vaisseau étant complètement achevées & les ustensiles embarqués, ainsi que les provi-
27 Avril. sions fraîches, le capitaine Cook partit du cap de Bonne-Espérance le 27 Avril;
15 Mai. & le 15 de Mai il arriva à Sainte-Hélène.

Hélène. Il féjourna dans cette ifle jufqu'au 21; & en étant reparti, il fit voile pour celle de l'Afcenfion, où il jetta l'ancre le 28. Là il s'arrêta trois jours. Enfuite il dirigea fa courfe vers l'ifle de Fernando de Noronha, qu'il atteignit le 9 de Juin.

CHAP. V. AN. 1775. 21. 28. 31. 9 Juin.

DANS cet intervalle, le capitaine Cook renouvela les expériences pour deffaler l'eau de la mer. Le réfultat prouva que l'invention étoit bonne, mais qu'il ne feroit pas prudent de compter entièrement fur ce moyen pour fe procurer de l'eau fraîche. Il eft certain que quand on a affez de bois, & que le cuivre de la machine à diftiller eft bien étamé, on peut deffaler affez d'eau pour foutenir la vie d'un équipage; mais non pas pour s'en procurer une affez grande quantité pour les befoins & la propreté qu'exigent des climats chauds. Le capitaine Cook étoit convaincu par expérience que rien ne contribue plus à la fanté des gens de mer que d'avoir beaucoup d'eau.

LE 14 de Juillet, la Réfolution entra dans le Port royal de Fayal, l'une des Açores. Le feul deffein qu'avoit le capi- 14 Juillet.

CHAP. V. AN. 1775. taine Cook en s'arrêtant là, c'étoit de fournir à M. Wales, l'occaſion de régler les montres marines, & de pouvoir fixer la longitude des Açores avec la plus grande juſteſſe poſſible. Il n'eût pas plutôt fait mouiller l'ancre, qu'il envoya un de ſes Officiers au Conſul anglois, afin qu'il inſtruisît le Gouverneur de l'arrivée de la Réſolution, & qu'il lui demandât la permiſſion de faire à terre des obſervations aſtronomiques. M. Dent, qui rempliſſoit la place de Conſul, non-ſeulement obtint cette permiſſion; mais il fit préparer dans ſon jardin un endroit où M. Wales plaça ſon obſervatoire.

19 Juillet. LES travaux de M. Wales étant achevés, le 19, nos navigateurs s'empreſsèrent de ſe rendre en Angleterre.
30. Le 30 ils mouillèrent l'ancre à Spithead, & ils débarquèrent à Porſtmouth. Ils avoient été abſens de leur patrie pendant trois ans & huit jours; & quoiqu'ils euſſent continuellement voyagé dans les climats les plus différens, c'eſt-à-dire, ou très-froids ou très-chauds, ils n'avoient perdu que quatre hommes, dont un ſeul de maladie.

CHAPITRE VI.

CONTENANT l'Hiſtoire du capitaine Cook, depuis la concluſion de ſon ſecond voyage autour du Monde, juſqu'au commencement du troiſième voyage dans l'Océan Pacifique.

CHAP. VI.
AN. 1775.

LA manière dont le capitaine Cook avoit dirigé ſon ſecond voyage, les découvertes qu'il avoit faites, la ſolution du grand problême pour lequel il avoit été envoyé ; tout enfin juſtifioit les perſonnes qui avoient concouru à le faire mettre à la tête d'une ſi noble entrepriſe, & le rendoit encore plus recommandable à leurs yeux. Il n'y avoit eu pendant ſon abſence aucun changement dans les départemens de l'Amirauté. L'illuſtre lord Sandwich, dont l'eſprit étendu avoit adopté ce vaſte plan de navigation que le capitaine Cook venoit de remplir, étoit encore dans le miniſtère ; auſſi jouit-il de la plus grande ſatisfaction, quand il vit ſes projets ſi dignement exécutés. Il ne per-

CHAP. VI. AN. 1775.

dit pas un inſtant pour faire valoir auprès du Roi les ſervices du capitaine Cook ; & Sa Majeſté montra qu'elle n'avoit pas beſoin d'être long-tems ſollicitée pour récompenſer le mérite. Le 9 du mois d'Août, notre navigateur, qui n'étoit encore que Capitaine commandant, fut élevé au rang de Capitaine en pied. Trois jours après il reçut encore une marque plus diſtinguée de la protection du Gouvernement. Il eut, en ſa qualité de Capitaine, une place dans l'adminiſtration de l'hôpital de Gréenwich ; place qui lui fut accordée pour qu'il pût jouir agréablement du prix de ſes grands travaux.

On ne peut pas douter que les amis des Sciences ne fuſſent particulièrement attentifs à l'effet que devoient produire les découvertes du capitaine Cook. Les additions que cet habile Marin venoit de faire aux connoiſſances géographiques, à la navigation, à l'aſtronomie, & les vues qu'il donnoit ſur la vie, les mœurs, les uſages de tant de peuples différens, ne pouvoient pas manquer de lui mériter l'eſtime & la reconnoiſſance des vrais Philoſophes. Intimement

lié avec plusieurs savans, & sur-tout avec sir John Pringle, alors Président de la Société Royale, il fut engagé par ses amis à solliciter une place dans cette Compagnie illustre. En conséquence, vers la fin de 1775, il se mit au nombre des candidats. Le 29 de Février on l'élut unanimement, & le 7 de Mars on procéda solemnellement à sa réception. Le même jour, on lut un mémoire de lui adressé à sir John Pringle, relativement à la méthode qu'il avoit suivie, pour conserver la santé de l'équipage de la Résolution, pendant son voyage autour du monde. Le 18 Avril, le Président de la Société Royale le détermina à lui communiquer un autre mémoire sur les marées de la mer du Sud. Ses observations ont été principalement faites dans la rivière de l'Endéavour, & sur la côte orientale de la nouvelle Hollande.

CHAP. VI. AN. 1775.

29 Fév. 7 Mars. 1776.

UN plus grand honneur que celui d'être simple membre de la Société Royale, étoit réservé au capitaine Cook. Sir John Pringle & le conseil de la Société, résolurent de lui accorder la médaille d'or, destinée à l'écrit le plus

CHAP. VI. AN. 1776.

utile qui ait paru dans l'année, fur des expériences nouvelles; & un tel choix étoit fans doute plein de fageffe & d'équité. Si le capitaine Cook n'avoit point fait des découvertes importantes, s'il n'avoit point réfolu le problême fur un continent auftral, fon nom feroit également immortel, pour avoir veillé avec tant d'humanité & avec tant de bonheur, à la confervation de la fanté des gens de mer. Auffi doit-on applaudir à ce qu'il dit modeftement de lui-même, en terminant la relation de fon fecond voyage. « Quel que » puiffe être le jugement qu'on portera » fur ce que je viens d'écrire, c'eft » avec une véritable fatisfaction, & » fans m'attribuer aucun autre mérite » que celui de l'attèntion que j'ai por» tée à mon devoir, que je conclurai » mon récit par une obfervation impor» tante & fondée fur l'expérience. J'ai » eu l'avantage de trouver la poffibilité » de conferver pendant long-tems la » fanté d'un équipage nombreux, dans » des climats divers, & parmi les fati» gues & les dangers; or cela feul » rendra encore mon voyage précieux

» aux yeux des hommes bienfaiſans, CHAP. VI.
» lors même que les diſputes ſur un con- AN. 1776.
» tinent Auſtral auront ceſſé de fixer
» l'attention du public, & de diviſer
» les Philoſophes. »

SIR John Pringle avoit accoutumé, en délivrant la médaille de ſir Godfrey Copley, de faire une analyſe de l'Ouvrage qui avoit mérité cette médaille. Ainſi, à l'occaſion du Mémoire du capitaine Cook, le Préſident put étendre ſon diſcours. L'objet étoit parfaitement analogue à ſon goût & à ſes études. Sa vie entière avoit été conſacrée non-ſeulement à chercher les moyens de guérir les maladies qui affligent l'humanité ; mais les moyens plus utiles de prévenir ces maladies. C'eſt donc avec une douce ſatisfaction qu'il célébra les talens d'un ami, dont les précautions, auſſi ſimples que ſages, ont rendu la navigation autour du monde preſque ſans danger pour la ſanté.

AU commencement de ſon diſcours ſir John Pringle demande : « Quelles » expériences peuvent être plus utiles » que celles qui ont pour objet de con- » ſerver la vie des hommes ? Quand

CHAP. VI. An. 1776.

» pourrons-nous en trouver qui aient eu
» plus de fuccès que celles dont nous
» nous occupons maintenant? Ici, ajoute
» le Préfident, nous ne voyons point
» le vain pouvoir dont fe vante l'em-
» pirifme, ni les ingénieufes & trom-
» peufes théories de l'efprit de fyftême;
» mais un détail fuccint & inconteftable
» des moyens dont s'eft fervi le capi-
» taine Cook, avec l'aide de la Pro-
» vidence divine, pour faire un voyage
» de trois ans & huit jours, à travers
» tous les climats, depuis les 52° nord
» aux 71° fud, fans n'avoir perdu qu'un
» feul matelot, fur cent dix-huit hommes
» qu'il avoit dans fon vaiffeau (a). Je
» veux demander à préfent, continua
» fir John, à ceux qui connoiffent le
» mieux les calculs fur les mortalités,
» s'ils ont jamais vu, dans le meilleur

(a) M. PATTEN, chirurgien de la Réfolution, informa fir John Pringle, que cet homme mourut d'une confomption, qui fe termina en hydropifie. Il s'étoit plaint à bonne heure d'une toux, & enfuite d'autres fymptômes de confomption qui ne l'abandonnèrent jamais. Il y a apparence que fes poumons étoient attaqués avant qu'il entrât à bord.

» climat & dans l'état de vie le plus » paiſible, mourir auſſi peu d'hommes » ſur cent dix-huit, en trois années de » tems? Lorſque nous avons vu dans » l'hiſtoire des anciens navigateurs, qu'il » périſſoit autrefois tant de monde à la » mer, combien nous devons être agréa-» blement étonnés, en apprenant qu'il » eſt poſſible de braver l'inſalubrité de » l'air qu'on reſpire ſur l'Océan, & » qu'enfin un voyage autour du monde » ne ſera déſormais pas plus dangereux » pour la ſanté qu'une ſimple courſe en » Europe. »

DANS la ſuite de ce diſcours, le Préſident parle des ravages & de la mort que le ſcorbut avoit coutume de produire dans les voyages de long cours. Enſuite il fait connoître, en y ajoutant ſes propres obſervations, la méthode que le capitaine Cook a ſuivie pour maintenir la ſanté de ſon équipage; & enfin en achevant, il remarque que jamais la Société Royale n'a plus dignement accordé la médaille d'or, qui eſt le ſymbole fidèle de l'eſtime & de la bienfaiſance. « Si à Rome, dit-il, on » décernoit la couronne civique à celui

CHAP. VI. An. 1776.

» qui sauvoit un simple citoyen, quels » lauriers ne sont pas dus à l'homme » qui en ayant sauvé plusieurs, éternise » dans nos transactions les moyens dont » doit se servir la Grande-Bretagne, » pour conserver dans les plus longs » voyages la santé de ses intrépides en- » fans, de ces enfans qui, en s'exposant » à tant de périls, contribuent noble- » ment à sa gloire, à son opulence » & à la durée de sa puissance mari- » time (a).

(a) CES citations sont tirées des Discours de sir John Pringle, pages 145, 147, 199; on ne sera pas fâché de retrouver ici, ce qu'a dit le capitaine Cook des diverses causes qui, avec l'aide de la Providence, ont contribué à maintenir la santé constante & vraiment extraordinaire, dont son équipage a joui.— « Dans l'Introduction de ma relation, dit-il, j'ai » parlé de l'extrême attention qu'eut l'Amirauté, de » me faire fournir tous les articles que l'expérience » ou la théorie jugeoient propres à conserver la santé » des gens de mer. Je n'abuserai pas du tems de mes » Lecteurs en les leur détaillant tous, mais je citerai » ceux qui m'ont paru les plus utiles.

« NOUS avions une grande quantité de drêche, » dont nous faisions du *mout de bière*. Dès qu'un » matelot avoit le moindre symptôme du scorbut, ou » qu'on le soupçonnoit de porter le germe de cette » maladie fatale, on lui faisoit boire chaque jour, » depuis une jusqu'à deux, & souvent trois pintes de

LORSQUE la médaille fut décernée au capitaine Cook, il manquoit une

» ce mout de bière, suivant que le chirurgien le ju» geoit nécessaire. Quelquefois même il en ordon» noit quatre pintes. Cette boisson est, sans contredit, » une des plus anti-scorbutiques qu'on ait décou» vertes, & si on s'en sert à tems, & avec l'attention » convenable, je suis convaincu qu'elle empêchera » toujours le scorbut de faire de grands progrès. Ce» pendant je ne pense pas qu'elle puisse le guérir ra» dicalement à la mer.

» NOUS étions pourvus de beaucoup de *sour» krout*. C'est un aliment sain, & suivant moi, un » très-puissant anti-scorbutique. D'ailleurs il ne se cor» rompt pas en vieillissant; quand nous étions en » mer, on en servoit une livre à chaque homme, » deux fois par semaine, ou plus souvent si on le » jugeoit convenable.

» LES *Tablettes de Bouillon* sont aussi très-bonnes, » & nous en avions une provision considérable. On » en faisoit bouillir trois fois par semaine, dans les » rations de fèves, à raison d'une once par homme; » & quand nous relâchions dans des endroits, où » nous pouvions nous procurer des végétaux frais, » on en mêloit tous les matins pour déjeûner dans » les rations de farine de froment, ou de gruau, & » à dîner dans les fèves & les herbages. Cela rendoit » nos repas plus sains, & en outre, cela donnoit » aux végétaux un goût plus agréable, & enga» geoit les matelots à en manger sans répugnance.

» LE *jus de limon ou d'orange*, est un puissant » anti-scorbutique, dont nous étions bien pourvus. » Le chirurgien l'employa souvent avec succès.

» PARMI nos provisions on nous donna du *sucre* » à la place de l'*huile*; & le *gruau* fut suppléé en » partie par la *farine de Froment*. Je pense que ce

feule chofe à cette augufte cérémonie ; il n'étoit point lui-même préfent à l'af-

CHAP. VI. AN. 1776.

» changement nous fut utile. Non-feulement le fucre » eft un affez bon anti-fcorbutique, mais l'huile, & » fur-tout celle qu'on emploie dans les vaiffeaux an- » glois, me femble propre à donner le fcorbut.

» MAIS les chofes les plus falubres, foit comme » alimens, foit comme remèdes, ne peuvent avoir » aucun fuccès, à moins qu'on ne prenne beaucoup » de précautions. En cela, plufieurs années d'expé- » rience, & les confeils que j'ai reçus de fir Hugh » Pallifer, des capitaines Campbell & Wallis, & de » divers autres officiers intelligens, m'ont mis à même » d'établir les règles par lefquelles je me fuis gouverné » dans mon voyage.

» L'ÉQUIPAGE étoit divifé en trois quarts, * ex- » cepté dans les occafions extraordinaires. Par ce » moyen les matelots n'étoient pas fi long-tems ex- » pofés à l'air, que s'il n'y avoit eu que deux quarts. » Ils avoient des hardes feches pour fe changer lorf- » qu'ils étoient mouillés ; & d'ailleurs on prenoit foin » de les faire mouiller le moins poffible.

» ON étoit attentif à faire tenir leurs perfonnes, » leurs hamacs, leur coucher, leurs vêtemens, &c. » toujours propres & fecs. Le vaiffeau étoit fouvent » feché & nétoyé dans les entreponts. Une ou deux » fois par femaine on y allumoit du feu; & quand » le mauvais tems ne le permettoit pas, on y faifoit » fumer de la poudre à canon, mêlée avec du vi- » naigre & de l'eau. Je faifois fréquemment mettre » du feu dans un pot de fer, qu'on plaçoit à fond » de cale, ce qui fervoit à purifier l'air des endroits

* Le quart eft la partie de l'équipage qui veille à la conduite du vaiffeau.

ſemblée, & il ne put ni entendre le diſcours du Préſident, ni recevoir publi-

» les plus bas du vaiſſeau. On ne ſauroit jamais apporter aſſez d'attention au renouvellement de l'air & à la propreté du vaiſſeau, comme à celle de l'équipage. La moindre négligence enfante des odeurs putrides & déſagréables, que le feu ſeul peut corriger.

» LES uſtenſiles de cuivre pour la cuiſine, étoient toujours exactement nétoyés.

» JE ne ſouffrois jamais qu'on laiſsât manger à l'équipage la graiſſe de bœuf ou de porc ſalé, parce que je crois qu'elle donne le ſcorbut.

» J'AVOIS ſoin de prendre de l'eau fraîche, partout où je pouvois en trouver, quoique ſouvent j'en euſſe peu de beſoin; parce que je crois que l'eau nouvellement puiſée, vaut toujours beaucoup mieux que celle qui a reſté quelque tems dans les tonneaux. D'ailleurs nous n'étions jamais obligés de ménager cette importante proviſion: nous en avions au contraire pour nos moindres beſoins. A la vérité tous les navigateurs ne doivent pas s'attendre à jouir des mêmes avantages que j'ai eus à cet égard. Je voyageois dans de très-hautes latitudes: mais les peines & les dangers inſéparables d'une pareille entrepriſe, étoient compenſés, en quelque ſorte, par le plaiſir ſingulier d'extraire ſouvent de l'eau fraîche des glaces qui chargeoient l'Océan où nous naviguions.

« NOUS vîmes peu d'endroits, où la main de l'homme, ou la bienfaiſante nature, n'eût pas mis quelques proviſions fraîches, animales ou végétales, dont nous pouvions profiter. Mon premier ſoin, en arrivant dans un port, étoit de chercher tout ce qui pouvoit convenir à l'équipage; & pour obliger les matelots à en faire uſage, j'employois

CHAP. VI. AN. 1776.

quement la couronne. Quelques mois avant l'anniversaire de Saint André, jour où la Société Royale distribue ses prix, le capitaine Cook étoit parti pour son dernier voyage. La médaille fut remise entre les mains de madame Cook, qui jouit de la joie la plus vive & la plus pure, en recevant ce témoignage de la gloire de son époux. On ne peut cependant pas douter que le capitaine ne fût instruit, avant son

---

» l'exemple & l'autorité. Mais l'utilité de ces sortes » de rafraîchissemens, fut sitôt reconnue, que je » n'avois plus guère besoin de les recommander ».

Le capitaine Cook, avant de s'embarquer pour son troisieme voyage, écrivit une lettre à sir John Pringle, datée de la rade de Plymouth, le 7 Juillet 1776, dans laquelle il lui dit: « Je conviens avec vous que » la cherté du jus de limon & d'orange doit empêcher d'en prendre en grande quantité, mais je ne » crois pas cet article absolument nécessaire; s'il » peut contribuer avec les autres anti-scorbutiques à » la santé des matelots, il me semble du moins qu'il » ne peut pas suffire. Je n'ai pas non plus une grande » opinion du vinaigre: mon équipage en usa très-» peu pendant mon second voyage, & vers la fin » du voyage il n'en eut point du tout. Cependant » nous n'eûmes point à nous plaindre qu'il nous eût » manqué. Je fais rarement arroser le dedans de » mon vaisseau avec du vinaigre, parce que je » crois que le feu & la fumée produisent un bien » meilleur effet ».

départ d'Angleterre, de la diſtinction que la Société Royale lui deſtinoit.

CHAP. VI. AN. 1776.

APRÈS ſon ſecond voyage, le capitaine Cook ſe fit connoître dans le monde comme un bon Écrivain. Lorſque le Gouvernement avoit fait publier la Relation du voyage de notre navigateur dans l'Endéavour, ainſi que les voyages des capitaines Byron, Carteret & Wallis, on penſa qu'il falloit employer la plume d'un homme de lettres à rédiger les différens journaux de ces Officiers. Le docteur Hawkeſworth, connu & eſtimé du public, fut employé à ce travail; mais au ſecond voyage de M. Cook, on crut que ce ſavant marin pouvoit ſe paſſer d'une main étrangère, & qu'il étoit lui-même en état d'écrire ſes relations. Son journal n'avoit effectivement beſoin que de quelques légères corrections, & d'être diviſé par chapitres. Nous ne faiſons que lui rendre juſtice, en diſant que ſa manière d'écrire ajoute beaucoup à ſa gloire. Son ſtyle eſt naturel, clair, vigoureux, digne de ſon caractère & de ſon ſujet; & nous croyons qu'un Auteur plus élégant auroit peut-

être nui à la ſimplicité qu'exige une pareille narration. C'eſt quelque tems après le départ du capitaine qu'on imprima ſon Ouvrage, & l'édition en fut confiée à ſon ſavant & eſtimable ami le docteur Douglas, dont la promotion à l'épiſcopat, a depuis cauſé le plus grand plaiſir à tous les amis des lettres & de la vertu. La relation du capitaine Cook fut d'ailleurs enrichie d'excellentes cartes, & de pluſieurs belles gravures, d'après les deſſins de M. Hodges.

CET Ouvrage fut bientôt ſuivi par les obſervations aſtronomiques que M. Wales avoit faites à bord de la Réſolution, & M. Bayley à bord de l'Aventure; obſervations entrepriſes aux dépens des commiſſaires des longitudes, & publiées par leur ordre. Les livres de M. Wales & de M. Bayley, prouvent encore mieux de quelle utilité le voyage du capitaine Cook a été pour les ſciences (*a*).

(*a*) Indépendamment des Ouvrages que le Gouvernement fit publier à cette occaſion, M. George Forſter

LE

LE récit de quelques-unes des circonstances dont nous venons de parler a précédé la date où elles auroient dû naturellement paroître ; mais nous avons cru qu'il valoit mieux les rapporter ici que d'interrompre le fil de la narration du dernier voyage qui doit remplir le chapitre suivant.

QUOIQU'ON s'attendît bien que le capitaine Cook ne dût songer qu'à se reposer de ses grands travaux, le projet des découvertes n'avoit pas été entièrement abandonné. L'espérance de trouver une terre Australe inconnue pour y établir un commerce & des colonies utiles, s'étoit évanoui ; mais

on fit imprimer un en deux volumes, in-4°, intitulé : *Voyage autour du Monde dans la frégate la Résolution.* Il parut en 1777. L'année suivante ; le docteur John-Reynold Forster donna au public un autre volume in-4°, sous le titre d'*Observations faites pendant un Voyage autour du Monde, sur la Physique, la Géographie, l'Histoire Naturelle & la Morale.* Il est inutile de dire que ces différens ouvrages contiennent beaucoup de choses curieuses. M. George Forster, ayant été accusé de s'être trompé sur plusieurs faits, M. Wales écrivit des remarques critiques, auxquelles M. George Forster répondit. Quand à deux ou trois autres livres publiés à la hâte sur le même sujet, nous n'en parlerons pas ici.

CHAP. VI. AN. 1776.

il restoit une autre importante question à résoudre; on vouloit savoir s'il existoit réellement un passage dans le nord de l'Océan Pacifique.

DIVERS navigateurs, & sur-tout des Anglois, ont cherché ardemment à découvrir une route plus courte, plus commode & plus avantageuse, pour la navigation du Japon, de la Chine, & en général de toutes les Indes Orientales, que l'ennuyeux circuit du cap de Bonne-Espérance. Des marins intrépides ont tenté de s'ouvrir un chemin par l'ouest de l'Amérique septentrionale. Forbisher a commencé à le chercher en 1576, & il a été imité par plusieurs autres jusques à James & Fox en 1631. Leurs expéditions ont sans doute beaucoup étendu les connoissances nautiques. L'Amérique en a été mieux connue. On a découvert les baies d'Hudson & de Baffin. Mais le passage qu'on désiroit n'a point été trouvé. Toutes les tentatives des Hollandois & de nos compatriotes pour passer dans le nord de l'Asie, en allant vers l'est, n'ont pas été plus heureuses. Le voyage de Wood en 1676, semble

avoir terminé la longue liſte des inutiles entrepriſes qu'on fit dans le ſiècle dernier pour trouver ce paſſage; & enfin ſi la poſſibilité de le découvrir n'a pas été abſolument démontrée, les recherches en furent toujours ſi infructueuſes, qu'on crut pendant long-tems devoir y renoncer.

L'ESPÉRANCE ſe ranima un peu avant le milieu de ce ſiècle. M. Dobbs ſoutint vivement la probabilité d'un paſſage au nord-oueſt de la baie d'Hudſon, & fixa l'attention de l'Angleterre ſur cet important objet. Il fut cauſe que le Gouvernement envoya le capitaine Middleton en 1741, & les capitaines Smith & Moore en 1746, pour tâcher de découvrir ce paſſage; mais quoiqu'un acte du Parlement aſſurât vingt mille guinées de récompenſe à celui qui réuſſiroit dans une pareille entrepriſe, elle n'en fut pas plus avancée.

LA ſolution d'un problême auſſi important pour la navigation, étoit réſervée au règne de George III, & ce projet, digne du premier lord de l'Amirauté, fut adopté par lui avec empreſſement. On fit d'abord partir lord

CHAP. VI. AN. 1776.

Mulgrave avec deux vaiſſeaux pour examiner juſqu'où on pouvoit aller vers le pôle nord. Dans cette expédition lord Mulgrave rencontra les difficultés inſurmontables qui ont rebuté tant d'autres voyageurs. Cependant l'eſpoir d'ouvrir une communication par le nord, entre l'Océan Atlantique & l'Océan Pacifique, ne fut point rejetté; on réſolut au contraire d'accélérer le voyage qui devoit décider s'il y avoit un paſſage ou non.

La conduite d'une entrepriſe ſi intéreſſante, ſi difficile, exigeoit un chef d'une expérience conſommée, & d'un talent & d'un courage ſupérieurs. D'après cela, on ne pouvoit pas douter que le capitaine Cook ne fût l'homme le plus capable de remplir dignement cet emploi. Cependant, quoique tout le monde déſirât vivement qu'il s'en chargeât, perſonne, pas même lord Sandwich, ſon digne patron & ami, n'oſa le lui propoſer. Les ſervices récens que le capitaine avoit rendus à la navigation & aux autres ſciences, les fatigues, les dangers qu'il avoit éprouvés, tout ſaiſoit croire qu'il ne

ſeroit pas raiſonnable de lui demander qu'il s'exposât à des périls nouveaux. En même tems il étoit naturel de prendre ſes conſeils ſur les moyens les plus convenables pour réuſſir dans un pareil voyage ; & on demanda particulièrement ſon avis ſur le choix de la perſonne à qui on pouvoit donner le commandement. Pour conférer plus aiſément ſur cet objet, lord Sandwich invita à dîner notre navigateur, ſir Hugh Palliſer & M. Stephens. Là, indépendamment des bienfaits du Roi, que devoit attendre l'Officier qui auroit l'avantage de trouver le paſſage qu'on déſiroit, on parla de tout ce qui avoit rapport à cette entrepriſe. On en fit valoir l'importance. On s'étendit ſur l'utilité dont elle ſeroit pour la navigation, en complétant en quelque ſorte toutes les découvertes maritimes. Le capitaine Cook ſe ſentit ſi animé par tant de conſidérations, qu'il s'élança de ſon ſiége, en diſant qu'il ſe chargeroit lui-même d'exécuter le projet. On peut facilement imaginer le plaiſir qu'eurent ſes amis. La propoſition du capitaine flattoit leurs vœux ſecrets ;

CHAP. VI
AN. 1776.

car ils penſoient que lui ſeul pouvoit entièrement réuſſir dans ce périlleux voyage. Lord Sandwich ne perdit pas un moment. Il mit le projet ſous les yeux du Roi; & le capitaine Cook fut nommé commandant de l'expédition le 10 de Février 1776. En même-tems, on décida qu'à ſon retour en Angleterre, il ſeroit de nouveau établi à Gréenwich; & que s'il n'y avoit point alors de place vacante, l'Officier qui lui ſuccéderoit lui réſigneroit la ſienne.

LE commandement de l'expédition étant ainſi arrêté, on s'occupa à déterminer quel étoit le chemin le plus convenable pour eſpérer de réuſſir. Tous les premiers navigateurs autour du monde ſont retournés en Europe par le cap de Bonne-Eſpérance; mais il fut réſolu que l'intrépide capitaine Cook tenteroit d'y revenir par les plus hautes latitudes nord, entre l'Amérique & l'Aſie, & il y a lieu de croire que c'eſt lui-même qui propoſa de ſuivre cette dangereuſe route. Ainſi le plan connu pour découvrir un paſſage au nord, fut renverſé. Au lieu de cher-

cher à entrer de l'Océan Atlantique dans l'Océan Pacifique, on voulut essayer de venir des mers Australes dans notre Océan. Quelque canal, quelque entrée qu'il puisse y avoir dans l'est de l'Amérique, propre à fournir l'espérance d'un passage, on prévit avec raison qu'il falloit que la mer fût navigable entre l'ouest de ce continent & les extrémités de l'Asie, pour que l'expédition pût complettement réussir. Le capitaine Cook eut donc ordre de se rendre dans l'Océan Pacifique, de traverser la chaîne des nouvelles isles qu'il avoit déjà vues vers le Tropique du Capricorne; de passer sous l'Equateur dans le nord de cet Océan, & de suivre alors la route qui lui paroîtroit la plus convenable, pour fixer plusieurs points intéressans de géographie, pour faire des découvertes, & pour se rendre dans l'endroit où il croiroit pouvoir trouver un passage. La recherche de ce passage, principal objet de son expédition, lui fit résoudre, après les plus mûres délibérations, que dès qu'il seroit arrivé sur les côtes de la nouvelle Albion, il s'avanceroit dans le

nord, jusqu'à la latitude de 65°, & & qu'il ne perdroit aucun tems à visiter les baies ou les rivières qu'il rencontreroit avant d'être arrivé par cette latitude.

POUR donner toute sorte d'encouragement à l'exécution d'un si grand projet, les motifs d'intérêt furent joints aux obligations du devoir. L'acte du Parlement de 1745, accordoit une récompense de vingt mille livres sterling aux vaisseaux des sujets du Roi d'Angleterre qui trouveroient le passage. Les vaisseaux même de Sa Majesté n'avoient point droit à ce prix. Un plus grand défaut de cet acte, c'est qu'il exigeoit que le passage fût trouvé dans la baie d'Hudson; mais on remédia à ces deux inconvéniens dans une nouvelle loi, passée en 1776. On » déclara que « si quelque vaisseau ap» partenant aux sujets de Sa Majesté, » ou à Sa Majesté elle-même, trouvoit » une communication entre l'Océan » Atlantique & l'Océan Pacifique, dans » quelque direction ou parallèle de l'hé» misphère nord, au dessus de 52° de » latitude, les propriétaires de ces vais-

» seaux, s'ils étoient sujets du Roi d'An-
» gleterre, ou le commandant, offi-
» ciers & matelots, si les vaisseaux ap-
» partenoient à Sa Majesté, rece-
» vroient, comme une récompense de
» cette découverte, la somme de vingt
» mille livres sterling ».

LE lieutenant Pickersgill fut expédié, en 1776, pour aller examiner les côtes de la baie de Baffin. L'année suivante, on chargea le lieutenant Young, non-seulement de parcourir l'ouest de cette baie, mais d'essayer de trouver, de ce même côté, une entrée de la mer Atlantique dans la mer du sud; mais ces deux officiers ne découvrirent rien de favorable au projet du capitaine Cook.

LE gouvernement choisit deux vaisseaux pour l'expédition principale, la Résolution & la Découverte. Le commandement du premier fut donné au capitaine Cook; celui du second, au capitaine Clerke. La Résolution eut le même nombre d'officiers, soldats & matelots qu'à son précédent voyage; & la Découverte fut armée comme l'Aventure, excepté qu'on ne lui donna point de soldats de marine.

PENDANT que les deux vaiſſeaux furent en armement, le comte de Sandwich & tous les autres lords de l'Amirauté montrèrent le zèle le plus ardent, la plus grande attention pour qu'ils fuſſent équipés de la manière la plus ſatisfaiſante. Ils leur firent fournir abondamment toutes les meilleures proviſions qu'on pût trouver; & les choſes que l'expérience avoit fait juger les plus propres à conſerver la ſanté des équipages, furent également accordées comme dans le voyage précédent. Sa Majeſté voulant que les habitans d'Otahiti & des autres iſles de la mer du Sud que nos navigateurs pourroient viſiter, jouiſſent des marques durables de ſa bienfaiſance, ordonna qu'on leur portât un aſſortiment d'animaux utiles. En conſéquence, on embarqua dans la Réſolution un taureau, deux vaches, leurs veaux, & pluſieurs moutons, avec du foin & du grain pour leur nourriture; & on réſolut de joindre pluſieurs autres animaux à ceux-ci, quand les vaiſſeaux arriveroient au cap de Bonne-Eſpérance. Le capitaine Cook eut auſſi une proviſion conſidé-

rable de graines de jardinage ; ce qui ne pouvoit pas manquer d'être un présent très-agréable pour les insulaires de l'Océan Pacifique. L'Amirauté fit joindre à ces objets plusieurs choses propres à améliorer la condition de ces peuples, ainsi que divers outils de fer, & une grande quantité d'articles curieux, qui pouvoient servir aux échanges du capitaine Cook, & à resserrer ses liaisons avec les Indiens. On ne se borna cependant point à s'occuper des nations qu'on alloit visiter : on songea aux besoins de nos matelots ; on leur donna des vêtemens propres aux cli-froids. Enfin, on mit à bord tout ce qu'on crut pouvoir contribuer à la santé ou aux agrémens de nos navigateurs.

LES soins extraordinaires de lord Sandwich & des autres chefs de l'Amirauté s'étendirent à tout, afin qu'il ne manquât rien de ce qui pouvoit rendre l'expédition utile. Divers instrumens astronomiques & nautiques furent confiés, par le Bureau des longitudes, au capitaine Cook, & à M. King son second lieutenant, qui se chargea de faire, pendant ce voyage, les obser-

CHAP. VI. AN. 1776.

vations d'astronomie & de navigation. On avoit d'abord décidé d'envoyer un astronome particulier dans la Résolution; mais l'habileté du capitaine & celle du lieutenant rendirent ce double emploi inutile. Il en fut autrement pour la Découverte. M. Williams Bayley s'y embarqua. Il avoit déjà donné des preuves de sa sagacité & de son zèle, lorsqu'il étoit dans l'Aventure avec le capitaine Furneaux. La partie de l'histoire naturelle fut confiée à M. Anderson, chirurgien de la Résolution, très-capable d'observer & de décrire tout ce qui pouvoit avoir rapport à cette science. M. Anderson avoit été d'un grand secours au capitaine Cook pendand son second voyage. Il l'avoit surtout beaucoup aidé dans le nombreux vocabulaire du langage d'Otahiti, & dans la comparaison des idiômes des autres isles que les Anglois avoient vues. Le capitaine Cook choisit en outre plusieurs jeunes officiers, qu'il pouvoit employer à tracer des cartes, à relever des points de vue des côtes & des caps près d'où les vaisseaux devoient passer, & à dessiner le plan des

ports & des baies où on jetteroit l'ancre. Il penſoit que ce n'étoit qu'en prenant toutes ces précautions, que ces découvertes ſeroient utiles aux navigateurs à venir. Enfin, pour rendre de toutes les manières ce voyage inſtructif & agréable, on engagea M. Webber à s'embarquer dans la Réſolution. On deſira qu'il ſuppléât, par ſon pinceau, à l'inſuffiſance des narrations, & qu'il nous repréſentât les ſcènes les plus intéreſſantes de ce mémorable voyage. CHAP. VI. AN. 1776.

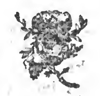
LE 8 de juin, le comte de Sandwich, ſir Hugh Palliſer, & tous les autres chefs du Bureau de l'Amirauté, par une dernière & extraordinaire marque d'attention, ſe rendirent à Long-Reach, où étoient les vaiſſeaux. Ils voulurent vérifier ſi tout l'armement étoit achevé ſuivant leurs intentions, & à la ſatisfaction des voyageurs. Cette viſite fut ſuivie d'un dîner que le capitaine Cook donna à ſon bord à tous les lords de l'Amirauté, & à pluſieurs de leurs amis ; & lorſqu'ils montèrent dans le vaiſſeau, & lorſqu'ils en débarquèrent, il les fit ſaluer de dix-ſept coups de canon, &

de trois acclamations de son équipage.

CHAP. VI. AN. 1776. COMME la Résolution devoit toucher à Otahiti & aux autres isles de la Société, on ne manqua pas la seule occasion qui pourroit peut-être s'offrir pour reconduire Omaï dans son pays natal.

24 Juin. Il quitta Londres le 24 juin, avec le capitaine Cook ; mais il ne partit qu'avec une satisfaction mêlée de regrets. Le seul nom de l'Angleterre, & des personnes qui, pendant son séjour, l'avoient protégé & aimé, l'affectoit sensiblement, & faisoit couler ses pleurs. Mais la joie renaissoit dans ses yeux, dès qu'on lui parloit des isles où il étoit né. Les bons traitemens qu'il avoit reçus à Londres, avoient fait une profonde impression sur son ame. Il conservoit la plus haute idée & de l'Angleterre & de la nation angloise ; cependant, l'espoir si doux de revoir sa patrie, & l'avantage d'y retourner chargé de choses qu'il savoit être inappréciables pour ses compatriotes, & dont la possession devoit le mettre à même d'obtenir une grande distinction, suffisoient pour bannir bientôt les sentimens tristes qui l'affectoient, & en mettant le pied à bord, il parut presque consolé.

LE Roi avoit accordé à Omaï une ample provision de tout ce que nos navigateurs avoient vu estimé comme utile ou agréable pendant leur premier voyage à Otahiti, & aux autres isles de la Société. Lord Sandwich, sir Joseph Banks, & plusieurs autres personnes de distinction, tant hommes que femmes, firent aussi beaucoup de présens à ce jeune Indien: en un mot, pendant qu'il demeura en Angleterre, & quand il en partit, on ne négligea rien pour qu'il pût donner aux insulaires de l'Océan pacifique, la plus noble opinion de la grandeur & de la générosité des Anglois.



CHAPITRE VII.

CONTENANT l'Histoire du capitaine Cook depuis le commencement de son troisième voyage jusqu'à sa mort.

CH. VII. AN. 1776. TOUT étant prêt à bord de la Résolution, le capitaine Cook reçut ordre de se rendre à Plymouth, & de prendre la Découverte sous son commandement. L'ordre fut également donné au capitaine Clerke, d'obéir à M. Cook.

25 Juin. Le 25 de Juin, il partit de Nore pour
30. les Dunes, & le 30 il mouilla l'ancre dans la baie de Plymouth, où la Dé-
8 Juillet. couverte étoit déjà arrivée. Ce ne fut que le 8 Juillet que notre navigateur reçut les dernières instructions de l'Amirauté, avec l'injonction de faire voile pour le cap de Bonne-Espérance. Le capitaine Clerke, retenu à Londres pour des affaires indispensables, devoit le suivre dès qu'il pourroit joindre son vaisseau.

12. DANS la soirée du 12, le capitaine Cook appareilla & sortit de Plymouth

pour

pour descendre le canal. Il commença de bonne heure à user de ses précautions pour conserver la santé de son équipage ; car dès le 17, il fit fumiger les entreponts du vaisseau avec de la poudre à canon, & donner de l'air dans les endroits où l'on serre les voiles. Le 30 il y eut une éclipse totale de lune, que le capitaine Cook se prépara à observer avec un télescope de nuit ; mais il ne put pas marquer les progrès de l'éclipse, parce que la lune fut presque toujours cachée par un nuage épais.

CH. VII. AN. 1776. 17. 30.

S'ÉTANT apperçu qu'il n'avoit pas assez de foin & de grains pour nourrir, jusqu'au cap de Bonne-Espérance, les bestiaux qui étoient à bord, le capitaine Cook résolut de relâcher à Ténériffe. Il crut qu'il trouveroit dans cette isle, plutôt qu'à Madère, les rafraîchissemens & les fourrages dont il avoit besoin. Le premier du mois d'Août, il entra dans la rade de Santa-Crux, & ayant envoyé un de ses Officiers au Commandant, il en reçut l'assurance polie d'obtenir tout ce qu'il demandoit.

1 Août.

CH. VII. AN. 1776.

Si l'on jugeoit de Ténériffe, par la campagne qui avoisine la rade de Santa-Crux, on la trouveroit si pauvre & si stérile, qu'on ne la croiroit pas en état de nourrir ses propres habitans. Cependant, d'après toutes les provisions que nos navigateurs y trouvèrent, il paroît que l'abondance règne dans cette isle. Tout y étoit d'ailleurs à un prix si modéré, que le capitaine Cook persista à croire que Ténériffe étoit préférable à Madère pour la relâche des vaisseaux dans les voyages de long cours. A la vérité, le vin de Madère vaut mieux que celui de Ténériffe; mais aussi il coûte bien plus cher.

Durant le court séjour que le capitaine Cook fit à Ténériffe, il continua, avec assiduité, ses observations astronomiques. M. Anderson fit aussi beaucoup de remarques sur le pays en général, sur la nature du sol, les productions & les habitans. Il apprit d'un homme, plein d'esprit & de connoissances, lequel résidoit depuis long-tems dans l'isle, que l'arbuste décrit par Tournefort & par Linnæus, sous le nom

d'*arbuste à thé*, & qu'on dit ne croître qu'à la Chine, est fort commun à Ténériffe. On l'y regarde comme une herbe parasite, & chaque année on en arrache beaucoup en sarclant les vignes. Cependant les Espagnols en prennent quelquefois la feuille, en guise de thé, & lui attribuent toutes les qualités du thé de la Chine. Ils lui donnent même le nom d'*arbuste à thé*, & ils disent qu'il y en avoit déjà dans l'isle, quand elle fut découverte. Une autre curiosité botanique, fort singulière, qu'on trouve à Ténériffe, c'est une espèce de Limon, dans lequel il y en a un plus petit & plus rond, renfermé & absolument distinct.

CH. VII.
AN. 1776.

LE climat de Ténériffe est généralement remarqué pour sa salubrité. Il est sur-tout, dit-on, très-bon pour les pulmoniques. L'habitant que nous avons déjà cité, attribuoit cette propriété à la facilité qu'on a de changer sans cesse de température, en se transportant à diverses hauteurs de la montagne; & il s'étonnoit beaucoup que les Médecins Anglois n'envoyassent jamais leurs

malades à Ténériffe, au lieu de les
CH. VII. faire paſſer à Nice & à Lisbonne.
AN. 1776. QUOIQU'ON diſe que les manières des Eſpagnols reſſemblent fort peu à celles des Anglois, Omaï ne trouvoit pas beaucoup de différence entr'eux. Il diſoit ſeulement que les Eſpagnols ne paroiſſoient pas être auſſi bienveillans que les Anglois, & que par leur figure & par leur couleur, ils avoient quelque rapport avec ſes compatriotes.

4 Août. LE 4 d'Août la Réſolution partit de Ténériffe, & cingla vers le cap de Bonne-Eſpérance. Le capitaine Cook étoit ſi attentif à conſerver la diſcipline & la ſanté dans ſon vaiſſeau, qu'il fit faire l'exercice des canons & de la mouſqueterie deux fois dans l'eſpace de cinq jours, ainſi que nétoyer & fumi-
10. ger les entreponts. Dans la ſoirée du 10, nos navigateurs arrivant près de l'isle de Bonaviſta, ſe trouvèrent environnés de rochers à fleur d'eau; de ſorte qu'ils touchoient preſque les briſans. Leur ſituation étoit ſans doute très-alarmante. Mais le capitaine, avec ce ſang froid intrépide qui le caractériſoit, ne s'amuſa point à ſonder, penſant que

ce retard, loin de diminuer le péril, pourroit l'augmenter. CH. VII.

LORSQUE le capitaine Cook fut près AN. 1776.
des isles du Cap-Verd, il eut occasion de relever une erreur de M. Nichelson, relativement à la manière de naviguer dans ces parages ; erreur qui pourroit devenir funeste aux marins qui l'adopteroient.

LE 13, nos voyageurs passèrent de- 13.
vant le port de Praya, dans l'isle de Sant-Jago. Mais la Découverte n'étant point-là, & la Résolution ayant consommé très-peu d'eau depuis son départ de Ténériffe, le capitaine Cook ne voulut point s'arrêter. Il fit voile au sud.

ENTRE les latitudes de 12 & de 7° nord, nos navigateurs trouvèrent un ciel sombre & brumeux. La pluie tomboit fréquemment, & elle étoit accompagnée de ces chaleurs étouffantes qui engendrent souvent des maladies funestes. Dans des tems pareils, les Commandans des vaisseaux ne sauroient jamais prendre trop de précautions pour prévenir les effets du mauvais air. Il est nécessaire de purifier les entreponts

CH. VII. AN. 1776.

avec du feu & des fumigations, & d'obliger les matelots à tenir leurs vêtemens auſſi ſecs qu'ils le peuvent. Ces ſoins qu'on prenoit conſtamment à bord de la Réſolution, eurent le plus grand ſuccès. Le capitaine Cook avoit, à ſon dernier voyage, en paſſant dans la même latitude, ſix malades de moins qu'aux deux premiers. C'étoit d'autant plus ſurprenant, que les jointures des planches du tillac laiſſoient entrer beaucoup d'eau, & que les matelots étoient ſouvent mouillés dans leurs hamacs. Les Officiers qui avoient leurs chambres dans l'entrepont, ſe voyoient également chaſſés de leur lit par l'eau qui entroit à travers les côtés du vaiſſeau. Au premier beau tems on employa les calfats à boucher les ouvertures & ſur le pont, & en-dedans des flancs du vaiſſeau; car le Capitaine ne vouloit pas expoſer ſes ouvriers à travailler en-dehors pendant qu'il tenoit la mer.

1 Sept. LE premier de Septembre nos navigateurs paſſèrent ſous l'Équateur (*a*).

(*a*) Par la longitude de 27° 38′ oueſt.

Le 8, ils atteignirent la côte orientale du Bréfil. Le capitaine Cook eut alors beaucoup de peine à déterminer fa longitude. Il fut obligé de débarquer pour faire fes obfervations aftronomiques, & il trouva qu'il étoit à 35° & demi ou 36° au plus. CH. VII. AN. 1776. 8.

LA nuit nos voyageurs virent fouvent de ces petits poiffons lumineux qui font fur la mer, & dont nous avons déjà donné la defcription. On en prit plufieurs qui parurent bien plus gros que ceux qu'avoit autrefois vus le capitaine Cook; & de tems en tems ils étoient fi nombreux, qu'on les voyoit par centaines.

LE 18 Octobre, la Réfolution arriva au cap de Bonne-Efpérance, & mouilla dans la baie de la Table. Les complimens & les vifites d'ufage ayant été faits à M. le baron de Plettemberg, gouverneur du Cap, le capitaine Cook s'occupa à faire racommoder fon vaiffeau & à fe procurer des provifions. Il n'arriva rien de remarquable jufqu'au 31 qu'on effuya une tempête horrible qui dura trois jours, & qui fut fi violente, que de tous les vaiffeaux qui 18 Octob. 31.

étoient dans le port, la Résolution
CH. VII. seule tint à l'ancre. Les effets de la
AN. 1776. tempête devinrent fatals aux Anglois qui se trouvoient à terre. Leurs tentes & leur observatoire furent mis en pièces, & leur octan astronomique éprouva
3 Nov. beaucoup de dommages. Le 3 de Novembre la tempête cessa; & le jour suivant nos voyageurs purent reprendre leurs diverses occupations.

10. CE ne fut que le 10 de Novembre que le capitaine Cook eut la satisfaction de voir arriver la Découverte. Elle étoit partie d'Angleterre le premier d'Août, & elle seroit entrée dans la baie de la Table, huit jours plutôt, si la tempête ne l'en avoit écartée. On s'empressa à la mettre en état de continuer le voyage.

PENDANT que nos navigateurs achevoient de se préparer à partir du Cap, il leur arriva un accident assez fâcheux. Ils avoient mis leur bétail à terre pour le faire rafraîchir. Le taureau, les deux vaches & leurs veaux paissoient le long du rivage avec beaucoup d'autres bœufs; mais le capitaine Cook fut averti de garder ses moutons qui étoient

au nombre de ſeize, du côté des tentes, & de les faire rentrer tous les ſoirs. Dans la nuit du 13 au 14, quelques chiens s'étant élancés parmi les moutons, les forcèrent de ſortir de leur parc, & après en avoir étranglé quatre, ils diſpersèrent le reſte. Le lendemain on en trouva ſix; mais les deux béliers & quatre des plus belles brebis furent perdus. Le baron de Plettemberg étant alors à la campagne, le capitaine Cook s'adreſſa à M. Hemay, Lieutenant du Gouvernement, & au Fiſcal; & ces deux Meſſieurs promirent de faire tout ce qui dépendroit d'eux pour retrouver les moutons volés. Les Hollandois ſe vantent que la police eſt ſi bien obſervée au Cap, qu'il n'eſt pas poſſible à un eſclave, quelque ruſé qu'il ſoit, de ſe dérober à leur vigilance. Cependant les moutons des Anglois demeurèrent cachés, malgré toutes les recherches du Fiſcal & des autres Officiers. Enfin après beaucoup de peines & de dépenſes inutiles, le capitaine Cook ayant employé quelques mauvais garnemens du Cap, il recouvra ſes moutons, à l'exception de deux brebis, dont on n'en-

CH. VII.
AN. 1776.
14 Nov.

tendit plus parler. La perſonne qui lui conſeilla de s'adreſſer à ceux qui lui ramenèrent quatre de ſes moutons, les lui peignit comme des drôles qui, pour un ducat, couperoient le cou à leurs maîtres, mettroient le feu à leurs maiſons, & les enſeveliroient dans les cendres avec toute leur famille.

TANDIS que la Réſolution étoit au Cap, M. Anderſon & quelques officiers pénétrèrent dans le pays. M. Anderſon ſe montroit ſans ceſſe attentif à obſerver tout ce qui étoit digne de remarque; cependant, ce qu'il recueillit au Cap ne ſemble que fort peu de choſe à côté de l'exacte & curieuſe deſcription qu'a publiée M. Sparrman.

SANS négliger un inſtant les objets qui avoient rapport à ſes vaiſſeaux, & qui pouvoient contribuer de quelque manière au ſuccès de ſon voyage, le capitaine Cook s'occupoit ſoigneuſement à faire des obſervations. Il étoit jaloux de bien connoître les courans, les variations de la bouſſole, la latitude & la longitude de tous les endroits où il alloit. Auſſi, les remarques qu'il inſéra dans ſon Journal pendant ſon ſéjour au

cap de Bonne-Espérance, doivent être très-estimées des navigateurs.

APRÈS le désastre arrivé à ses moutons, le capitaine n'eut pas assez de confiance pour les laisser plus long-tems à terre. Il donna ordre de rembarquer tous ses bestiaux le plutôt possible. Il en ajouta même beaucoup d'autres à ceux qu'il avoit apportés d'Angleterre. Il acheta deux jeunes taureaux, deux génisses, deux poulains, deux jumens, deux béliers, des brebis, des chèvres, des lapins & de la volaille. Tous ces animaux étoient destinés pour la nouvelle Zélande, pour Otahiti, & pour les isles voisines, & même pour les autres endroits qu'on pourroit découvrir dans le cours du voyage, & où on jugeroit qu'ils deviendroient utiles.

EN s'approvisionnant au cap de Bonne-Espérance, le capitaine Cook eut égard à la nature & à la durée de son entreprise. Il n'étoit pas possible de dire où, ni quand il pourroit trouver un lieu propre à renouveller ses vivres. Aussi il en prit assez pour que les deux vaisseaux en eussent au besoin pour deux ans.

CH. VII.
AN. 1776.
30 Nov.

NOTRE navigateur ayant donné une copie de ses instructions au capitaine Clerke, & un ordre qui lui dictoit ce qu'il devoit faire, en cas de séparation, il sortit du Cap le 30 Novembre, & le 3 de Décembre il perdit la terre de vue.

3 Déc.

6. Le 6, les deux vaisseaux passèrent dans des endroits où la mer étoit presque rouge comme du sang. On prit un peu d'eau, & en l'observant au microscope, elle parut remplie d'une espèce de petits poissons, semblables à des écrevisses infiniment petites.

EN cinglant vers le sud-est, nos voyageurs eurent un vent très-fort de l'ouest, qui fut suivi d'une grosse mer. Le vaisseau rouloit tant, qu'on ne put sauver le bétail qu'avec beaucoup de peine. Bientôt après il mourut plusieurs chèvres & quelques moutons, quoiqu'on prît tous les soins imaginables pour prévenir ce malheur. L'air étoit devenu si froid, que ces animaux ne purent y résister.

12 Déc. LE 12, nos navigateurs découvrirent la terre, & en s'en approchant ils reconnurent que c'étoit deux isles; la plus grande, qui est dans le sud, fut jugée par le capitaine Cook, avoir environ

quinze lieues de circuit; & celle qui est au nord, neuf lieues, ou à-peu-près. Ces deux isles sont à cinq lieues l'une de l'autre (*a*). Quoique les Anglois passassent dans le canal qui les sépare, ils ne purent découvrir avec leurs lunettes d'approche, ni un arbre, ni un arbrisseau sur aucune de ces isles; elles paroissent avoir des côtes bordées de rochers, d'où partent des montagnes arides, dont les sommets sont couverts de neige. Ces deux isles, ainsi que quatre autres, qu'on voit depuis neuf jusqu'à douze degrés de longitude plus loin dans l'est, ont été découvertes en 1772 par les capitaines Marion Dufresne & Crozet, navigateurs françois, quand ils passèrent avec deux vaisseaux du cap de Bonne-Espérance aux Philippines. Comme ces différentes isles n'étoient point nommées dans la carte de la mer du sud, que M. Crozet communiqua en 1775 au capi-

(*a*) La plus grande est par les 46° 53′ de latitude sud, & par les 37° 46′ de longitude est, l'autre est par les 46° 4′ de latitude sud, & par les 38° 8′ de longitude est.

CH. VII. AN. 1776. taine Cook, le capitaine Cook appella les deux premières les isles du prince Edouard, en l'honneur du quatrième fils de Sa Majesté Britannique; & il nomma les quatre autres, les isles de Marion & de Crozet, afin de perpétuer la mémoire de ceux qui les ont découvertes.

Quoique ce fût alors le milieu de l'été, pour l'hémisphère où naviguoient les Anglois, ils sentoient le froid aussi vivement qu'on le sent dans le fort de l'hiver en Angleterre. Cependant bien loin d'être découragés par cet inconvénient, le capitaine Cook dirigea sa route de manière à passer au sud des isles Marion & Crozet, & à pouvoir atteindre la latitude de la terre découverte par M. de Kerguelen, autre navigateur françois. D'ailleurs notre voyageur se conformoit à ses instructions pour la recherche d'un port dans cette terre.

24 Déc. Le 24 Décembre les brouillards qui enveloppoient nos vaisseaux, & qui rendoient leur navigation désagréable & dangereuse, commencèrent à s'éclaircir; les Anglois découvrirent une terre portant au sud-sud-est. Bientôt ils

virent que ce n'étoit qu'une isle d'environ trois lieues de circonférence & d'une excessive hauteur. Peu après une seconde isle de la grandeur de la première fut découverte ; ensuite une troisième, & enfin beaucoup d'autres petites. Pendant ce tems-là, les brouillards s'étoient tout-à-fait dissipés, & il y avoit une apparence de terre derrière les petites isles, ce qui donnoit au capitaine Cook l'envie de les traverser & d'aborder à cette terre. Mais en s'approchant, il vit que les brouillards s'épaississoient de nouveau, & qu'il feroit trop dangereux de s'exposer au milieu de tant d'écueils ; parce que s'il n'y avoit point eu de passage, ou s'il étoit survenu quelque autre accident, les vaisseaux n'auroient pas pu échapper dans une mer impétueuse aux brisans qui s'offroient de toutes parts. En même tems le capitaine vit une nouvelle isle, & ne pouvant pas savoir combien il y en avoit encore, il crut qu'il devoit éviter prudemment de s'embarrasser dans un tems aussi brumeux, au milieu de terres inconnues, & qu'il valoit mieux attendre qu'on pût y voir clair.

Ch. VII. An. 1776.

La principale isle, dont nous venons de parler, est un rocher très-haut, nommé le cap de Bligh (*a*). Le capitaine Cook avoit reçu à Ténériffe quelques inductions relatives à cet endroit; & sa sagacité lui fit juger soudain que c'étoit le même que M. de Kerguelen a nommé l'isle du *Rendez-vous*. Le motif qu'a eu cet officier pour donner un pareil nom, n'est guère concevable; car il ne peut y avoir que les oiseaux qui se donnent rendez-vous en ce lieu là. L'air s'éclaircissant, le capitaine Cook se rapprocha de la terre, qu'il avoit commencé à voir le matin. C'étoit véritablement celle de M. de Kerguelen.

Nos navigateurs n'eurent pas plutôt gagné le cap François, qu'ils se mirent à visiter la côte dans le sud, où il sembloit y avoir quelque baie, ou au moins quelque port sûr. En effet, ils en trouvèrent bientôt un fort commode où ils jettèrent l'ancre, le 25 de Décembre, jour de Noël. En débarquant, ils virent

(*a*) La latitude du cap de Bligh est de 48° 29' sud, & la longitude de 68° 40' est.

le rivage couvert de phoques ou veaux marins, ainsi que de pinguoins, & de plusieurs autres oiseaux. Les veaux de mer qui n'avoient pas coutume d'être visités par des hommes, ne témoignèrent pas la moindre peur; & comme les Anglois en avoient besoin à cause de leur graisse, ils en tuèrent tant qu'ils voulurent, sans difficultés. Ils trouvèrent aussi en cet endroit de l'eau en abondance. Les ruisseaux y sont très-multipliés. Mais en revanche il n'y a aucune espèce de bois; l'herbe même y est fort rare. Le capitaine Cook monta sur les rochers qui s'élèvent en amphithéâtre, afin de pouvoir jetter un coup d'œil observateur dans le lointain. Mais sa peine fut perdue. Le brouillard devint si épais, que notre voyageur ne pouvoit presque plus retrouver son chemin pour regagner le canot. Le soir il fit jetter la seine à l'entrée du port; mais on ne prit qu'une demi-douzaine de petits poissons. Le lendemain la pêche ne fut pas plus heureuse à l'hameçon. Il n'y eut que les oiseaux qui fournirent à nos navigateurs des provisions fraîches en abondance.

CH. VII. AN. 1776.

LES équipages ayant beaucoup tra- 27 Déc.

CH. VII. AN. 1776. vaillé pendant deux jours, & les tonneaux d'eau étant presque achevés de remplir, le capitaine Cook accorda aux matelots la journée du 27 pour se reposer & pour célébrer la fête de Noël. Plusieurs d'entr'eux descendirent sur le rivage, & allèrent se promener en différens endroits. Ils trouvèrent par-tout la campagne stérile & sauvage. Un d'eux découvrit une petite bouteille qu'il porta le soir au Capitaine. Cette bouteille étoit appendue avec du fil d'archal à un roc, sur le côté nord du havre; & elle renfermoit un parchemin où on lisoit cette inscription:

LUDOVICO XV GALLIARUM
REGE ET D. DE BOYNES
REGI A SECRETIS AD RES
MARITIMAS ANNIS 1772 ET 1773.

IL est indubitable, d'après cette inscription, que les Anglois ne sont pas les premiers qui aient abordé dans ce port. Aussi le capitaine Cook voulant seulement faire connoître qu'il étoit venu dans le même endroit, se contenta

d'écrire ſur le revers du parchemin : CH. VII. AN. 1776.

NAVES RESOLUTION
ET DISCOVERY
DE REGE MAGNÆ BRITANNIÆ,
DECEMBRIS 1776.

ENSUITE il le remit dans la bouteille, avec une petite pièce de monnoie d'argent de 1772, & l'ayant bien bouchée avec du plomb, il la plaça ſur une petite pyramide de pierres, qu'il fit arranger dans le côté nord du rivage, & près de l'endroit où on l'avoit trouvée. Là, elle ne peut échapper à la connoiſſance d'aucun des Européens que le hazard ou un deſſein prémédité conduira dans ce port. Le capitaine Cook y déploya le pavillon Anglois, & le nomma le *Port de la Noël*, d'après le jour où il y étoit arrivé.

APRÈS que notre navigateur eut placé la bouteille, & nommé le port, il s'embarqua dans ſon canot pour en faire le tour, & viſiter la côte voiſine. Le principal objet de ſes recherches étoit du bois ſec; mais il ne put pas en trouver un ſeul morceau. Le même jour il ſe rendit avec M. King, ſon ſecond Lieu-

Ch. VII. An. 1776. tenant, jufques fur les hauteurs du cap François, dans l'efpérance d'obferver, dans le lointain, la mer & les ifles voifines. Ce fut encore une vaine tentative. Quand ils furent montés fur la pointe la plus élevée du Cap, les brumes leur dérobèrent tout ce qui étoit un peu éloigné d'eux. La terre du Cap qu'ils pouvoient voir, leur sembla une terre entièrement nue & fauvage ; & les montagnes du côté fud étoient couvertes de neige.

29 Déc. Le 29, le capitaine Cook fortit du port de Noël, & rangea la côte, dans le deffein d'examiner fa pofition & fon étendue. Il découvrit plufieurs promontoires, plufieurs baies, ainfi qu'une péninfule ; il donna à ces divers endroits des noms de fes amis. Durant cette route, les vaiffeaux coururent plufieurs fois rifque de périr. Enfin ils rencontrèrent un port où ils jettèrent l'ancre pour une nuit feulement. Le capitaine Cook, M. Gore & M. Bayley defcendirent fur le rivage, qu'ils trouvèrent encore plus fterile & plus affreux que dans le port de la Noël. Cependant fi on pouvoit efpérer quelque fertilité fur

cette côte malheureuſe, elle devroit être où nos navigateurs étoient alors, parce que la campagne y eſt à l'abri du froid vent du ſud qui déſole preſque continuellement les environs. Le capitaine Cook obſerva qu'il n'y avoit là de nourriture pour aucune eſpèce de bétail, & que s'il y en laiſſoit, il périroit infailliblement. Rebuté de cette terre, il leva l'ancre le 30 de Décembre, & ſortit du port, qu'il nomma le *Port Palliſer* (*a*). Le même jour il atteignit l'extrémité eſt de la terre de Kerguelen (*b*).

DANS une grande baie qui eſt très-près de la pointe eſt, nos voyageurs virent beaucoup d'herbe marine, d'une hauteur extraordinaire. Elle ſembloit de la même eſpèce que celle que ſir Joſeph Banks a nommée *Fucus Giganteus*. Quoique ſa tige ne ſoit pas plus grande que la main d'un homme, le ca-

(*a*) Il eſt par la latitude de 49° 3′ ſud, & par la longitude de 69° 37′ eſt.

(*b*) Le capitaine Cook nomma cet endroit le cap Digby. Il eſt ſitué par les 49° 23′ de latitude ſud, & par les 70° 34′ de longitude eſt.

pitaine Cook assure que cette herbe a jusqu'à six brasses de long.

CH. VII. AN. 1776.

IL résulte de l'examen de la terre de Kerguelen, qu'elle occupe à peu-près un degré un quart de latitude. Son étendue de l'est à l'ouest n'est pas encore déterminée. Lorsqu'elle fut découverte, on supposa probablement qu'elle faisoit partie d'un continent sud; mais ce n'est pourtant qu'une isle, même peu considérable (*a*). Si notre navigateur n'avoit pas voulu conserver à M. de Kerguelen l'honneur de laisser son nom à cette terre, il l'auroit appellée, à cause de sa stérilité, l'isle de *la Désolation.*

NOUS ne devons pas oublier de dire que M. de Kerguelen aborda deux fois sur cette côte, d'abord en 1772, & ensuite en 1773. Le capitaine Cook n'avoit eu que quelques inductions relatives au premier voyage, & il n'avoit jamais entendu parler du second; aussi ne put-il guère comparer ses propres découvertes

(*a*) M. de Kerguelen, qui en avoit vu quarante lieues de côte, dit qu'il croit avoir raison de penser qu'elle a au moins deux cens lieues de tour.

avec celles de l'Officier François. M. de Kerguelen avoit eu assez de malheur dans cette isle, puisque dans les deux fois qu'il s'en approcha, il ne put jamais faire tenir son vaisseau à l'ancre en aucun endroit de la côte. Le capitaine Cook y rencontra moins d'obstacles, ou il fut plus heureux en les surmontant.

CH. VII. AN. 1776.

QUOIQUE le séjour de la Résolution fût très-court dans le port de la Noël, M. Anderson en profita pour parcourir la campagne de tous les côtés. Peut-être n'avoit-on jamais découvert jusqu'alors aucune terre dans la même latitude qui offrît un champ si borné à l'Histoire de la Nature. Tout ce qui pouvoit être observé dans le peu de tems qu'avoit M. Anderson, ou plutôt tout ce qui étoit digne de remarque, fut recueilli par lui. La verdure qu'on avoit apperçue de la mer, & qui donnoit quelque espérance à nos voyageurs de leur fournir beaucoup de plantes, fut reconnue de près pour une espèce de saxifrage, presque la seule herbe qui croisse dans l'isle. On la voit en grosses touffes couvrir le penchant de la montagne. Le reste des plantes qu'on y rencontre en petite quantité,

n'excède pas le nombre de seize ou dix-huit, en y comprenant les mousses & les lichens qui y garnissent les rocs, & qui sont de la plus rare beauté. Dailleurs, il n'y a pas le moindre arbrisseau dans tout le pays. La Nature s'y est montrée moins avare dans le règne animal; quoique, à proprement parler, les animaux qu'on y trouve soient plutôt des habitans de la mer que des habitans de la terre. Mais ils font leurs petits à terre, parce qu'ils y sont plus tranquilles. L'espèce la plus grande est celle des ours marins. Les oiseaux, comme nous l'avons déjà dit, y sont aussi en grande quantité. Ce sont des pingouins, des canards sauvages, des albatrosses, des poules d'eau, des mouettes & des hirondelles de mer. Les pingouins y sont les plus nombreux. Il y en a de trois espèces, dont une étoit inconnue à nos voyageurs.

Les rochers de l'isle & toute la base des montagnes, sont de cette sorte de pierre d'un bleu foncé & très-dure, qui semble la production fossile la plus commune. Rien n'indiqua qu'il pouvoit y avoir dans l'isle des mines de fer ou de quelqu'autre métal.

LE 31 Décembre, le capitaine Cook partit de cette terre ſauvage, ſe propoſant de toucher à la nouvelle-Zélande, conformément à ſes inſtructions. Il avoit, en outre, beſoin d'y prendre de l'eau, du bois & du fourrage. Le nombre de ſes beſtiaux étoit pourtant bien diminué. Deux jeunes taureaux, un poulain, deux béliers & pluſieurs chèvres, étoient morts pendant que les Anglois viſitoient la terre de Kerguelen. CH. VII. AN. 1776. 31 Déc.

Nos navigateurs eurent quelque tems un vent aſſez bon & des beaux jours; mais le 3 de Janvier 1777, le vent paſſa au nord, & continua pendant huit jours, avec un brouillard ſi épais, que les vaiſſeaux firent trois cens lieues toujours dans les ténèbres. Le tems s'éclairciſſoit ſeulement quelquefois par haſard, & permettoit aux Anglois de voir le ſoleil; mais c'étoit toujours fort rare & de peu de durée. Cependant, malgré l'obſcurité des brumes qui empêchoient les vaiſſeaux de ſe voir, ils furent aſſez heureux pour ne pas ſe ſéparer. Il eſt vrai qu'ils tiroient fréquemment des coups de canon pour ſe faire 3 Janv. 1777.

CH. VII. AN. 1777. des signaux (*a*). Le 12 un calme profond succéda aux vents de nord. Bientôt le vent du sud souffla, & fut suivi d'une pluie qui dura vingt-quatre heures. Mais enfin la pluie cessa, le vent renforça en tournant à l'ouest-nord-ouest, & le tems devint très-clair.

24 Janv. Nos voyageurs n'éprouvèrent rien de remarquable jusqu'au 24, qu'ils découvrirent la côte de la terre de Van Diemen, & le 26 ils jettèrent l'ancre dans la baie de l'Aventure. Le capitaine Cook fit soudain mettre les canots à la mer, & il s'embarqua lui-même dans le sien, pour chercher un lieu où il pût prendre commodément le bois, l'eau & le fourrage dont il avoit besoin. Il trouva plusieurs endroits où il y avoit de l'eau & du bois en abondance; mais l'herbe dont on manquoit le plus étoit rare & très-coriace. Cependant la nécessité força les Anglois d'en prendre autant qu'ils purent en trouver.

28. LE 28 de Janvier, les matelots qui

(*a*) Les vaisseaux étoient alors par la latitude de 48° 40′ sud, & par la longitude de 110° 26′ est.

coupoient du bois, furent agréablement ſurpris, en recevant la viſite de huit hommes Indiens & d'un enfant. Ces Indiens s'approchèrent des Anglois, non-ſeulement ſans témoigner de la crainte; mais avec un grand air de confiance & d'amitié. Ils étoient ſans armes. Un ſeul d'entr'eux portoit un petit bâton pointu par un bout. Ils n'avoient aucune eſpèce d'habit ni d'ornement, à moins qu'on n'appelle ornement pluſieurs piqûres qui paroiſſoient ſur leur peau, & qui formoient des lignes droites ou courbes. La plupart de ces Indiens avoient la barbe & les cheveux chargés d'une eſpèce de pommade rouge. Il y en avoit même dont tout le viſage étoit peint de cette couleur. Ils reçurent tous les préſens que leur fit le capitaine Cook, ſans marquer aucun contentement. Lorſqu'on leur offrit du pain & du poiſſon, ils refusèrent d'en manger; mais ils firent entendre qu'ils aimoient beaucoup à ſe nourrir d'oiſeaux. Deux petits cochons que le capitaine avoit fait mettre à terre, s'étant approchés d'eux, ils les ſaiſirent par les oreilles, comme auroient pu faire des chiens

CH. VII. AN. 1777.

dressés pour cela, & ils vouloient les emporter, dans l'intention sans doute de les tuer. Le capitaine Cook désirant de connoître à quoi pouvoit servir le bâton qu'un des Indiens avoit dans les mains, le lui demanda par signes. Alors un d'eux plaça une pièce de bois pour servir de but, & se mettant à environ vingt pas de distance, il y lança plusieurs fois son bâton; mais il manquoit d'adresse, car le bâton passa toujours fort loin de la marque. Omaï voulut faire voir à ces Indiens que nos armes étoient bien supérieures aux leurs. D'un coup de fusil il frappa le but; ce qui les épouvanta tellement, que malgré tout ce que les Anglois firent pour les rassurer, ils s'enfuirent précipitamment dans les bois.

APRÈS la retraite des Indiens, le capitaine Cook jugeant que la frayeur les empêcheroit de se rapprocher, il donna ordre qu'on portât les deux petits cochons, mâle & femelle, à un mille de distance de la baie; & il les fit déposer lui-même sur le bord d'un ruisseau. Il avoit d'abord eu l'intention de laisser aussi sur la terre de Van Diemen un

taureau & une vache, avec des moutons & des chèvres; mais il changea de dessein, en songeant que les Indiens, incapables d'entrer dans ses vues bienfaisantes, détruiroient sûrement ces animaux. Les cochons étant disposés à devenir sauvages, & recherchant toujours les endroits les plus épais des bois, il étoit probable qu'ils échapperoient aux Indiens. Les autres animaux avoient au contraire besoin de pâturages libres & découverts.

LE 29 Janvier une vingtaine d'Indiens, hommes & enfans, sans témoigner les moindres craintes, joignirent le capitaine Cook, au moment où il venoit de descendre sur le rivage avec quelques autres Anglois. L'un de ces Indiens étoit extrêmement difforme; mais la bosse qu'il avoit sur les épaules ne le distinguoit pas plus que ses singeries & la jovialité de ses discours, dont le but étoit probablement de récréer nos voyageurs. Par malheur ils n'entendoient pas un mot de la langue dans laquelle ce farceur s'exprimoit. Le capitaine Cook donna à chaque groupe d'Indiens des grains de collier avec une 29 Janv.

médaille ; & ils parurent recevoir ce
CH. VII. présent avec beaucoup de satisfaction.
AN. 1777. Tous les ustensiles de fer n'avoient au contraire nul prix à leurs yeux. Il y a lieu de croire qu'ils ne connoissoient pas les hameçons ; cependant, on ne peut supposer qu'un peuple qui habite les rivages de la mer, & qui ne paroît se nourrir d'aucune production de la terre, ignore toutes les manières de prendre le poisson. Pourquoi donc ne l'a-t-on jamais vu pêcher ? Pourquoi ne l'a-t-on jamais apperçu dans aucun canot, ou autre machine propre à aller sur l'eau ? Pourquoi ces Indiens ne voulurent-ils pas manger du poisson que le capitaine Cook leur offrit ? On n'en sait rien ; mais il n'en semble pas moins certain qu'ils se nourrissoient en partie de coquillages.

APRÈS que le capitaine Cook eut quitté le rivage, plusieurs femmes & enfans parurent, & furent présentés au lieutenant King par quelques hommes qui les conduisoient. Les femmes avoient sur les épaules une peau de kangourou nouée pour soutenir leurs enfans. Le reste de leur corps étoit nu,

aussi bien que celui des hommes, également noir & chargé de scarifications. Les enfans avoient en général les traits fins & la physionomie jolie; mais nos voyageurs n'ont point rendu le même témoignage aux femmes, sur-tout à celles qui étoient avancées en âge. Malgré cela, quelques Officiers de la Découverte leur firent la cour & leur offrirent des présens qui furent refusés avec beaucoup de dédain. Leurs maris en parurent non moins offensés. Un des plus âgés s'apperçevant du dessein des jeunes Anglois, ordonna soudain aux femmes de se retirer, & elles obéirent, quoique avec un peu de répugnance.

LE capitaine Cook a fait sur cet évenement quelques réflexions qui sont trop sages pour que je ne les rapporte pas ici. «La manière dont les Européens » se conduisent auprès des femmes sau- » vages, dit-il, est très-blâmable. Elle » remplit leurs maris d'une jalousie qui » peut devenir fatale à ceux qui la font » naître, & à tout le corps des naviga- » teurs, sans que la galanterie qu'on » témoigne aux femmes Indiennes soit » presque jamais suivie d'aucun succès.

CH. VII. AN. 1777.

» Je vois que parmi toutes les nations » barbares, chez lesquelles on a trouvé » les femmes d'un accès facile, les hom- » mes ont été toujours les premiers à » les offrir aux étrangers; mais quand » elles ne sont pas offertes, ni le pou- » voir des présens, ni les désirs qu'on » leur témoigne en particulier, n'ob- » tiennent guère leurs faveurs. Cette » réflexion du moins convient aux dif- » férens pays de la mer du Sud où j'ai » été. Pourquoi donc y a-t-il des hom- » mes assez imprudens pour risquer leur » vie & celle de leurs compagnons, » en poursuivant un triomphe qu'ils sont » presque certains de ne pas obtenir ? »

TANDIS que nos navigateurs étoient sur la terre de Van Diemen, ils ramassèrent beaucoup de fourrage pour leur bétail. Ils en trouvèrent même, lorsqu'ils eurent pénétré dans le pays, de beaucoup meilleur que celui qu'ils avoient vu à leur premier débarquement; & ils en prirent assez pour espérer d'en avoir jusqu'à la nouvelle Zélande.

LA terre de Van Diemen avoit été visitée deux fois avant que le capitaine Cook y abordât. Tasman fut le premier qui

qui la découvrit en 1642, & qui lui donna le nom qu'elle porte. Depuis ce tems-là les Européens sembloient l'avoir oubliée jusqu'au voyage du capitaine Furneaux, qui y relâcha en 1773. On sait maintenant que la terre de Van Diemen est la partie la plus méridionale de la nouvelle Hollande, qui est sans contredit la plus grande isle du monde; peut-être même assez grande pour mériter le nom de continent.

CH. VII. AN. 1777.

LE capitaine Cook ne négligea point sur cette côte, tout ce qu'il crut pouvoir contribuer aux avantages de la navigation & des sciences en général. Il détermina la latitude & la longitude du lieu, ainsi qu'il avoit coutume de le faire par-tout où il alloit (*a*); il marqua les variations de la boussole, & il dressa une table des marées. Il corrigea aussi une erreur du capitaine Furneaux, relativement à la situation de l'isle Marie; & il a avoué franchement,

(*a*) La Baie de l'Aventure est par les 43° 21′ 20″ de latitude sud, & par les 147° 29′ de longitude est.

à cet égard, que ſon opinion n'eſt point le réſultat d'une obſervation plus ſavante, mais d'un ſecond examen.

M. Anderſon profita auſſi du ſéjour des vaiſſeaux dans la baie de l'Aventure, pour recueillir autant de connoiſſances qu'il étoit poſſible d'en eſpérer en ſi peu de tems, ſur les productions du pays & ſur les Indiens qui l'habitent. Il y a peu de choſes à dire de l'activité & du génie de ce peuple; car il paroît en général fort indolent, & il ſemble avoir encore moins d'intelligence que les habitans à demi-brutes de la terre de Feu. Son peu d'étonnement à la vue d'autres hommes qui lui étoient ſi étrangers, & qui lui reſſembloient ſi peu, ainſi qu'à la vue d'une foule de choſes qu'il ne connoiſſoit abſolument pas; ſon indifférence pour les préſens que les Anglois lui offrirent; ſon peu d'attention; tout enfin prouve qu'il manque d'eſprit & d'intelligence. Ce que les anciens nous ont raconté des faunes & des ſatyres, vivans dans le creux des arbres, eſt précisément ce qu'on voit encore dans la terre de Van Diemen. Les Anglois trouvèrent bien ſur le ri-

vage quelques mauvais bâtons plantés dans la terre, & recouverts d'écorce d'arbre, lesquels méritoient à peine le nom de hutes; mais ils n'étoient mis là que pour procurer un abri momentané. Les vraies habitations des Indiens de la terre de Van Diemen sont les gros arbres. Ils y font un creux avec du feu jusqu'à la hauteur de six ou sept pieds, de sorte qu'ils peuvent s'y loger au nombre de trois ou quatre personnes, & même s'y asseoir autour d'un foyer qu'ils y font avec de l'argile. Cependant ces abris doivent durer long-tems; car les Indiens ont soin de conserver un côté de l'arbre très-sain, pour que la sève y circule aisément & entretienne les branches dans toute leur vigueur. Les habitans de la terre de Van Diemen sont sûrement de la même race que les autres peuples de la nouvelle Hollande. Leurs idiômes ne semblent pourtant pas les mêmes; mais nos voyageurs ne purent pas juger jusqu'à quel point ils différoient. Il est probable aussi que tous ces Indiens ont une origine commune avec ceux des autres isles de la mer du Sud.

CH. VII. AN. 1777. 30 Janv. 12 Fév.

Le 30 de Janvier, le capitaine Cook partit de la baie de l'Aventure, & le 12 de Février il mouilla l'ancre dans son port accoutumé du canal de la Reine Charlotte. Ne voulant pas y perdre un seul moment, il commença l'après-midi même du jour de son arrivée à vaquer à ses occupations. Plusieurs tonneaux à eau qui se trouvèrent vuides, furent immédiatement débarqués. On prépara une place pour élever les observatoires, & poser les tentes des gardes & des autres personnes qui devoient être employées à terre.

A peine les vaisseaux furent à l'ancre qu'une foule de canots indiens s'en approcha ; mais très-peu de nouveaux-Zélandois voulurent monter à bord. Ce qui paroissoit d'autant plus extraordinaire, c'est que la plupart d'entr'eux reconnoissoient parfaitement le capitaine Cook, & n'ignoroient pas combien il avoit toujours été juste & bienfaisant envers eux. Il y en avoit un surtout qu'il avoit traité avec une amitié particulière, lors de son dernier voyage; malgré cela aucun témoignage de bienveillance, aucun présent ne put le

déterminer à entrer dans la Résolution. CH. VII.

CETTE crainte des nouveaux-Zélandois étoit fondée. Elle avoit pour motif un événement funeste, arrivé à une partie de l'équipage du capitaine Furneaux, lorsque l'Aventure vint dans le canal de la Reine Charlotte, après s'être séparée de la Résolution. Dix hommes partis dans une chaloupe de l'Aventure pour recueillir des herbages, avoient été massacrés dans un combat que leur livrèrent les Indiens. Quelle qu'eût été la cause de cette querelle, il fut impossible de la connoître, puisqu'aucun Anglois ne se sauva. Le lieutenant Burney, qu'on envoya pour chercher ces infortunés, trouva quelques restes de leurs corps, qui prouvoient qu'ils avoient été mangés par les Indiens. C'étoit donc le souvenir de cet événement, & la peur de la vengeance qu'on pouvoit en tirer, qui empêchoit les nouveaux-Zélandois d'entrer dans le vaisseau du capitaine Cook. Ils savoient bien que notre navigateur ne devoit pas ignorer cette histoire malheureuse, puisqu'Omaï étoit à bord de AN. 1777.

CH. VII. AN. 1777. l'Aventure lorſqu'elle arriva. Cependant le capitaine Cook crut qu'il étoit néceſſaire de les aſſurer que ſon amitié n'étoit point changée ; & qu'il ne ſongeoit point à les punir. Auſſi, enhardis par ce qu'il leur diſoit, ils mirent bientôt de côté toute eſpèce de contrainte & de méfiance.

CEPENDANT le radoub des vaiſſeaux ſe faiſoit avec promptitude, & on travailloit avec non moins de zèle à ſe procurer les proviſions dont on avoit beſoin. Pour protéger les hommes qui travailloient à terre ; le capitaine Cook établit une garde de dix ſoldats de marine, & il fit donner des armes à tous les ouvriers. En outre M. King & deux ou trois bas Officiers demeurèrent conſtamment avec eux. On n'envoyoit jamais un canot à quelque diſtance ſans le bien armer, & ſans le faire commander par des Officiers qui connuſſent les Indiens, & ſur leſquels on pût compter. Lorſque le capitaine Cook étoit venu autrefois à la nouvelle Zélande, il n'avoit jamais uſé de pareilles précautions; il ne les croyoit pas même encore d'une néceſſité abſolue : mais

les aventures tragiques arrivées aux gens du capitaine Furneaux, & celles qu'éprouva le Capitaine Marion du Fresne dans la baie des isles en 1772, donnoient à nos navigateurs quelques appréhensions fâcheuses.

LES craintes des habitans s'étoient, comme nous l'avons déjà dit, plus aisément dissipées. Loin de continuer à soupçonner que les Anglois voulussent se venger de leur barbarie, ils parurent fort tranquilles, & ils vinrent s'établir auprès des tentes de nos voyageurs. L'avantage de les avoir aussi à portée n'étoit pas peu considérable. Toutes les fois que le tems le permettoit, ils s'occupoient à pêcher; & on obtenoit facilement par des échanges une partie de leur poisson, qui étoit d'un grand secours, joint à celui que nos navigateurs prenoient avec leurs filets & leurs hameçons. On trouvoit également là beaucoup de végétaux bons à manger : on y faisoit de l'excellente bière de spruce; de sorte que s'il y avoit eu quelque semence de scorbut parmi l'équipage, elle auroit été facilement détruite par le régime qu'on suivoit ; mais il n'y

avoit que deux ſeuls malades ſur la liſte des deux vaiſſeaux.

CH. VII.

AN. 1777.

LES curioſités, les poiſſons & les femmes étoient les objets du commerce des nouveaux-Zélandois. Les deux premiers avoient un cours raiſonnable ; mais le troiſième ſe trafiquoit moins facilement, & étoit peu recherché. Nos matelots avoient conçu de la répugnance pour ce peuple, & ſembloient déſormais effrayés ou dégoûtés de s'aſſocier avec lui. Un pareil éloignement eut un heureux effet ; car le capitaine Cook ne s'apperçut pas une ſeule fois qu'aucun de ſes gens quittât ſon poſte pour aller trouver les Indiennes. Il eût été ſans doute impoſſible à notre navigateur d'empêcher toujours les hommes qui lui étoient ſoumis, de former des liaiſons avec les femmes des pays où il abordoit ; mais jamais il ne les encouragea, & il en craignit toujours les conſéquences. Pluſieurs perſonnes penſent que de pareilles connexions ſont très-utiles auprès des Nations ſauvages: mais ſi par haſard cela offre quelque avantage aux Européens, qui fondent des Colonies & s'établiſſent chez les

Indiens, il n'en eſt pas de même pour les voyageurs qui ne font qu'y paſſer. Nos navigateurs ſe trouvoient dans une ſituation, où le commerce des femmes indiennes pouvoit plutôt les expoſer à la méchanceté perfide des maris, que de les en préſerver. « Que pouvoit-on » attendre que du mal, dit le capitaine » Cook, d'un peuple, dont toutes les » vues étoient intéreſſées, & ſans aucun » mélange de reſpect ou d'attachement? » J'ai eu occaſion de l'étudier long- » tems : mais je n'ai pas pu m'apper- » cevoir une ſeule fois qu'il eût d'autres » ſentimens que ceux de la cupi- » dité ».

PARMI les Indiens qui venoient par haſard voir les Anglois, ſe trouvoit un chef nommé *Kahoora*, qui, dit-on, étoit à la tête du parti par lequel les gens du capitaine Furneaux furent maſſacrés, & qui même tua de ſa main M. Rowe, l'officier Anglois qui commandoit la chaloupe. Pluſieurs perſonnes, même parmi les nouveaux-Zélandois, ſollicitoient le capitaine Cook de faire donner la mort à cet homme. Omaï ſur-tout l'en preſſoit

Ch. VII. An. 1777. vivement ; mais le capitaine Cook demeura inébranlable. Il admiroit le courage de Kahoora ; il se plaisoit à voir que ce chef avoit assez de confiance en lui pour se mettre en son pouvoir. Kahoora fondoit en effet sa sûreté sur la déclaration qu'avoit fait le capitaine Cook à tous les nouveaux-Zélandois, d'être toujours leur ami, jusqu'à ce qu'ils lui donnassent une nouvelle occasion de changer à leur égard ; d'oublier leur mauvais traitement envers quelques Anglois, puisqu'il étoit passé depuis long-tems, & qu'il n'en avoit pas été le témoin ; mais d'être assurés qu'ils sentiroient le poids de son ressentiment, s'ils tentoient de nouveau d'exercer une pareille perfidie.

16 Fév. Le 16 de Février, le capitaine Cook ayant pénétré dans l'intérieur du pays, pour recueillir du fourrage pour ses bestiaux, il eut occasion de s'informer plus exactement des circonstances de la malheureuse querelle des Indiens avec les gens du capitaine Furneaux. Omaï lui servoit d'interprète, & il apprit, par les questions qu'il lui fit faire, que la dispute étoit survenue pour quel-

ques vols ; que les voleurs avoient été découverts, & qu'ils ne s'étoient révoltés, que parce que les Anglois avoient voulu les punir avec trop de févérité ; que fans cela il ne feroit point arrivé de malheur, puifqu'il n'y avoit eu aucun projet d'attaque. Les principaux ennemis de Kahoora, même ceux qui avoient le plus violemment demandé fa mort, confefsèrent qu'il ne prétendoit point chercher querelle aux Anglois, encore moins les affaffiner jufqu'au moment où le combat commença.

PENDANT le dernier féjour que le capitaine Cook fit à la nouvelle-Zélande, il continua à montrer les mêmes defirs qui l'avoient animé lors de fes précédens voyages, pour y laiffer des marques durables de fa bienfaifance. Il donna à l'un des chefs, deux chèvres, mâle & femelle, avec un petit chevreau ; à l'autre, une truie & un verrat. Cependant, quoiqu'ils lui promiffent de ne point tuer ces animaux, jufqu'à ce qu'ils les lui euffent repréfentés, il n'ofa guère compter fur leurs affurances. Il avoit eu l'intention, avant

Ch. VII. An. 1777.

d'arriver dans le canal de la Reine-Charlotte, non-feulement d'y dépofer des chèvres & des cochons, mais des brebris, un jeune taureau & deux géniffes. Cependant il falloit, pour exécuter ce deffein, trouver un chef affez puiffant pour protéger ces animaux, ou il falloit au moins les dépofer dans un endroit caché, où ils fuffent à l'abri des Indiens, qui pourroient chercher à les détruire, & c'étoit impoffible. Le capitaine Cook avoit laiffé en différens tems à la nouvelle Zélande dix ou douze cochons, fans compter ceux qu'y porta auffi le capitaine Furneaux. Il feroit donc bien extraordinaire que la race de ces animaux ne s'y confervât pas dans l'état fauvage ou domeftique. Nos navigateurs apprirent qu'un chef, bon & populaire, nommé *Tiratou*, avoit plufieurs coqs, plufieurs poules, & une truie en fa poffeffion.

Les jardins femés autrefois par les Anglois, avoient été entièrement négligés, & même détruits en partie; cependant ils produifoient encore des herbages & des racines d'Europe. On y trouva des choux, des oignons, des

poireaux, des radis, de la moutarde & des patates. Les patates, qui avoient d'abord été portées du cap de Bonne-Espérance, s'étoient singulièrement améliorées en changeant de sol, & donnoient lieu de croire que si elles étoient bien cultivées, elles deviendroient supérieures à celles de beaucoup d'autres pays.

LE tems que les Anglois passèrent alors à la nouvelle Zélande, leur fournit beaucoup de lumières nouvelles sur les productions du pays, & sur les mœurs des Indiens. Le zèle du capitaine Cook pour obtenir des connoissances sur ces différens objets, étoit admirablement secondé par l'intelligence de M. Anderson, qui ne perdoit aucune occasion de s'instruire sur tout ce qui étoit à sa portée. Nous nous bornerons à citer ici quelques-uns des traits qu'il recueillit; & qui peignent le mieux le caractère des nouveaux Zélandois.

CE peuple semble entièrement satisfait du peu qu'il possède. Il ne paroît point curieux. Il ne fait presque jamais de questions. Les choses nouvelles qu'on lui présente, lui causent beaucoup moins

Ch. VII. An. 1777.

d'étonnement qu'on ne le croiroit. Elles ne fixent même son attention que peu d'instans. Il n'a pas un grand nombre d'arts : mais il excelle dans ceux qu'il connoît. Il fait mieux ce qu'il sait faire, que ne le feroient les autres peuples Indiens les plus intelligens. Sans connoître l'usage des outils de métal, il fabrique tout ce qui lui est nécessaire pour se nourrir, pour s'habiller & pour combattre ; & ses instrumens de pêche ou de labourage, ses étoffes, ses armes, sont faits avec une adresse, & une perfection proportionnées à l'emploi auquel il les destine. Il n'y a point de nation aussi sensible à l'injure que les nouveaux Zélandois, & aussi prompte à témoigner son ressentiment. Cependant ils n'ont pas le caractère du vrai courage, puisqu'ils se montrent toujours insolens, lorsqu'ils ne courent point risque d'être punis. On doit juger par le nombre de leurs armes, & par leur adresse à s'en servir, que la guerre est leur principale occupation. Leurs querelles générales sont fréquentes, ou plutôt durent sans cesse. Aussi doivent-ils vivre dans une méfiance continuelle les uns des

autres, & dans l'appréhenſion de ſe voir maſſacrer à tout inſtant. L'horrible coutume, qu'ils ont de manger leurs ennemis, non-ſeulement ſans répugnance, mais avec une ſatisfaction barbare, feroit croire qu'ils ſont privés de tout ſentiment d'humanité, même pour leurs parens & leurs amis : cependant il en eſt tout autrement. Ils regrettent la perte de leurs compagnons, avec une expreſſion de douleur, qui prouve qu'ils leur ſont tendrement attachés. Les enfans ſont habitués, dès leur plus tendre jeuneſſe, aux bonnes ou mauvaiſes coutumes de leurs pères. Ainſi un garçon, ou une fille de neuf ou dix ans, imite déjà les geſtes effrayans avec leſquels les plus vieux guerriers cherchent à épouvanter leurs ennemis. Les enfans chantent également avec beaucoup de juſteſſe dans leurs chanſons ; & ils ont beaucoup de mélodie en célébrant l'hiſtoire de leurs ayeux, leurs exploits ou leurs paſſions. Leur plus grand plaiſir, le plaiſir qui les occupe le plus ſouvent, eſt celui de chanter la gloire militaire de leurs ancêtres. Ils s'accompagnent alors avec

un instrument assez harmonieux, & un peu semblable à une flûte.

Ch. VII.
An. 1777.

Quant à leur langage, il n'est ni dur, ni désagréable, quoiqu'ils prononcent beaucoup du gosier. Si nous en jugeons même par la mélodie de quelques-unes de leurs chansons, il ne manque point des qualités qui rendent une langue propre à la Musique. Nos voyageurs acquirent encore, pendant leur dernier séjour à la nouvelle Zélande, de nouvelles preuves de l'indentité de ce langage, avec les idiômes des autres isles de la mer du Sud.

Omaï pria si vivement le capitaine Cook de prendre avec lui deux enfans Zélandois, que le capitaine y consentit. Mais pour que ces enfans ne quittassent pas leur pays dans la fausse espérance de le revoir, il eut soin de prévenir leurs parens qu'ils n'y retourneroient jamais. Cette assurance ne parut pas leur faire la moindre impression. Le père du plus jeune se sépara de lui avec autant d'indifférence qu'il auroit pu se séparer d'un chien; & avant de le livrer à nos voyageurs il le dépouilla du peu d'habits & d'ornemens qu'il avoit, & le laissa

laissa aller absolument nud. La mère de l'autre enfant agit d'une manière différente. Elle n'en prit congé qu'avec les marques de la plus tendre affection & des regrets les plus vifs : mais ensuite ayant repris sa gaité, elle se retira fort tranquillement.

CH. VII. AN. 1777.

LE 24 du mois de Février, le capitaine Cook sortit du canal de la Reine Charlotte, & le 27 il perdit de vue la nouvelle Zélande. A peine les vaisseaux ne virent plus la terre, que les deux jeunes Zélandois, dont l'un avoit environ dix-huit ans, & l'autre dix, commencèrent à se repentir vivement de leur démarche. A la vérité le mal de mer contribuoit beaucoup à leur inspirer de la mélancolie. Toutes les complaisances, tous les encouragemens des Anglois ne pouvoient pas les consoler. Ils pleuroient quand ils étoient seuls; ils pleuroient de même devant tout le monde, & ils chantoient une espèce de complainte triste & lamentable, à la louange de leur pays & de la Nation, dont ils s'étoient séparés pour jamais. Ces marques de douleur continuèrent plusieurs jours; mais dès qu'ils ne sen-

24 Fév.

Ch. VII. An. 1777.

tirent plus le mal de la mer, & que les premiers mouvemens de leur ame furent appaisés, leur tristesse diminua peu-à-peu. Ils cessèrent de témoigner des regrets; ils finirent même par oublier leur terre natale & leurs amis, & ils parurent aussi attachés à nos navigateurs, que s'ils étoient nés en Angleterre.

29 Mars.

Après son départ de la nouvelle Zélande, le capitaine Cook eut des vents contraires, qui le retardèrent long tems, & ce ne fut que le 29 de Mars qu'il vit la terre. C'étoit une isle habitée. Les Anglois apprirent par deux Indiens, qui vinrent à bord dans une pirogue, qu'elle se nommoit *Mangeea*; mais ne pouvant pas y trouver un port commode pour mettre les vaisseau à l'ancre, ils ne s'y arrêtèrent point, quoiqu'elle semblât propre à fournir beaucoup de rafraîchissemens & de provisions. L'isle de Mangeea est d'environ cinq lieues de circuit, & n'a pas beaucoup d'élévation (*a*); l'aspect en est très-agréable,

(*a*) Mangeea est par les 21° 57′ de latitude sud, & par les 20° 57′ de longitude est.

& présente des campagnes propres à la culture ; les habitans qui étoient en grand nombre sur le rivage, ressembloient à ceux d'Otahiti & des isles Marquises pour la beauté & les graces de leurs personnes ; ils paroissoient même avoir des dispositions & un caractère aussi doux, si l'on en peut juger du moins en aussi peu de tems que nos Voyageurs les virent. CH. VII. AN. 1777.

LE capitaine Cook s'éloigna le 30 Mars des côtes de Mangeea. Le lendemain il vit une nouvelle terre, à environ quatre lieues de distance, & il y arriva le premier Avril ; il reconnut alors que c'étoit une isle à-peu-près semblable à celle qu'il venoit de quitter. Quelques Indiens s'embarquèrent soudain dans leurs canots pour venir du côté des vaisseaux, & trois d'entr'eux, cédant aux offres des Anglois, montèrent à bord de la Résolution. Toute leur conduite prouva qu'ils étoient tranquilles & qu'ils ne craignoient, ni qu'on les retînt, ni qu'on les maltraitât. Quelques autres habitans étant venus, ils témoignèrent les plus grandes craintes à l'approche des chevaux & des bœufs ; & 30. 1 Avril.

CH. VII.
AN. 1777.

ils ne purent jamais se former une idée de la nature de ces animaux. Mais pour les moutons & les chèvres, ils en avoient une opinion singulière. Ils firent entendre à nos Navigateurs qu'ils savoient que c'étoient des oiseaux. Comme il n'y a pas la moindre ressemblance entre les chèvres ou les brebis & des animaux ailés, l'idée de ces Indiens montre jusqu'où peut aller l'humaine ignorance. A l'exception des cochons, des chiens & des oiseaux, ce peuple ne connoissoit aucune espèce d'animaux terrestres.

QUELQUE tems après les Indiens portèrent à bord un cochon avec des bananes & des noix de coco, & ils demandèrent un chien en échange. Tout ce qu'on leur offrit à la place ne put leur convenir; ils voulurent absolument un chien. Un des officiers possédoit un chien & une chienne, qui étoient très-nuisibles à bord, & il auroit pu en disposer d'une manière utile, en les donnant à ces insulaires: mais il avoit d'autres intentions. Alors Omaï, avec une générosité, qui fait beaucoup d'honneur à son caractère, céda un chien qu'il avoit amené de Londres, & qu'il aimoit

beaucoup, & les Indiens parurent extrêmement ſatisfaits de cette acquiſition. CH. VII. AN. 1777.

LE 3 d'Avril le capitaine Cook envoya M. Gore avec trois canots, pour eſſayer de deſcendre dans l'iſle. M. Gore, Omaï, M. Anderſon, & M. Burney furent les ſeules perſonnes qui mirent pied à terre. Les événemens de ce jour; dont M. Anderſon rendit un compte agréable & intéreſſant, ajoutèrent aux lumières que les Anglois avoient acquiſes ſur le pays, mais ne remplirent point les intentions du capitaine Cook. On ne rapporta de terre aucune eſpèce de rafraîchiſſemens. En cette occaſion Omaï donna des preuves de ce goût pour l'exagération, dont on accuſe ordinairement les voyageurs. Les Indiens l'interrogeant ſur les Anglois, ſur leur pays, ſur leurs vaiſſeaux, ſur leurs armes, il leur fit des réponſes qui tenoient toutes du merveilleux. Il leur dit qu'il y avoit en Angleterre des vaiſſeaux auſſi grands que leur iſle, dans leſquels étoient des machines de guerre, qui pouvoient tuer pluſieurs perſonnes à la fois. Il vouloit parler des canons; & il ajouta qu'un 3 Avril.

Ch. VII. An. 1777. seul coup de ces machines suffiroit pour briser l'isle où ils étoient. Quoiqu'il fut obligé de convenir, que les canons des vaisseaux, qui étoient alors sur la côte, n'avoient pas autant de pouvoir, il tira un coup de fusil, pour essayer de leur montrer combien l'effet en étoit formidable. Il y a apparence que ces récits contribuèrent à sauver les Officiers Anglois, qui étoient descendus sur le rivage, car les Indiens avoient paru déterminés à les retenir dès qu'ils les avoient vus débarquer.

Ce moment paroissoit destiné à faire valoir les talens & la bonne volonté d'Omaï. Il eut la principale part à tout ce qui arriva durant la journée. Quoique les Européens n'eussent jamais abordé dans cette isle, il y avoit cependant des étrangers. Omaï le découvrit, & c'étoit sûrement assez intéressant pour mériter l'attention des Anglois. A peine Omaï avoit-il mis le pied sur la plage, qu'il distingua dans la foule des habitans, trois Indiens des isles de la Societé. La rencontre de ces hommes, venus d'un pays à deux cents lieues de distance, à travers des mers inconnues,

& dans une pirogue fragile, & propre seulement à naviguer près des côtes, & qu'on trouve dans une isle où l'on aborde par hasard, ressemble un peu à ces aventures surprenantes, inventées par les faiseurs de Romans, & mérite d'être rapportée, ne fût-ce qu'à cause de sa singularité. On peut imaginer avec quel étonnement & quelle satisfaction mutuelle, Omaï & ses compatriotes se reconnurent. Douze années avant, environ vingt Indiens des deux sexes s'étoient embarqués dans une pirogue à Otahiti, pour se rendre à Ulietea, qui en est peu éloignée. Mais une tempête violente s'étant élevée, & les ayant écartés de leur route, ils souffrirent des maux extrêmes; la plupart mourut de fatigue & de faim; & il ne restoit plus que quatre hommes quand leur pirogue fut chavirée. La perte de ces infortunés sembloit inévitable : cependant ils s'accrochèrent aux bords de la pirogue, & ils flottoient ainsi depuis quelques jours, quand la Providence les conduisit à la vue de l'isle où Omaï les trouva. Les habitans avoient tout de suite mis un

CH. VII. AN. 1777.

canot à la mer, & avoient été les chercher. Quand Omaï arriva dans l'isle, l'un de ces malheureux étoit mort depuis quelques années. Les trois autres témoignèrent la plus vive reconnoissance du traitement hospitalier, qu'ils avoient reçu des habitans. Ils étoient même si satisfaits de vivre là, qu'ils refusèrent l'offre que les Anglois leur firent de les ramener dans leur patrie.

On peut tirer de l'histoire que nous venons de rapporter, une conclusion importante. Elle doit servir à montrer bien mieux qu'une foule de conjectures incertaines & de raisonnemens spéculatifs, comment les différentes parties de la terre, & sur-tout les isles de l'Océan Pacifique, les plus éloignées & du continent & des autres isles, ont été peuplées. De semblables aventures sont souvent arrivées, & si elles étoient connues, elles grossiroient beaucoup l'histoire de la navigation & des naufrages.

L'isle où descendirent MM. Gore, Anderson & Burney, & où Omaï rencontra ses trois compatriotes, se nomme

Wateeoo (*a*) ; elle eſt charmante. Le mélange des plaines & des côteaux, couverts d'une verdure variée, plaît beaucoup à l'œil qui les contemple. Les habitans y ſont en grand nombre. La plupart des jeunes hommes ſont extrêmement bien faits & de la taille la plus élégante. Ils ont en outre le teint auſſi délicat que celui de leurs femmes, & ils paroiſſent d'un caractère auſſi doux. Les manières, les mœurs, les opinions, les cérémonies religieuſes de ce peuple ont beaucoup de rapport avec celles d'Otahiti & des autres iſles de la Société ; & ſon langage étoit fort aiſément compris par Omaï & par les deux nouveaux Zélandois.

DE Wateeoo le capitaine Cook ſe rendit dans une autre petite iſle, nommée *Wennooa-ette* ou *Otakootaix*. M. Gore y deſcendit à la tête d'un parti ; il en rapporta une centaine de noix de coco, pour chaque vaiſſeau, avec de

(*a*) Wateeoo eſt par la latitude de 20° 1′ ſud, & par la longitude de 201° 45′ eſt. Elle a environ ſix lieues de circonférence.

CH. VII. AN. 1777. l'herbe & des jeunes branches d'arbre pour le bétail. Quoique aucun Indien ne se montrât à Wennooa-ette, ce qu'on y trouva prouvoit qu'elle étoit habitée au moins de tems en tems ; & M. Gore laissa sur la plage une petite hâche & plusieurs clous, pour prix de ce qu'il en emportoit.

5 Avril. LE 5 d'Avril nos Navigateurs cinglèrent vers l'isle d'Harvey, qui n'étoit qu'à quinze lieues de distance, & où ils espéroient de se procurer quelques rafraîchissemens (*a*). Le capitaine Cook avoit déjà découvert cette isle en 1773 ; mais il n'y avoit alors trouvé aucun habitant. Cette fois-ci, elle étoit au contraire fort bien peuplée, par une race d'Indiens, qui paroissoient différer beaucoup de ceux de Wateeoo. Leur assemblée étoit bruyante & désordonnée. Ils avoient la peau noire, & plusieurs d'entr'eux sembloient brutaux & méchans. Ce qui frappa les Anglois, c'est qu'aucun de ces Indiens

(*a*) Elle est au 19° 15′ de latitude sud, & au 201° 37′ est de longitude.

n'avoit ſur le corps les découpures ou marques piquetées, que ſe font en gé- CH. VII.
néral tous les Inſulaires de la mer du AN. 1777.
Sud. Cependant ils ont indubitablement une origine commune avec les autres Indiens; nos Voyageurs en eurent des preuves. Leur langage approchoit beaucoup plus de celui d'Otahiti que de celui de Wateeoo & de Mangeea. L'iſle d'Harvey, n'offrant aucun port où les vaiſſeaux puſſent mouiller l'ancre, ils s'en éloignèrent promptement.

LE capitaine Cook s'étant trompé relativement aux iſles qu'il avoit rencontrées, & où il avoit eſpéré de trouver des ſecours depuis ſon départ de la nouvelle Zélande; ſa marche ayant en outre été retardée par les vents contraires & par quelques autres circonſtances imprévues, il vit bien qu'il ne pouvoit rien entreprendre cette année dans les hautes latitudes de l'hémiſphère ſeptentrional; la ſaiſon étoit déjà propre à y commencer ſes recherches, & il en étoit à une diſtance immenſe. Il avoit beſoin de relâcher dans le premier endroit commode pour ſe procurer les moyens de ſauver les beſtiaux qu'il

CH. VII. AN. 1777. avoit à bord. Un motif plus important, c'étoit de conſerver les proviſions des vaiſſeaux, afin d'être en état de pourſuivre les découvertes qu'il devoit tenter dans le Nord, mais qui ſe trouvoient réculées d'un an. S'il avoit eu le bonheur d'obtenir de l'eau & du fourrage dans l'une des iſles récemment viſitées, il auroit ſoudain reviré de bord, & fait voile vers le Sud, juſqu'à ce qu'il eût rencontré les vents d'oueſt. Mais en prenant ce parti, ſans un ſupplément de fourrage & d'eau, il ne pouvoit pas manquer de perdre tout ſon bétail; & ce changement de route n'eût pas été fort avantageux pour le principal objet de ſon voyage. D'après toutes ces conſidérations, il prit le chemin des iſles des Amis, où il étoit ſûr de trouver des proviſions en abondance.

14 Avril. LE 14 d'Avril, nos Navigateurs arrivèrent à l'iſle de Palmerſton; là & dans une autre petite iſle voiſine inhabitée, comme celle de Palmerſton, ils prirent quelques rafraîchiſſemens. On y chargea les canots d'herbes aux cuillers, & de jeunes cocotiers, qui furent d'un grand ſecours pour les beſtiaux; on y

prit auſſi beaucoup de choux palmiſtes
& de jeunes branches de l'arbre de CH. VII.
Wharra. De ſorte qu'on eut de quoi AN. 1777.
nourrir les animaux pendant pluſieurs
jours. Le 16, Omaï étant deſcendu à 16.
terre avec le capitaine Cook, prit en peu de tems, en pêchant à l'épervier, aſſez de poiſſon pour le dîner de tous les Anglois qui étoient à terre, & pour en envoyer un préſent à bord des deux vaiſſeaux. On tua beaucoup d'oiſeaux, principalement des frégates & d'autres oiſeaux du Tropique. Auſſi nos Voyageurs firent un ſomptueux repas. En cette occaſion Omaï voulut ſervir de cuiſinier. Il fit cuire le poiſſon & les oiſeaux avec des pierres chaudes à la manière de ſon pays, & il s'en acquitta avec une adreſſe, une gaité, qui le rendirent encore plus agréable aux Anglois. On recueillit ſur la petite iſle douze cents noix de coco, qu'on partagea entre les équipages des deux vaiſſeaux. Il n'y a point d'eau dans l'iſle de Palmerſton, ni dans les iſlets voiſins. Si on y trouvoit de l'eau & qu'on pût jetter l'ancre en dedans des recifs, le capitaine Cook eût préféré cette iſle à toutes

CH. VII. AN. 1777. les autres isles inhabitées de la mer du Sud, a cause des rafraîchissemens qu'elle fournit. L'équipage d'un vaisseau peut y pêcher assez de poisson pour se nourrir, & on a l'agrément de s'y promener, sans courir risque d'y être inquiété par personne.

IL y a plusieurs opinions différentes sur la formation des petites isles de l'Océan. D'après ces observations, le capitaine Cook demeura convaincu, que les isles qu'il voyoit alors, étoient formées par des bancs de corail, & croissoient sans cesse; & il a détaillé avec beaucoup de sagesse & de sagacité, les raisons qui lui avoient fait embrasser cette hypothèse.

EN partant de l'isle de Palmerston, notre navigateur fit voile vers l'ouest, dans le dessein de relâcher à Annamooka. Pendant cette route, les grains de pluie devinrent si fréquens, que les Anglois ramassèrent une grande quantité d'eau. Voyant qu'une heure de pluie donnoit plus d'eau qu'un mois de distillation de la machine à dessaler, on mit de côté cette machine ennuyeuse.

LA chaleur & l'humidité de l'air,

jointe à l'impoſſibilité de tenir les vaiſ-
ſeaux ſecs, firent craindre alors pour CH. VII.
les équipages. Cependant, ni l'uſage AN. 1777.
continuel des viandes ſalées, ni les changemens de climat, n'avoient encore produit aucun mauvais effet. Depuis le départ des vaiſſeaux du cap de Bonne-Eſpérance, on n'avoit eu des rafraîchiſſemens un peu conſidérables qu'à la nouvelle Zélande; malgré cela une ſeule perſonne étoit malade à bord. Cet avantage étoit dû ſans contredit à l'attention, à la vigilance perpétuelle du capitaine Cook, qui ne laiſſoit pas échapper la moindre occaſion de procurer à ſes gens ce qui pouvoit être utile à leur ſanté.

LE 28 d'Avril nos Voyageurs tou- 28 Avril.
chèrent à l'iſle de Komango. Le pre- 1 Mai.
mier de Mai ils arrivèrent à Annamooka; & ils jettèrent l'ancre dans le même endroit où le capitaine Cook s'étoit arrêté trois ans auparavant. C'étoit vraiſemblablement là auſſi que Taſman, qui le premier découvrit Annamooka & les iſles voiſines, mouilla l'ancre en 1643.

IL y eut bientôt un commerce établi

CH. VII. AN. 1777. entre les Anglois & les habitans. Tout fut arrangé à la ſatisfaction du capitaine Cook. Il reçut les plus grandes marques d'amitié de la part de Toobou, chef d'Annamooka, & Taïpa, chef de l'isle de Komango, s'attacha aux Anglois d'une manière ſi extraordinaire, que voulant être auprès d'eux la nuit comme le jour, il fit tranſporter ſa maiſon ſur les épaules de ſes Indiens, à plus d'un quart de mille de diſtance, & il la fit placer à côté des tentes de nos Voyageurs.

6. LE 6 de Mai, le capitaine Cook fut viſité par un grand chef de l'iſle de Tongataboo. Son nom étoit Feenou; Taïpa le préſenta fauſſement comme Roi de toutes les iſles des Amis. L'amitié qui régnoit alors entre les Anglois & les habitans d'Annamooka, fut un peu interrompue par l'inclination que ce peuple avoit pour le vol. Il donna ſouvent des preuves étonnantes de ſon adreſſe à dérober. Les chefs même ne croyoient pas en volant ce qui leur convenoit, manquer à leur dignité. Un d'eux fut pris emportant du vaiſſeau un verrou qu'il avoit caché ſous ſes vêtemens; le capitaine

taine Cook le condamna, pour punition, à recevoir douze coups de fouet, & à rester à fond de cale jusqu'à ce qu'il eût payé l'amende d'un cochon. Après cet acte de justice, nos Navigateurs n'eurent plus à craindre des voleurs d'un rang élevé; leurs sujets ou leurs esclaves furent seuls occupés à ce vil emploi; & quand on les y attrapoit, une volée de coups de verges ne faisoit pas plus d'impression sur eux, que si on l'avoit appliquée sur le mât du vaisseau. Les maîtres même étoient alors si éloignés d'intercéder en faveur de ces malheureux, qu'ils conseilloient souvent aux Anglois de les tuer: mais les Anglois n'avoient garde de suivre ces conseils. Quelquefois même ils laissoient les voleurs impunis; car le fouet & la honte étoient des châtimens inutiles. A la fin pourtant le capitaine Clerke trouva un moyen efficace de les punir. Il fit raser complettement la tête à tous les voleurs qu'il prit en flagrant délit. Ce fut pour eux une infamie, parce qu'ils en devenoient ridicules aux yeux de leurs compatriotes, & les Anglois les distinguant, ne les laissoient plus approcher du vaif-

CH. VII.
AN. 1777.

Ch. VII. An. 1777. ſeau, ni des tentes, & ne pouvoient pas être ſurpris deux fois par les mêmes voleurs.

11 Mai. L'isle d'Annamooka commençant à fournir moins de proviſions à nos Voyageurs, le capitaine Cook ſe propoſa d'aller le 11 de Mai à Tongataboo; mais il en fut détourné par Feenou, qui le ſollicita vivement de ſe rendre dans une iſle, ou plutôt un groupe d'iſles, qui ſont au nord-eſt, & qu'on nomme *Hapaée.* Feenou aſſura le Capitaine, qu'il y trouveroit abondamment des proviſions; & pour preuve de ce qu'il diſoit, il offrit d'accompagner les Anglois. Hapaée devint donc le lieu où on réſolut de relâcher; notre Navigateur y conſentit d'autant plus facilement, qu'aucun autre Européen n'y étoit allé avant lui.

17 Mai. Le 17 les vaiſſeaux arrivèrent à Hapaée; le capitaine Cook fut très-amicalement reçu par les habitans, & ſurtout par Earoupa, le chef de l'iſle. Tout le tems qu'il y demeura, ſe paſſa dans un commerce réciproque de préſens, de civilités & de fêtes. Les Indiens donnèrent des ſpectacles, des combats à la

lance, à la lutte, aux coups de poings : les femmes même se mêloient à ces gymnases; les hommes exécutoient des pantomimes. Enfin, les nuits étoient employées à chanter & à danser. Les Anglois, en revanche, firent manœuvrer leurs soldats de marine, & tirèrent des feux d'artifice, qui causèrent aux Indiens beaucoup de plaisir & d'étonnement.

APRÈS les premiers divertissemens, le capitaine Cook s'occupa de l'examen d'Hapaée, de Lefooga & des autres isles voisines dont il prit pleine connoissance.

LE 31, il venoit de quitter ces isles 31.
pour s'en retourner à Annamooka, lorsque la Résolution se trouva en danger d'échouer sur une petite isle de sable, entourée de brisans, & nommée *Pootoo Pootooa.* Heureusement qu'alors tous les matelots étoient sur le pont, & exécutèrent les ordres du capitaine avec autant de sang froid que d'agilité. Cela seul sauva le vaisseau. « Ces situations » périlleuses, dit M. Cook, sont nécessairement le partage de l'homme qui » navigue dans des mers inconnues ».

CH. VII. AN. 1777.

PENDANT que le capitaine Cook demeura à Hapaée, il fut présenté à Poulaho, le véritable Roi de toutes les isles des Amis. C'est en présence de ce Roi qu'on reconnut que Feenou avoit faussement pris ce titre. Feenou étoit cependant un grand chef qui ne manquoit pas d'influence.

POULAHO invita le capitaine Cook à passer à Tongataboo; ce que notre Navigateur fit, après s'être arrêté trois ou quatre jours à Annamooka. Dans cette route, la Résolution fut entraînée sur les hauts fonds couverts de roches de corail, plus ou moins cachés sous les eaux. Malgré toute l'attention, tous les soins des Anglois pour s'en préserver, ils ne purent pas empêcher qu'elle ne touchât à la pointe d'un roc; la Découverte toucha aussi: mais ni l'une, ni l'autre ne frappèrent assez fort pour être endommagées.

10 Juin. LE 10 de Juin le capitaine Cook arriva à Tongataboo; le Roi s'étoit rendu sur le rivage pour le recevoir; & dès que le Capitaine mit pied à terre, ce Prince le conduisit lui-même dans une maison, petite, mais propre &

jolie, qu'il lui avoit destiné pour tout le tems de son séjour dans l'isle. Cette maison, située à l'entrée du bois, avoit devant elle une grande prairie & un point de vue étendu. On ne pouvoit pas désirer un endroit plus commode & plus agréable. L'arrivée des Anglois à Tongataboo fut suivie des mêmes plaisirs, des mêmes spectacles qu'ils avoient eus à Hapaée, mais plus variés, & représentés avec plus de splendeur. Cela n'empêcha pourtant pas que quelques Indiens ne se signalassent de tems en tems par de petits vols. Rien ne pouvoit corriger ce peuple d'un si détestable défaut; souvent même il s'y abandonnoit avec audace. Il n'y avoit rien dans le vaisseau ou dans les tentes, sur quoi il n'osât porter les mains; & comme la foule étoit toujours considérable, le Capitaine ne vouloit pas permettre aux sentinelles de tirer, de peur que les innocens ne payassent pour les coupables.

CH. VII. AN. 1777.

LE 19 de Juin le capitaine Cook distribua les animaux qu'il avoit choisis dans son bétail, pour faire des présens aux principaux Indiens. Poulaho, Roi

19 Juin.

CH. VII. AN. 1777.

de toutes les isles des Amis, eut un jeune taureau, une vache & trois chèvres. Mareewagée, l'un des grands chefs, eut un bélier avec deux brebis (*a*); Feenou, un cheval & une jument. Omaï fut en même tems chargé d'expliquer aux Indiens l'importance de ces animaux & la manière dont il falloit s'y prendre pour les conserver & les faire prospérer. Cependant la générosité du capitaine Cook ne fut pas sans quelques inconvéniens. Il y eut des Indiens jaloux des dons qu'on avoit faits aux autres; car dès le lendemain matin on vola deux chevreaux & quelques poules d'Inde. Comme notre Navigateur ne dut pas s'imaginer que ces animaux se fussent égarés d'eux-mêmes, il voulut absolument les ravoir. Il commença par faire saisir trois pirogues,

(*a*) Comme personne ne prenoit soin de trois brebis, échues en partage à Mareewagée, le capitaine Cook les fit rapporter à bord du vaisseau. Indépendamment des animaux ci-dessus mentionnés, il laissa aussi dans l'isle, un jeune verrat, & trois truies, de la race des cochons d'Angleterre, deux lapins & deux daims mâle & femelle.

qui étoient venues le long de son bord. Ensuite s'étant rendu au rivage, & ayant trouvé le Roi, le frère du Roi, Feenou & quelques autres chefs, il les fit envelopper par une garde angloise, & leur déclara qu'il ne les relâcheroit pas, jusqu'à ce qu'on eût rapporté, non-seulement les chevreaux & les poules d'Inde, mais encore toutes les choses qu'on lui avoit dérobées en différens tems. Cette démarche hardie eut le plus heureux effet. La plus grande partie des objets volés fut immédiatement rendue, & on donna de si fortes assurances de rapporter promptement le reste, que le capitaine Cook fit dès l'après-midi mettre les chefs en liberté. Ce qu'il y eut encore d'assez heureux, c'est que cette affaire ne diminua point la confiance que Poulaho & ses amis avoient dans la générosité de notre navigateur.

CH. VII. AN. 1777.

LE 5 de Juillet il y eut une éclipse de soleil que le tems ne permit d'observer qu'imparfaitement; mais cet inconvénient ne nuisit pas beaucoup. La longitude avoit déjà été très-exacte-

5 Juillet.

ment déterminée par les obſervations
CH. VII lunaires.

AN. 1777. 10. LE capitaine Cook partit de Tongataboo le 10 de Juillet. Deux jours après il mouilla l'ancre dans un port de l'isle de Middlebourg ou d'Eooa, comme l'appellent les Indiens. Il reçut ſoudain une viſite de Taoofa, chef de l'isle, qu'il connoiſſoit depuis ſon ſecond voyage. Leur amitié fut renouvellée de la manière la plus affectueuſe; & tous les autres Indiens imitèrent la conduite de Taoofa. Le capitaine Cook leur fit un préſent qui devoit leur devenir très-agréable par la ſuite. Il planta dans une des habitations de Taoofa un pommier, & il y ſema diverſes graines de fruits & d'herbages d'Europe. Ce qui l'encouragea à prendre ces ſoins, c'eſt qu'il eut une preuve qu'ils ne ſeroient point inutiles; car Taoofa lui fit un jour ſervir à dîner un plat de turneps, provenant des graines que les Anglois lui avoient autrefois données.

LE ſéjour que fit alors le capitaine Cook aux isles des Amis fut de près de trois mois. Il régna entre les Anglois & les Indiens une amitié qui ne fut que

rarement troublée par les légers accidens dont nous avons parlé, & qui n'eurent jamais de conséquences fâcheuses. Il est vrai que le capitaine Cook apportoit une attention continuelle à prévenir tout ce qui pouvoit nuire aux habitans ou aux Anglois.

CE qu'il y a de remarquable, c'est que pendant tout le tems que nos voyageurs restèrent dans ces isles, ils ne touchèrent presque point aux provisions du vaisseau. Ce qu'ils obtenoient par leurs échanges leur suffisoit pour vivre; & ils eurent même assez de provisions fraîches pour espérer qu'elles dureroient jusques aux autres endroits où ils devoient relâcher, & où ils en trouveroient de nouvelles. Aussi le capitaine Cook, content de ces bons Indiens, & de tout ce qu'il recevoit d'eux, jouit de la plus douce satisfaction en augmentant leurs richesses & leur bonheur par les dons qu'il leur fit, & d'un grand nombre de végétaux, & de divers animaux d'Europe. Enfin le séjour des Anglois aux isles des Amis fut réciproquement utile; & cette utilité ne retarda pas d'un seul moment le grand projet

Ch. VII. An. 1777. du capitaine Cook, puiſque la ſaiſon étoit déjà trop avancée pour paſſer dans le nord, quand il arriva à Annamooka.

Indépendemment de tous les avantages dont nous venons de parler, nos navigateurs acquirent alors beaucoup de connoiſſances géographiques ſur cette partie de la mer du Sud. Sous le nom des isles des *Amis* on doit comprendre, non-ſeulement Annamooka, Tongataboo, le groupe des isles d'Hapaée, mais toutes celles qui ont été découvertes ſous le même méridien, en tirant vers le nord, ainſi que les autres isles qui avoient été juſqu'alors inconnues aux Européens, & qui ſont ſous la domination de Tongataboo. D'après ce que le capitaine Cook apprit des Indiens, cet Archipel eſt immenſe. Ils diſent qu'il comprend plus de cent cinquante isles; & ils ſe ſervent, pour marquer ce nombre, d'autant de petits morceaux de bois ou de feuilles d'arbres. M. Anderſon, avec ſes ſoins ordinaires, recueillit tous les noms de ces différentes isles. Il y en a, dit-on, quinze très-hautes, & trente-cinq aſſez baſſes,

mais fort vastes. Trente-deux que les Anglois ne visitèrent point, sont de la grandeur d'Annamooka, qui est comptée au nombre des plus petites. Aussi la plus grande partie de ces petites isles est inhabitée. On en voit, sur la carte que le capitaine Cook a donnée des isles des Amis & du port de Tongataboo, soixante-une, dont les gissemens & les noms sont exactement marqués. Le capitaine Cook ne doutoit pas que les isles du prince Williams, découvertes & nommées par Tasman, ne fussent comprises dans la liste de celles que les Indiens fournirent aux Anglois. Il pensoit aussi que les isles de Keppel & de Boscaven, vues en 1765 par le capitaine Wallis, devoient se trouver dans la même liste, & étoient sous la dépendance de Tongataboo, chef lieu du gouvernement de toutes ces isles & de l'empire de Poulaho. Les navigateurs à venir pourront étendre la géographie de cette partie de l'Océan Pacifique, & déterminer la grandeur & le gissement de près de cent des isles des Amis que le capitaine Cook n'eut pas le tems de visiter.

CH. VII. AN. 1777.

IL acquit pourtant beaucoup plus de connoiſſances qu'il n'en avoit eu à ſon précédent voyage ſur l'hiſtoire naturelle, ſur les productions du pays & ſur les mœurs & les coutumes des peuples qui l'habitent. Il y fit en même tems des réflexions ſi ſages & ſi remplies de candeur & d'humanité ſur l'inclination que ces peuples ont à dérober, que je ne puis m'empêcher de rapporter ſes propres paroles. « Le ſeul défaut, dit-» il, qui dégrade ces Indiens, c'eſt leur » penchant à voler. Ils y ſont adonnés » avec une ſorte de fureur, quelque » âge qu'ils aient & de quelque ſexe » qu'ils ſoient. Cependant il eſt bon » d'obſerver qu'ils ne dérobent que les » Anglois; & je ſuis fondé à croire » qu'il ſe commet auſſi peu de vols en-» tr'eux, même peut-être moins que dans » les autres pays où les vices de quel-» que individu ne ſuffiſent pas pour » faire accuſer une Nation entière. On » doit ſans doute pardonner les foibleſ-» ſes de ces bons Indiens de l'Océan » Pacifique, dont l'ame eſt entraînée » par l'éclat des objets nouveaux & ſé-» duiſans que nous leur préſentons. Le

» vol peut être considéré chez les peu-
» ples civilisés, comme l'effet d'un ca- CH. VII.
» ractère profondément vicieux & an- AN. 1777.
» nonçant un homme qui par avarice
» brave les loix de l'équité, ou qui par
» inconduite, se trouve réduit à une
» extrême indigence & dédaigne les
» moyens honnêtes d'en sortir. Mais
» aux isles des Amis, & dans les autres
» pays nouveaux où je suis allé, les pe-
» tits pillages, auxquels nous étions si
» souvent exposés, doivent être impu-
» tés à des motifs moins odieux. On
» peut les attribuer à la curiosité & au
» desir qu'avoient les Indiens de se pro-
» curer des choses extraordinaires & ap-
» partenant à un peuple étranger & si
» différent d'eux. Peut-être que s'il
» étoit possible qu'une espèce d'êtres
» aussi supérieure à nous pour les riches-
» ses, que nous l'étions aux Indiens,
» vînt tout-à-coup dans notre pays,
» tous nos principes d'équité ne nous
» rendroient pas capables de résister à
» la tentation. Je crois que j'ai eu d'au-
» tant plus raison d'attribuer à l'envie
» de posséder des choses rares, la dispo-
» sition des Indiens pour le vol, qu'ils

Ch. VII. An. 1777.

» déroboient en effet la première chose » qui s'offroit à leurs yeux, sans savoir » s'ils pourroient jamais s'en servir : mais » parmi nous il en est tout autrement. » Nul homme ne voudroit s'exposer à » l'infamie & aux châtimens, avant de » connoître le prix & l'emploi des ob- » jets pour lesquels il s'exposeroit. En- » fin, les pillages des Insulaires de la » mer du Sud, quoique souvent inquié- » tans & désagréables, nous mirent du » moins à même de connoître leur agi- » lité & leur intelligence ».

Quant à la Religion des Indiens des isles des Amis, M. Anderson prétend qu'ils croient fermement à l'immortalité de l'ame ; & qu'ils n'adorent ni des ouvrages sortis de la main des hommes, ni aucun autre objet matériel. Leur langage est absolument conforme à celui de la nouvelle Zélande, de Wateeoo & de Mangeea. M. Anderson en a recueilli plusieurs centaines de mots ; & parmi ces mots il y en a qui expriment des nombres jusqu'à cent mille ; mais ils ne vont ni ne peuvent vraisemblablement compter au-delà ; car les Anglois observèrent que quand ils vou-

loient exprimer davantage, ils se servoient toujours d'un mot qui signifie un nombre indéfini. CH. VII. AN. 1777.

ON ne doit pas douter que pendant que le capitaine Cook fut aux isles des Amis, il ne s'occupât toujours avec le même zèle de ses observations nautiques & astronomiques. Aussi il a marqué avec le plus grand soin la latitude & la longitude des différens endroits où il aborda, les variations de la boussole, la force des marées, & tout ce qui peut être utile aux marins qui voudroient visiter les mêmes contrées.

LE 17 de Juillet nos navigateurs prirent leur dernier congé des Insulaires de Tongataboo & des environs, pour aller enfin revoir ceux des isles de la Société. Ils poursuivoient leur route dans la nuit du 21, lorsqu'ils observèrent une éclipse. Le 8 d'Août, ils découvrirent une terre. Quelques Indiens vinrent dans des pirogues, le long des vaisseaux, & presserent vivement les Anglois de descendre dans leur isle; mais le capitaine Cook ne voulut pas courir le risque de perdre l'avantage d'un bon vent, pour examiner un pays

17 Juillet.

21.

8 Août.

CH VII. AN. 1777. qui paroissoit de fort peu de conséquence. Le nom de cet endroit est Toobouai (*a*). Les habitans qui vinrent à bord parloient la même langue que les Otahitiens.

12. LE 12 d'Août nos voyageurs arrivèrent à Otahiti. Ils entrèrent dans la baie d'Oheitepeha, où ils mouillèrent l'ancre. Le capitaine Cook vouloit d'abord prendre les provisions qu'il pourroit obtenir dans le sud-est de l'isle, & puis se rendre à Matavai.

LE premier accueil qu'on fit à Omaï ne fut pas flatteur pour lui. Quoiqu'il vînt à bord plusieurs Indiens de sa connoissance, & même son beau-frère, aucun d'eux ne témoigna beaucoup de
13. plaisir à le revoir; mais le lendemain il eut une entrevue avec sa sœur, dans laquelle la nature fit sentir tout son pouvoir; & il est plus aisé d'imaginer que de décrire avec quelle tendresse le frère & la sœur s'embrassèrent & se

(*a*) Toobouai est par les 23° 25′ de latitude sud, & par les 210° 37′ de longitude est. Cette isle n'a que cinq ou six milles de long.

parlèrent

parlèrent. Une tante du bon Omaï vint aussi le voir ; & dans les premiers transports de sa joie, cette vieille femme se jetta aux pieds du jeune homme, & les inonda de ses larmes.

LE capitaine Cook fut informé par les Indiens que, depuis son départ, deux vaisseaux étoient venus dans la baie d'Oheitepeha, & qu'ils avoient laissé des animaux dans le pays. Ces animaux étoient des cochons, des chiens, des chèvres, un taureau, un bélier. Les vaisseaux étoient Espagnols. Les Anglois ne purent pas en douter quand ils virent une Inscription gravée sur une croix de bois qu'on avoit plantée à quelque distance d'une maison où s'étoient établis les étrangers. Sur la partie transversale de la croix on lisoit :

CHRISTUS VINCIT.

Et sur la partie perpendicalaire :

CAROLUS II. IMPER. 1774.

LE capitaine Cook saisit cette occasion de conserver la mémoire des premiers voyages des Anglois à Otahiti,

Il grava sur l'autre côté de la croix :

CH. VII.
AN. 1777.

Georgius tertius Rex,
Annis 1767,
1769, 1773, 1774 & 1777.

QUELLES que fussent les intentions des Espagnols en venant dans l'isle, on doit avouer à leur gloire qu'ils se conduisirent si bien envers les habitans, que ceux-ci en parloient toujours avec de grands témoignages d'estime & de reconnoissance.

LE capitaine Cook eut alors une importante affaire à régler. Il savoit qu'il pouvoit se procurer beaucoup de noix de coco, dont la liqueur est une boisson agréable & saine ; & il désiroit d'obtenir le consentement de son équipage pour que cette boisson remplaçât les rations d'eau-de-vie pendant tout le tems qu'il séjourneroit à Otahiti & dans les isles voisines. Mais comme cette innovation auroit pu occasioner des murmures, si on n'en avoit pas expliqué la cause, le capitaine Cook crut devoir prudemment assembler tous ses gens, pour leur faire connoître le but de son voyage & les travaux qui les atten-

doient. Afin de les animer d'abord à braver les fatigues & les dangers d'une telle entreprise, il leur rappella la récompense que le parlement offroit à tous les sujets de Sa Majesté Britannique, qui découvriroient une communication entre les mers du Sud & l'Océan Atlantique, dans quelque partie que ce fût de l'hémisphère septentrional, ainsi qu'à ceux qui s'avanceroient les premiers au-delà du quatre-vingt-neuvième degré de latitude nord. Il leur dit ensuite, qu'il ne doutoit nullement qu'ils ne fussent tous disposés à entreprendre avec lui de mériter ces récompenses : mais que pour se préparer au succès, il étoit nécessaire d'observer la plus grande économie relativement à toutes leurs provisions, sur-tout aux provisions de bouche, parce qu'il n'y auroit plus d'espoir d'en trouver de nouvelles, quand ils se feroient éloignés des isles de la Société. Il ajouta que cette précaution devenoit d'autant plus importante, qu'ayant déjà perdu l'occasion de se rendre dans le nord cet été, leur voyage dureroit au moins une année de

Ch. VII. An. 1777.

plus qu'on ne l'avoit d'abord cru ; qu'ils devoient donc considérer les nombreux obstacles qu'il leur restoit à surmonter, les peines horribles qu'ils avoient à souffrir, & qu'il ne falloit point les aggraver en se mettant dans le cas de voir diminuer leurs rations dans des climats froids ; qu'il leur expliquoit ces différentes raisons, pour qu'ils jugeassent s'il n'étoit pas plus prudent de se passer des liqueurs spiritueuses pendant qu'ils se trouvoient dans un pays chaud, que de courir le hasard d'en manquer quand elles leur seroient vraiment nécessaires ; & qu'ils déclarassent s'ils consentoient à renoncer à l'eau-de-vie, & à y suppléer l'excellente boisson que fournissoient les cocos, qu'ils avoient alors en abondance ; enfin, il conclut en leur disant qu'il s'en rapportoit là-dessus absolument à leur choix.

Ce discours, rempli d'une éloquence simple, naturelle & persuasive, eut tout l'effet qu'on pouvoit désirer, il entraina facilement l'ame généreuse des matelots Anglois ; le capitaine Cook eut la satisfaction de voir accepter d'une commune voix, & sans la moindre objec-

tion, ce qu'il venoit de propofer. Soudain il donna ordre au capitaine Clerke d'en dire autant à fon équipage, ce qui fut exécuté & agréé de la même manière. Ainfi on ne fervit plus d'eau-de-vie, excepté le famedi au foir, qu'on en donnoit une forte ration, afin que nos marins puffent fe réjouir & boire à la fanté de leurs amis d'Angleterre.

CH. VII. AN. 1777.

LE 24 du mois d'Août, les vaiffeaux quittèrent leur ftation dans le fud-eft d'Otahiti, & fe rendirent dans la baie de Matavai. Dès qu'ils furent arrivés, le capitaine Cook reçut la vifite d'Otoo, roi de l'ifle, & leur ancienne amitié fe renouvella de la manière la plus fatisfaifante. Les civilités, les bons offices, les fêtes, en refferrèrent même les nœuds. Un des premiers foins de notre navigateur, fut de difpofer de tous les animaux d'Europe qui lui reftoient. Il fit conduire à Oparre, lieu de la réfidence ordinaire d'Otoo, un paon & fa femelle, un coq d'Inde & fa femelle, un jar & trois oies, un canard & trois canes. Les deux dernières efpèces de ces volailles, couvèrent & réuffirent fort bien, avant que les Anglois quit-

24 Août.

Ch. VII. An. 1777.

taſſent l'iſle. Otoo poſſédoit déjà, ainſi que nous l'avons dit plus haut, des chèvres & un taureau Eſpagnol, qui étoit ſans contredit le plus bel animal qu'on pût voir. Cela n'empêcha pas que le capitaine ne donnât au Roi un taureau Anglois, avec trois belles vaches. Il lui fit auſſi préſent d'un cheval & d'une cavale, ainſi que de tous les moutons qui ſe trouvoient à bord des deux vaiſſeaux.

En diſpoſant ainſi de ces animaux, le capitaine Cook ſe vit délivré d'un fardeau très-peſant. Il n'eſt pas aiſé de concevoir combien il avoit fallu prendre de ſoins pour conduire cette cargaiſon vivante à travers tant de dangers & à une ſi grande diſtance; mais notre Navigateur en fut bien récompenſé par le plaiſir qu'il eut de remplir heureuſement les intentions bienfaiſantes de notre digne Monarque, qui avoit ſongé à envoyer tant de préſens utiles aux bons inſulaires de la mer du Sud.

Il y avoit alors des hoſtilités commencées entre les habitans d'Eimeo & ceux d'Otahiti. Les Otahitiens prièrent

fortement le capitaine Cook de combattre pour eux ; mais il étoit trop sage pour y consentir. Il résista à toutes leurs sollicitations. Il allégua à Otoo & aux autres chefs, qu'il ne connoissoit pas assez le sujet de leur querelle ; & que le peuple d'Eimeo ne l'ayant jamais offensé, il ne pouvoit pas raisonnablement s'armer contre lui. Otoo & la plupart des chefs parurent satisfaits de ces raisons ; mais l'un d'eux, Towha en fut si mécontent, que notre navigateur perdit pour jamais l'amitié de cet Indien.

DANS cette occasion, le capitaine Cook eut des preuves incontestables que le peuple d'Otahiti immoloit des victimes humaines dans ses solemnités religieuses. Il fut lui-même témoin d'un de ces abominables sacrifices. Il l'a décrit avec les expressions de l'indignation & de l'horreur qu'un pareil acte de barbarie doit inspirer. La victime infortunée qu'on offroit alors à la divinité d'Otahiti, paroissoit un homme d'un âge mur & de la plus basse classe du peuple ; mais, malgré toutes ses recherches, le capitaine Cook ne put jamais apprendre si ce malheureux Indien

Ch. VII. An. 1777.

avoit commis quelque crime qui méritât la mort. Il est certain qu'en général le choix tombe ou sur des criminels, ou sur des gens de la lie du peuple, qui n'ayant point d'habitation fixe, rôdent sans pouvoir se procurer honnêtement leur subsistance. Ceux qu'on destine à périr, n'en sont jamais avertis qu'au moment où le coup fatal tombe sur eux. Lorsque dans des cas extraordinaires, quelque chef juge à propos de faire un sacrifice humain, il choisit lui-même une victime, & donne soudain l'ordre de la saisir & de l'immoler; ce qui s'exécute toujours, ou avec des piques, ou à coup de pierres. Quoiqu'il y ait apparence qu'on ne sacrifie jamais qu'une seule personne à la fois, ces atrocités sont si fréquentes à Otahiti, que la population y perd sans doute beaucoup. Le capitaine Cook compta quarante-neuf cranes humains appendus devant le *Moraï*, où on alloit en attacher un cinquantième. Il vit bien aussi, d'après l'état de ces débris de victimes, qu'il ne pouvoit pas y avoir long-tems que les infortunés, dont ils étoient les restes, avoient péri sur ces autels de sang.

ON ne peut douter que cette horrible coutume ne soit suivie dans toutes les isles semées au milieu du vaste Océan Pacifique. Le capitaine Cook avoit déjà eu des preuves qu'elle existoit aux isles des Amis. On sait combien les sacrifices de sang humain étoient jadis communs dans notre ancien monde. Il n'y a presque point eu de nation qui en ait été exempte. Comme la réforme des pratiques religieuses est un des derniers efforts de l'esprit humain, la superstition peut subsister encore après que les peuples sont éclairés. Il a fallu bien du tems pour que la civilisation enlevât au fanatisme sa cruauté, & le réduisît à des cérémonies qui, quoique souvent ridicules, sont douces & innocentes, quand on les compare aux rits barbares dont nous venons de parler.

CH. VII.
AN. 1777.

LE 5 de Septembre, nos voyageurs éprouvèrent un accident qui, bien que léger en soi, étoit fâcheux par rapport aux circonstances. Un jeune bélier de la race des moutons du cap de Bonne-Espérance fut étranglé par un chien. Le capitaine Cook en fut d'autant plus

5 Sept.

Ch. VII. An. 1777. fâché, que c'étoit le ſeul qu'il eût de la même eſpèce, & qu'il ne reſtoit qu'un autre bélier de la race des moutons d'Angleterre.

14 Sept. Le 14, le capitaine Cook & le capitaine Clerke montèrent à cheval, & ſe promenèrent dans la plaine de Matavai, au grand étonnement des Otahitiens, qui accoururent en foule pour les voir, & qui les regardoient avec non moins d'admiration que ſi nos cavaliers avoient été des Centaures. Ce que nos capitaines avoient fait, fut répété tous les jours par quelques-uns des Officiers; mais chaque fois les Indiens témoignoient la même curioſité & la même ſurpriſe. Ils paroiſſoient être dans l'enchantement en voyant l'uſage qu'on pouvoit faire des chevaux. Nulle autre choſe apportée par les Européens, ne leur donnoit une ſi haute idée de la grandeur & de la puiſſance des nations éloignées.

Quoique le capitaine Cook ne voulût point prendre parti dans la querelle élevée entre les iſles de la Société, il étoit pourtant toujours prêt à protéger ſes amis particuliers, lorſqu'ils rece-

voient quelqu'injure. Towha, qui commandoit l'expédition contre l'isle d'Eimeo, avoit été obligé de se soumettre à un arrangement désagréable; & plein de ressentiment de n'être pas secondé comme il le désiroit, il avoit juré que dès que le capitaine Cook seroit parti, il joindroit ses forces à celles de Tiaraboo, pour attaquer Otoo dans Oparre. Mais notre navigateur, instruit de cette menace, déclara hautement qu'il étoit résolu à défendre son ami contre un pareil projet; & que si on l'exécutoit, on sentiroit le poids de sa vengeance dès qu'il retourneroit à Otahiti. Cette déclaration eut sans doute l'effet qu'en attendoit le capitaine Cook; car il n'entendit plus parler des desseins de Towha.

LA manière dont le capitaine Cook fut guéri d'un rhumatisme qui lui prenoit depuis la hanche jusques au pied, mérite d'être rapportée. La mère d'Otoo, ses trois sœurs, & huit autres femmes, se rendirent à bord pour entreprendre cette cure. Le capitaine accepta leur offre amicale, leur fit étendre un lit dans la grande-chambre, & se

foumit entièrement au traitement qu'elles voulurent lui faire. Elles le firent coucher au milieu d'elles ; alors elles se mirent à le presser avec leurs mains de la tête aux pieds, mais principalement sur le côté endolori, jusques à ce que ses os craquèrent, & que ses chairs furent extrêmement ramolies. Cette première opération dura environ un quart-d'heure ; & quoiqu'elle l'eût fort incommodé, sa douleur rhumathismale en fut tellement soulagée, qu'il se sentit encouragé à se soumettre à un second frottement avant de se mettre dans son lit. D'après cela il passa la nuit assez tranquillement. Les femmes répétèrent deux fois leur opération dans la journée du lendemain, & enfin le capitaine Cook fut parfaitement guéri. Ce remède, appelé *romée*, est généralement pratiqué parmi les insulaires de cette partie du monde. Les hommes le font quelquefois eux-mêmes ; mais plus souvent ce sont les femmes.

Le capitaine Cook qui avoit alors résolu de partir promptement d'Otahiti, accompagna Otoo à Oparre, pour examiner les animaux qu'il avoit

confiés à cet ami. Tout étoit soigné de la manière la plus convenable : tout étoit en fort bon état ; tout promettoit de prospérer. Le capitaine Cook demanda alors à Otoo quatre chèvres. Il en vouloit laisser deux à Ulietea, où il n'y en avoit pas encore, & deux dans la première isle que le hasard lui feroit rencontrer sur son passage quand il iroit dans le nord. Le lendemain Otoo vint à bord, & informa notre navigateur qu'il avoit une pirogue, qu'il le prioit d'emporter en Angleterre, pour en faire présent au *Earée rahie no Pretane*. C'étoit la seule chose, dit-il, qu'il crût digne d'offrir à Sa Majesté Britannique. Le capitaine Cook fut très-content de cette marque de générosité de la part d'Otoo, sur-tout quand il fut bien sûr que personne ne la lui avoit suggérée. Otoo se croyoit endetté envers les Anglois pour tous les dons utiles qu'il en avoit reçus, &, de son propre mouvement, il voulut leur donner une preuve de sa gratitude. Cependant la pirogue étant trop grande pour qu'on l'embarquât dans la Résolution, le capitaine Cook fut obligé

CH. VII. An. 1777.

de remercier le Roi Indien de sa bonne volonté ; mais ce Prince ne fut pas aussi satisfait que si notre navigateur eût accepté son présent.

PENDANT ce dernier séjour des Anglois à Otahiti, l'amitié qui régnoit entr'eux & les Indiens ne fut jamais troublée. Il n'arriva pas le moindre accident. Le capitaine Cook avoit fait sentir aux chefs, qu'il étoit de leur intérêt de le traiter avec justice, & d'empêcher le peuple de rien dérober aux Anglois. Otoo s'étoit si fort attaché à nos voyageurs, qu'il souhaitoit de les voir former un établissement fixe à Matavai, sans considérer qu'il seroit dès-lors dépouillé en quelque sorte de sa royauté, ainsi que ses peuples de leur droits ; mais le capitaine Cook avoit une reconnoissance & un attachement trop vrais pour désirer que jamais cela arrivât. Quoiqu'il pensât que des visites passagères fussent, à beaucoup d'égards, utiles aux Otahitiens, il frémissoit en considérant qu'un établissement durable & pareil à ceux que les nations de l'Europe ont malheureusement formés chez tant d'autres Indiens, pourroit mettre

Otoo & ſon peuple dans le cas de ſe plaindre d'avoir jamais été découverts par nos navigateurs. Il n'eſt pourtant pas vraiſemblable qu'un tel événement ait jamais lieu, puiſqu'il ne convient ni à l'ambition des Rois, ni à l'avarice des particuliers. Or, ſans ces motifs, on ne fonde point des colonies. CH. VII. AN. 1777.

LE 30 de Septembre, nos voyageurs partirent d'Otahiti, & le même jour ils mouillèrent l'ancre à Eimeo. Quelques accidens qui ſurvinrent d'abord, rendirent leur ſéjour dans cette iſle aſſez déſagréable. Une chèvre fut dérobée ; puis on la rendit avec quelque difficulté, & les Indiens eux-mêmes conduiſirent un des voleurs aux pieds du capitaine Cook : premier exemple d'une pareille juſtice depuis que les Anglois fréquentoient les iſles de la Société. Le vol d'une autre chèvre occaſiona plus d'inquiétude, & exigea plus de ſoins. Comme il étoit très-eſſentiel de ne point perdre cette chèvre, le capitaine Cook réſolût de la ravoir à quelque prix que ce fût. Pour y réuſſir, il fut obligé de faire une incurſion dans l'iſle. Il mit le feu à cinq ou ſix maiſons 30 Sept.

CH. VII. AN. 1777. & à un grand nombre de pirogues de guerre : enfin, ayant envoyé un meſſage à Maheine, chef de l'iſle, pour le prévenir que les Anglois ne laiſſeroient pas un ſeul canot dans l'iſle, & que rien ne les appaiſeroit juſqu'à ce qu'on leur rendît leur chèvre ; la chèvre fut rapportée. Cette querelle cauſa autant d'affliction au capitaine Cook qu'aux Indiens mêmes. Il étoit très-affecté en conſidérant qu'après avoir refuſé de céder aux preſſantes ſollicitations des chefs d'Otahiti, pour les ſeconder dans l'attaque projettée contre les peuples d'Eimeo, il ſe trouvoit cependant dans la fâcheuſe néceſſité de faire la guerre à ces malheureux Indiens, & de leur cauſer de plus grands maux que ne leur en préparoit l'invaſion de Towha.

11 Octob. LE 11 d'octobre, les vaiſſeaux ſortirent d'Eimeo ; le lendemain, ils arrivèrent à Huaheine, & ils entrèrent dans le port d'Owharre, ſitué ſur la rive occidentale de l'iſle. La principale affaire du capitaine Cook, pendant qu'il réſida à Huaheine, fut l'établiſſement d'Omaï. On employa beaucoup d'art, de ſageſſe, & même de politeſſe, pour obtenir le conſentement

consentement des chefs de l'isle. Omaï s'habilla très-proprement, présenta aux chefs des présens convenables, s'acquitta de plusieurs cérémonies religieuses, & prononça un discours, dont le capitaine Cook lui avoit fourni les principales idées. Le résultat de cette négociation fut qu'on accorda à Omaï un terrein auprès du port, lequel terrein avoit deux cents pas de large, & s'étendoit du rivage, jusques au pied de la montagne. Une partie même de cette montagne fut comprise dans la concession. Tout étant bien arrangé, & la garantie du terrein assurée, les charpentiers du vaisseau furent employés à bâtir une maison pour Omaï, afin qu'il pût y serrer les richesses qu'il avoit apportées d'Europe. En même tems plusieurs hommes de l'équipage travaillèrent à lui faire un jardin, où ils plantèrent des chadeks, des seps de vigne, des ananas, des melons, & diverses autres graines de fruits & d'herbages, & le capitaine Cook eut la satisfaction, avant de partir d'Huaheine, de voir que ces différentes semences avoient fort bien réussi.

CH. VII. AN. 1777.

OMAÏ trouva à Huaheine un frère, une ſœur & un beau-frère, qui l'accueillirent avec beaucoup de tendreſſe; mais quoique ces Indiens euſſent de l'affection pour Omaï, le capitaine Cook reconnut avec peine qu'ils étoient de trop peu de conſéquence dans l'iſle, pour pouvoir rendre aucun ſervice à leur parent. Ils n'avoient le moyen de protéger ni ſa perſonne, ni ſes propriétés, & il y avoit lieu de craindre qu'il ne fût dépouillé de tout ce qu'il poſſédoit, dès qu'il ceſſeroit d'être ſoutenu par le pouvoir des Anglois. Pour prévenir un tel malheur, le capitaine Cook lui conſeilla de ſe procurer la faveur & la protection de deux ou trois des principaux chefs, en leur faiſant part de ſes biens. Omaï ſuivit prudemment ce conſeil. Malgré cela, notre navigateur ne ſe fiant pas tout-à-fait à l'eſpoir de la reconnoiſſance des chefs, employa les menaces pour défendre ſon ami. Il ſaiſit pluſieurs occaſions de ſignifier aux habitans, qu'il avoit deſſein de retourner à Huaheine, après en avoir été abſent ſuivant ſon uſage, & que ſi à ſon retour il ne trouvoit pas

Omaï dans le même état où il le laiſſoit, tous ceux qui l'auroient inquiété ſeroient ſévèrement punis. Les Indiens croyoient que les vaiſſeaux anglois continueroient à venir périodiquement dans la mer du Sud : ainſi la menace du capitaine Cook ſembloit devoir produire un heureux effet.

QUAND la maiſon d'Omaï fut preſque achevée de bâtir, on mit à terre les choſes qui lui appartenoient. Alors une boëte de curioſité ſervit à exciter bien plus l'admiration des Indiens, que les objets les plus utiles n'auroient pu le faire. Quant aux pots, aux chaudières, aux plats, aux aſſiettes, aux gobelets & autres uſtenſiles de ménage, les habitans les regardoient à peine; Omaï lui-même, ſentant que ces choſes n'étoient pas d'une grande conſéquence pour lui dans ſon nouveau domicile, en troqua ſagement la plus grande partie, avec les matelots anglois, pour des haches & d'autres inſtrumens de fer qui avoient une valeur plus réelle à Huaheine, & qui pouvoient lui donner plus de ſupériorité ſur les hommes avec leſ-

quels il devoit passer le reste de ses jours.

Ch. VII. An. 1777.

Quand Omaï s'établit à Huaheine, sa famille consistoit en huit ou dix personnes ; si l'on peut toutefois appeler famille, la maison à laquelle n'appartient ni ne peut appartenir une seule femme, à moins que son maître ne devienne moins volage. Omaï ne paroissoit pas alors disposé à se marier, ce qui pourroit faire croire que sa résidence en Angleterre n'avoit pas beaucoup contribué à lui faire désirer de goûter la félicité d'une union chaste & domestique, avec une femme de son pays.

Les armes qu'Omaï possédoit, étoient un mousquet, une bayonnette, une boëte à cartouches, un fusil de chasse, deux paires de pistolets & deux ou trois sabres ou épées. Il étoit enchanté de cet assortiment militaire ; le capitaine Cook ne lui en fit présent que pour céder au violent desir qu'il avoit de ces armes : car il pensoit qu'Omaï seroit plus heureux de ne point garder des fusils, ni d'autres armes européennes, de peur que l'usage qu'il en pourroit faire, ne devînt pour lui plus dange-

reux qu'utile ; d'autant que la prudence n'étoit pas la vertu qui diſtinguoit le plus ce bon Indien. Quoique notre Navigateur ſentît un vrai plaiſir d'avoir rapporté Omaï dans le même endroit où il l'avoit pris, il étoit pourtant un peu affligé, en conſidérant que la ſituation de ce jeune homme étoit peut-être moins heureuſe qu'avant qu'il connût les Anglois ; il y avoit tout lieu d'appréhender que les avantages qu'il devoit à ſon voyage d'Angleterre, l'expoſeroient à bien des périls.

QUELQUES défauts qu'eût Omaï, ils étoient bien plus que balancés par ſon bon naturel & ſes ſentimens de reconnoiſſance. Il avoit aſſez d'intelligence, mais peu d'application & de perſévérance. Il ſavoit en général beaucoup de choſes, mais il les ſavoit imparfaitement, & ſes obſervations n'étoient jamais profondes ; auſſi il n'étoit pas capable d'introduire les arts & les coutumes des Anglois parmi ſes compatriotes, ni même de perfectionner beaucoup les arts, qu'ils connoiſſoient dès long-tems. Cependant le capitaine Cook étoit certain qu'Omaï s'efforceroit de

Ch. VII. An. 1777. cultiver les fruits & les plantes, dont les Anglois avoient enrichi son jardin, & cela seul n'étoit pas une médiocre acquisition pour les Indiens : mais le plus grand avantage que les isles de la mer du Sud pussent devoir au voyage d'Omaï, c'étoit les animaux qu'on avoit portés dans ces isles : car il est probable qu'elles ne les auroient jamais eus, si Omaï n'étoit pas venu en Angleterre. Quand ces animaux se multiplieront, comme le capitaine Cook l'espéroit, Otahiti & les autres isles de la Société égaleront & surpasseront peut-être, pour l'abondance des provisions, toutes les autres contrées de la terre.

Avant de quitter Huaheine, notre Navigateur fit graver sur un des côtés de la maison d'Omaï l'inscription suivante :

Georgius tertius Rex, 2 Novemb. 1777.
Naves { *Resolution, Jac. Cook, Pr.*
{ *Discovery, Car. Clerke, Pr.*

3 Nov. Le 2 de Novembre, Omaï prit pour la dernière fois congé de nos voyageurs. Il dit adieu de la manière la plus affectueuse à tous les officiers. Cependant

il se contint avec beaucoup de force jusqu'à ce qu'il vînt au capitaine Cook; mais alors ses larmes coulèrent en abondance, & il continua de pleurer tout le tems qu'il fut dans le canot qui le conduisit au rivage.

J'AJOUTERAI ici qu'une quinzaine de jours après, notre navigateur étant à Ulietea, reçut un message de deux hommes qu'Omaï lui envoyoit pour lui dire que ses compatriotes ne l'avoient point encore chagriné; que tout ce qui lui appartenoit étoit en bon état, excepté sa chèvre, qui étoit morte en faisant ses petits, & qu'il prioit le capitaine Cook de lui envoyer une autre chèvre avec une hache. Le capitaine Cook se félicitant d'avoir une nouvelle occasion de rendre service à Omaï, lui renvoya ses messagers, non-seulement avec les haches; mais avec un couple de chevreaux qu'on prit dans la Découverte.

LES deux enfans que le capitaine Cook avoit pris à la nouvelle Zélande, ne doivent pas être oubliés. Ils désiroient vivement de rester à bord, & le capitaine Cook les auroit volon-

tiers conduits en Angleterre, s'il avoit eu quelque espérance de pouvoir les rendre à leur patrie. Tiarooa, le plus avancé en âge, étoit un très-beau jeune homme, plein de bon sens, & capable de profiter des instructions qu'on auroit voulu lui donner. Il sembloit persuadé de l'avantage des isles de la Société, sur la nouvelle Zélande, & il consentit, quoiqu'avec un peu de peine, à fixer ses jours à Huaheine, dans le sein de l'abondance & du repos. Pour le plus jeune, il s'étoit tellement attaché à nos navigateurs, qu'il fallut le faire mettre à terre par force. Cette nécessité coûtoit pourtant au capitaine Cook & à tout son équipage; car l'enfant étoit spirituel, jovial, & tout le monde l'aimoit beaucoup. Il devint, ainsi que son camarade, une partie de la famille d'Omaï.

TANDIS que nos voyageurs étoient à Huaheine, un voleur leur causa tant d'inquiétude par sa conduite atroce, que le Capitaine Cook se crut obligé de le punir plus sévèrement qu'il n'avoit jamais puni les autres. Après lui avoir fait raser les cheveux & la barbe, il

lui fit encore couper les oreilles, & il le renvoya ainsi mutilé. Nous ne pouvons rapporter qu'à regret cet acte d'une sévérité cruelle. CH. VII. AN. 1777.

LE 3 de Novembre, les vaisseaux mouillèrent l'ancre dans le port de Ohamaneao, sur la côte d'Ulietea. Le 6 on éleva deux observatoires sur le rivage, & les deux journées suivantes furent consacrées aux travaux astronomiques. Dans la nuit du 12 au 13, John Harrisson, soldat de marine qui étoit en sentinelle devant les tentes, déserta arme & bagage. Le capitaine Cook se conduisit dans cette occasion avec sa fermeté & sa vigueur accoutumée. Il alla lui-même à la poursuite du déserteur, qui, après quelques difficultés de la part des habitans, fut enfin pris. On le trouva assis entre deux femmes, ayant mis son mousquet par terre à côté de lui. Tout ce qu'il put dire pour sa défense, c'est que les Indiens l'avoient engagé à rester parmi eux. C'étoit assez vraisemblable. D'ailleurs il n'avoit quitté son poste qu'environ dix minutes avant le moment où on devoit le relever. Ainsi le capitaine 3 Nov.

CH. VII.
AN. 1777.

Cook ne lui fit infliger qu'une légère punition.

QUELQUES jours après cette désertion, il y en eut une autre plus inquiétante. Dans la matinée du 24 Novembre, le capitaine Cook fut informé qu'un pilotin & un matelot de la Découverte manquoient. Bientôt après on fut instruit qu'ils s'étoient échappés la soirée précédente, dans un canot, & qu'ils devoient avoir déjà atteint l'extrémité de l'isle. On avoit entendu plusieurs fois le pilotin témoigner le désir de vivre dans ces contrées; on ne pouvoit donc pas douter que lui & le matelot ne se fussent cachés avec cet espoir. Quoique le capitaine Clerke partît immédiatement pour se mettre à leurs trousses, avec deux canots armés, il revint sans les trouver. Les Indiens l'amusèrent toute la journée par de faux avis. Le lendemain on rapporta que les déserteurs étoient à Otata. Comme ils n'étoient pas les seuls dans les vaisseaux qui désirassent de passer leurs jours dans ces isles chéries, il devenoit important de les ravoir à quelque prix que ce fût, afin de prévenir désor-

25 Nov.

mais de semblables évasions. Aussi le capitaine Cook voulant faire connoître ses intentions aux habitans, résolut de se mettre lui-même en quête des deux fugitifs ; d'autant qu'il avoit déjà observé plusieurs fois que les Indiens n'osoient jamais l'abuser par de fausses informations.

IL partit donc le lendemain matin, avec deux canots armés, & accompagné d'Oreo, chef d'Ulietea. Il se rendit droit à Otaha ; mais quand il fut arrivé dans l'endroit où il croyoit trouver les déserteurs, on lui dit qu'ils avoient passé à Bolabola. Notre navigateur ne jugea point à propos de les poursuivre jusques dans cette isle. Il aima mieux mettre à exécution un projet qu'il crut plus efficace. Il s'empara du fils du chef Oreo, de sa fille & de son gendre ; & il déclara qu'il les retiendroit prisonniers jusques à ce qu'on eût rendu ses déserteurs. Quant à Oreo lui-même, il lui dit qu'il étoit maître de sortir du vaisseau lorsqu'il voudroit, & de prendre les mesures les plus convenables pour ramener les deux Anglois ; que s'il réussissoit, on remettroit ses enfans

Ch. VII. An. 1777. en liberté ; mais qu'autrement on les emporteroit en Angleterre. Le capitaine Cook ajouta que la conduite du chef & de la plus grande partie de son peuple, en favorisant l'évasion des déserteurs, & en encourageant d'autres Anglois à les suivre, justifioit tout ce qu'il pourroit faire pour s'en venger. Après cette explication, Oreo se conduisit avec beaucoup de zèle pour ravoir les deux fugitifs. Il envoya un canot avec un message à Opoony, Roi de Bolabola, pour lui apprendre ce qui venoit de se passer, & pour le prier de faire saisir les deux Anglois, & de les lui renvoyer. L'Indien chargé de cette commission étoit le père de Pootoe, gendre d'Oreo. Il vint, avant de partir, demander les ordres du capitaine Cook, qui lui recommanda de ne pas revenir sans les déserteurs, & de dire à Opoony, que s'ils étoient déjà sortis de Bolabola, il mît ses canots à leur poursuite jusqu'à ce qu'ils fussent pris. Ces demarches hardies eurent enfin un heureux succès.

28 Nov. Le 28 les déserteurs furent ramenés ; & dès qu'ils entrèrent à bord du vaisseau on relâcha les trois prisonniers

Indiens. Notre navigateur n'auroit peut-être pas pris, en cette occasion un parti aussi vigoureux, s'il n'avoit pas eu le plus grand désir de conserver à sa patrie le fils du frère d'un de ses meilleurs Officiers. CH. VII. AN. 1777.

PENDANT que cette affaire se passoit, quelques Indiens, affligés de l'emprisonnement des enfans de leur chef, conçurent un projet qui pouvoit avoir des suites fâcheuses. Ils résolurent de s'emparer, à la première occasion favorable, & du capitaine Clerke & du capitaine Cook. Relativement au capitaine Clerke, ils ne firent point un secret de leur complot, & le lendemain il fut découvert ; mais ils furent plus discrets sur leur principal dessein, qui étoit d'arrêter le capitaine Cook. Il avoit coutume d'aller se baigner tous les soirs dans une petite rivière auprès du port, & en y allant, il étoit presque toujours seul, & sans armes. Les Indiens le savoient : en conséquence ils se préparèrent, le 29, à saisir le capitaine lorsqu'il seroit au bain ; mais heureusement qu'il avoit eu la prudence de ne plus vouloir s'exposer seul, tan- 29 Nov.

Ch. VII. An. 1777.

dis qu'il retenoit prisonnière la famille d'Oreo. Il avoit même averti le capitaine Clerke & tous les officiers de ne point hasarder d'aller seuls loin des vaisseaux. Dans l'après-midi, où le projet des Indiens devoit s'exécuter, le chef des Indiens demanda au capitaine Cook, s'il ne vouloit pas aller au bain ; & quand il vit que le capitaine avoit résolu de ne point sortir ce jour-là, il se retira avec tout ses sujets. Oreo soupçonna sans doute que son plan étoit découvert ; cependant le capitaine Cook n'en avoit eu aucune idée. Il imagina au contraire, en voyant les habitans se retirer si vîte, qu'ils éprouvoient quelque terreur panique, dont ils seroient, comme à l'ordinaire, bientôt guéris.

Le capitaine Clerke & M. Gore furent le même jour dans un assez grand danger. Pendant qu'ils se promenoient ensemble, un parti d'Indiens, armés de piques, vint les environner ; mais le capitaine Clerke tenoit un pistolet à la main, qu'il tira une fois, & les Indiens se dissipèrent. La découverte de la conspiration formée contre le capitaine Clerke & M. Gore, fut due à

une fille, qu'un des officiers avoit amenée de Huaheine. Alors les habitans furent si irrités contre cette fille, qu'ils menacèrent de la tuer dès que les Anglois se feroient éloignés de l'isle ; mais nos voyageurs prirent des moyens sûrs pour la mettre à l'abri de ce malheur. On dut se féliciter que le complot des Indiens fût découvert ; parce que s'ils avoient mis leur plan à exécution, il leur feroit devenu sans doute très-funeste à eux mêmes par le sang qu'il auroit fait répandre.

TANDIS que le capitaine Cook séjournoit à Ulietea, il fut visité par son vieux ami Orée, qui, lors des premiers voyages des Anglois, étoit chef, ou plutôt régent d'Huaheine. Cependant, quoique descendu de ce rang, & réduit, en quelque sorte, à celui d'un simple particulier, il conservoit un grand crédit : il ne parut jamais qu'avec une nombreuse suite, & des présens qui prouvoient son opulence & sa générosité.

BOLABOLA fut la dernière des isles de la Société où le capitaine Cook relâcha. Il y arriva le 8 de Décembre.

Ch. VII. An. 1777.

Son dessein, en s'arrêtant à Bolabola, étoit de se procurer une ancre, que M. de Bougainville avoit perdue à Otahiti, & qui étoit dans la possession d'Opoony, roi des Bolaboliens. Ce n'est pas que notre navigateur manquât d'ancres; mais il vouloit convertir celui-ci en objets de commerce, dont la quantité diminuoit beaucoup dans les vaisseaux. Le capitaine Cook réussit dans sa négociation, & il récompensá généreusement Opoony de lui avoir cédé l'ancre.

Pendant le tems que les Anglois demeurèrent à Bolabola, ils eurent occasion de connoître parfaitement l'histoire militaire de cette isle, dont ils avoient si souvent entendu parler. Les guerriers de Bolabola avoient déjà achevé la conquête d'Ulietea & d'Otaha, & leurs victoires les rendoient redoutables à tous les habitans des isles voisines. Ce qui ajoute sur-tout à leur gloire, c'est que leur pays n'a pas huit lieues de circonférence, c'est-à-dire, la moitié de la grandeur d'Ulietea.

Le zèle du capitaine Cook pour procurer des animaux utiles aux habitans de

de la mer du Sud, ne se rallentit jamais. Opoony avoit déjà un bélier, que les Espagnols avoient laissé à Otahiti. Le capitaine Cook lui donna une brebis, de la race des moutons du cap de Bonne-Espérance; content de pouvoir, par ce présent, espérer que ces animaux se multiplieroient dans l'isle de Bolabola. Il avoit aussi fait donner à Oréo, chef d'Ulietea, un verrat & une truie d'Angleterre, avec deux chèvres mâle & femelle. D'après tant de soins, on ne doit pas douter qu'avant peu d'années, Otahiti & toutes les isles du voisinage, non-seulement aient une bien meilleure race de cochons, mais encore une grande quantité d'autres espèces d'animaux que leur ont porté nos voyageurs; & alors aucune autre partie du monde ne pourra le disputer à ces isles pour la variété & l'abondance des provisions nécessaires aux navigateurs. Telles qu'elles étoient déjà à l'arrivée du capitaine Cook, ce chef expérimenté les préféroit à tous les autres lieux de relâche.

UNE observation importante, c'est que le bonheur des insulaires de la mer

CH. VII. AN. 1777.

du Sud dépend déformais beaucoup des vifites des Européens. Le capitaine Cook ne pouvoit pas s'empêcher de confeffer que ce peuple auroit été infiniment plus heureux de n'avoir jamais connu toutes les commodités, tous les agrémens que procurent nos arts, que d'être abandonné enfuite à fon ignorance première. Si les relations entre ce peuple & nous ceffoient entièrement, il ne pourroit plus jouir de cette douce indifférence, dans laquelle il vivoit avant qu'on le découvrît. Auffi, il fembloit à notre navigateur que ce fût maintenant un devoir pour les Européens, que d'aller tous les trois ou quatre ans dans ces isles, pour leur apporter une provifion des chofes auxquelles nous les avons fi bien accoutumés. Peut-être les habitans de l'Archipel de la Société fentiront-ils vivement la privation de notre commerce, quand il fera trop tard pour revenir aux chofes de leur invention; chofes qu'ils méprifent en grande partie, & dont ils ne veulent plus fe fervir, depuis que nous leur en avons fait connoître de meilleures. On peut même craindre que quand les

inſtrumens de fer, apportés d'Europe, ſeront entièrement uſés, les Indiens auront déjà perdu la connoiſſance de beaucoup d'autres inſtrumens que ceux-ci ont remplacé parmi eux. Au dernier voyage du capitaine Cook, une hache de pierre paroiſſoit auſſi rare à Otahiti, qu'une hache de fer l'étoit huit années auparavant, & on n'y voyoit plus un ſeul ciſeau de pierre ou d'os. Nos ciſeaux de menuiſier leur avoient ſuccédé. Les Indiens étoient même aſſez bornés pour croire qu'ils poſſédoient une proviſion inépuiſable de cette dernière marchandiſe. De toutes les choſes que nous leur avons fournies, les plus précieuſes pour eux, ſont les haches & les coignées. Ils ne leur comparent abſolument rien; mais en général nos inſtrumens, nos outils leur ſont devenus d'un uſage ſi commun & ſi néceſſaire, ils en retirent tant d'avantages & de commodités, que ſi on ne continuoit pas à leur en porter, ils ſeroient très-malheureux, puiſqu'ils n'ont aucun moyen d'en fabriquer eux-mêmes.

Il eſt impoſſible de réfléchir à la

Ch. VII. An. 1777.

situation actuelle de ce peuple, sans y prendre un vif intérêt. On ne peut s'empêcher de souhaiter que l'ordre des événemens oblige les Européens à voyager de tems en tems dans la mer du Sud, pour qu'un commerce souvent renouvellé avec les Indiens de ces contrées, ne leur permette pas de se plaindre de nous avoir connus, & ajoute au contraire à leur bonheur, en les faisant passer à un état de civilisation dont ils sont encore éloignés.

Malgré toutes les occupations accidentelles ou subordonnées du capitaine Cook & de ses compagnons, il ne perdoit pas un seul instant de vue le principal objet de son voyage. Il saisit avec soin toutes les occasions de faire des observations astronomiques & nautiques. Aussi la latitude & la longitude de tous les endroits où les vaisseaux s'arrêtèrent, furent déterminées, les variations de la boussole marquées; les marées calculées avec une exactitude précieuse pour les sciences, & particulièrement utiles aux navigateurs, qui parcourront un jour le même Océan.

D'après les fréquens voyages que

les Anglois ont faits aux isles de la Société, on feroit fondé à croire que la religion, la politique, les inftitutions fociales, les mœurs, les coutumes de ce pays, doivent être parfaitement connues. La dernière vifite de nos navigateurs fur-tout put leur fournir beaucoup de lumières à cet égard. Cependant le capitaine Cook & M. Anderfon ont confeffé l'un & l'autre, que tout ce qu'ils avoient appris là-deffus étoit fort imparfait, & même qu'ils ignoroient entièrement les plus importantes loix des Otahitiens. Le capitaine Cook a fait fur le caractère de ces peuples une réflexion qui me paroît fi fage, que je veux la copier ici. « Il me femble, dit-» il, qu'on s'eft trop étendu, dans nos » premières relations, fur certains ufa-» ges, qui rendoient le féjour d'Otahiti » fi agréable à plufieurs de nos marins. » S'il reftoit quelques traits à ajouter à » ces tableaux, j'héfiterois à les placer » ici, parce que je croirois que la pein-» ture des mœurs licentieufes ne pour-» roit que déplaire aux lecteurs fages » pour lefquels j'écris ».

M. ANDERSON rapporte que le fyf-

tême religieux des Otahitiens eſt très-étendu, & à beaucoup d'égards, très-ſingulier ; ils ne paroiſſent point adorer un ſeul Dieu, ſupérieur à tout ; mais ils rendent hommage à pluſieurs Déités, qu'ils ſuppoſent très-puiſſantes. dans les différentes parties d'Otahiti, ainſi que dans les isles voiſines, ils choiſiſſent celles de ces Déités, qu'ils croient la plus propre à les protéger, ou à leur accorder ce qu'ils déſirent ; & ils lui rendent un culte particulier ; mais s'ils ſe trompent dans leurs eſpérances, ils ne penſent pas que ce ſoit une impiété, que de délaiſſer l'objet de leur adoration & d'offrir leurs vœux à un autre qu'ils imaginent être plus propice ou plus puiſſant. En général, les idées qu'ils ont de la Divinité, ſont abſurdes & extravagantes. Ils croient cependant que l'ame eſt ſpirituelle, immortelle, & en même tems, ils ne penſent pas à cette eſpérance ſublime d'une éternelle félicité, que la Religion chrétienne inſpire, & que la raiſon humaine n'a connue qu'après la perfection de ſes facultés.

Il y avoit déjà dix-ſept mois que le

capitaine Cook étoit parti d'Angleterre. Quoique son tems n'eût pas été absolument perdu, il étoit fâché de voir que, par rapport au principal objet de ses instructions, il n'étoit encore qu'au commencement de son voyage. C'est pourquoi, en quittant les isles de la Société, toute son attention se rapporta de nouveau sur ce qui pouvoit contribuer à la conservation des équipages, & au succès de l'expédition. Il avoit déjà fait à Otahiti l'examen de ses provisions. Dès qu'il fut en mer, il ordonna à tous les bossemans, à tous les charpentiers, de lui en fournir encore un état exact, afin qu'il pût connoître au juste, & la quantité & la qualité de ce qui restoit à bord, & par ce moyen en user de la manière la plus profitable.

CH. VII.
AN. 1777.

C'ÉTOIT le 8 de Décembre, que les vaisseaux Anglois partirent de Bolabola, où ils étoient arrivés le même jour. Dans la nuit du 22 au 23 du même mois, notre Navigateur passa la ligne par la longitude du 203° 15′ est. Le 24 il decouvrit une terre, qui fut bientôt reconnue pour une dé ces isles basses

8 Déc.
22 au 23.
24.

& inhabitées, si communes dans cet
CH. VII. immense Océan. Là les Anglois eurent
AN. 1777 le bonheur de prendre une grande quantité de tortues, qui leur furent d'un
28. secours très-agréable. Le 28 une éclipse de Soleil, fut observée dans cette même isle par M. Bayley, M. King & le capitaine Cook. Les fêtes qui s'approchoient, furent cause que le capitaine Cook appella l'isle, où il étoit alors, l'isle de *Noël*. Il fit planter des noix de coco, & des graines de melon, dans les endroits les plus élevés, & il y laissa une bouteille renfermant cette inscription :

Georgius tertius, Rex, 31 Decembris 1777.

Naves { *Résolution, Jac. Cook, Pr.* / *Discovery, Car. Clerke, Pr.* }

Cette isle a de quinze à vingt lieues de circuit (*a*).

2 Janv. 1778. Le 2 du mois de Janvier 1778, les Anglois reprirent leur route vers le

(*a*) La côte ouest, où l'Eclipse fut observée, est à 1° 59' de latitude Nord, & aux 202°. 30' de longitude est.

nord. Quoique plusieurs circonstances leur prouvassent qu'ils n'étoient pas éloignés de terre, ils ne découvrirent rien jusqu'au 18, qu'une isle fut apperçue portant nord-est par est. Bientôt après nos voyageurs virent une plus grande étendue de terre détachée de la première. Le lendemain ils rencontrèrent une troisième isle, dans la direction de l'ouest-nord-ouest, & se prolongeant aussi loin que l'œil pouvoit atteindre. En s'avançant vers la seconde terre, ils étoient incertains s'il y avoit des habitans ; mais leurs doutes furent bientôt résolus ; puisque plusieurs canots portant de trois à six hommes chacun, partirent du rivage pour venir au-devant d'eux. A leur approche, les Anglois furent agréablement surpris de voir que ce peuple parloit la même langue que celle d'Otahiti. Aucun des Indiens n'osoit d'abord se hasarder à monter dans les vaisseaux ; mais le 20, il y en entra plusieurs qui témoignèrent bien plus d'étonnement & d'admiration que le capitaine Cook n'en avoit jamais vu chez les autres nations nouvellement découvertes. Leurs yeux se portoient

20 Janv.

continuellement d'un objet vers l'autre; leurs regards, leurs geſtes annonçoient aſſez que tout ce qu'ils voyoient, leur étoit abſolument étranger; & qu'ils n'avoient jamais été viſités par aucun Européen. Cependant ils avoient entendu parler du fer, ils en avoient même eu quelque morceau, depuis très-longtems; mais tout ce qu'ils en ſavoient, c'eſt qu'il avoit la propriété de couper & de percer mieux que toutes les matières connues dans leur pays. Leurs cérémonies, en entrant dans le vaiſſeau, leurs geſtes, leurs ſaluts, leur manière de chanter, étoient ſemblables à ce que les Anglois avoient vu aux iſles de la Société. Une choſe qui leur étoit également commune avec les autres Inſulaires, c'eſt leur aptitude à dérober tout ce qui ſe préſentoit ſous leurs mains, ou plutôt à le prendre devant tout le monde, comme ſi on n'avoit dû ni s'en offenſer, ni l'empêcher. Les Anglois leur prouvèrent qu'ils ſe méprenoient, & ils tinrent ſur eux un œil ſi vigilant, qu'ils furent obligés de paroître moins ardens à s'approprier les

objets qui piquoient leur fantaiſie & excitoient leur convoitiſe. CH. VII. AN. 1778.

LE capitaine Cook établit une loi, par laquelle il étoit défendu aux canots de l'équipage d'aller à terre. Il voulut, par ce moyen, empêcher ſes gens d'introduire dans cette iſle une maladie fatale, qu'ils avoient malheureuſement communiquée ailleurs. Il défendit également qu'il entrât des femmes dans les vaiſſeaux; & enfin une troiſième précaution qu'il prit & qui étoit non moins néceſſaire, ce fut d'avoir ſoin qu'aucun des Anglois qui avoient cette maladie, n'euſſent de l'emploi ailleurs qu'à bord. Ainſi l'ame ſenſible & pleine d'humanité de notre navigateur, ne permit pas qu'une injure irréparable fût faite à ces pauvres Indiens. Il eſt des hommes qui s'énorgueilliſſent dans leur infâmie, & qui s'inquiètent fort peu du mal qu'ils peuvent faire. Tel étoit le maître canonier de la Découverte. On l'avoit chargé à Tangataboo, de veiller à terre ſur les échanges; & quoiqu'il n'ignorât point qu'il étoit déjà malade, il perſiſta à avoir des relations avec diverſes femmes. Ses camarades

CH. VII. AN. 1778.

lui en firent des reproches ; mais en vain, jusqu'à ce qu'enfin le capitaine Clerke, instruit de sa dangereuse inconduite, le fit mener à bord. Si je savois le nom de cet homme, je ne manquetois pas de le tracer ici, en le dévouant à la honte éternelle qui lui est due.

LE lieutenant Williamson, ayant été envoyé au rivage avec des canots pour chercher un endroit propre a faire aiguade, les habitans vinrent en foule audevant de lui. Dans l'instant qu'il essayoit de débarquer, ils s'efforcèrent avec tant de violence à saisir les rames, les mousquets, & généralement tout ce qui étoit dans les canots, qu'on fut obligé de tirer sur eux, & il y eut un Indien tué. Cet accident ne fut connu du capitaine Cook qu'après qu'il eut quitté l'isle : de sorte qu'il continua à se conduire avec les Indiens comme si rien n'étoit arrivé.

TANDIS que les vaisseaux étoient à l'ancre, le capitaine Cook descendit à terre. Au moment même qu'il débarquoit, tous les habitans assemblés sur la plage, tombèrent la face contre terre, & demeurèrent dans cette hum-

ble posture jusqu'à ce qu'à force de signes, il leur eût fait entendre qu'il vouloit les voir relever. Malgré cela, ils firent encore beaucoup d'autres cérémonies. Le lendemain les échanges commencèrent. Les habitans portèrent au marché des cochons & des patates; & les Anglois des clous & des petits morceaux de fer taillés en forme de ciseaux de menuiserie. Loin de faire des difficultés pour laisser prendre de l'eau, les Indiens aidèrent nos matelots à rouler les barriques, & ils se prêtèrent gaiement à tout ce qu'on exigeoit d'eux.

TOUT allant à la satisfaction du capitaine Cook, il fit une incursion dans le pays, accompagné de M. Anderson & de M. Webber, l'un non moins capable de décrire avec la plume, que l'autre de représenter avec le pinceau, tout ce qui étoit digne de leur observation.

PARMI les différens objets qui fixèrent l'attention des trois voyageurs, étoit un *Morai*, dont la description particulière & le dessein gravé, sont dans le troisième voyage du capitaine Cook. A leur retour sur la rive, ils eurent là

satisfaction de voir que le commerce alloit bon train. Les cochons, les volailles, les végétaux arrivoient en abondance; & les Indiens ne cherchoient plus ni à dérober, ni à tromper. L'inclination qu'ils avoient d'abord montrée pour le pillage, étoit entièrement corrigée, depuis qu'on les avoit convaincus qu'ils ne pouvoient pas s'y livrer impunément. Dans les différens articles qu'ils portèrent pour échanger, le plus remarquable étoit une espèce de manteau avec un bonnet très-élégant, & qui pourroit servir de parure, même dans les endroits où il y a le plus de recherche dans les habillemens. Ce manteau étoit richement orné de plumes rouges & jaunes, extrêmement belles, & que leur nouveauté, leur fraîcheur rendoit en encore plus brillantes.

22 Janv. LE 22, il arriva un événement qui donna aux Anglois lieu de penser que les habitans de l'isle où ils se trouvoient, étoient antropophages. Cependant pour ne pas croire à cette horrible pratique sur de simples soupçons, le Capitaine voulut s'informer de la vérité du fait; & les réponses qu'on lui fit, confirmè-

rent les premières idées qu'on lui avoit données. Un vieillard sur-tout à qui il demanda si les Indiens mangeoient de la chair humaine, répondit qu'oui, & parut se moquer de la simplicité d'une telle question. Malgré cela, on l'interrogea encore ; mais il fit la même réponse, en ajoutant que la chair humaine étoit bonne, ou, comme il l'exprimoit lui-même, « un excellent manger. » On apprit pourtant que les ennemis qui périssoient dans les combats étoient les seuls objets de cette exécrable coutume.

L'ISLE où séjournoient alors nos voyageurs se nomme *Atooi*. Tout près de celle-là, il y en a une autre appelée *Oneeheow*, où le capitaine Cook se rendit avec les deux vaisseaux le 29 du même mois. Les habitans d'Oneeheow, ressemblent à ceux d'Atooi, & ont absolument les mêmes usages. Divers exemples prouvèrent évidemment aux Anglois que le barbare usage de manger des hommes est encore plus fréquent & plus chéri à Oneeheow, qu'à la nouvelle Zélande.

LE capitaine Cook désirant d'être

CH. VII. AN. 1778.

utile à ce peuple, en l'enrichissant de diverses choses utiles, lui laissa un bélier & deux brebis, un verrat & une truie de la race des cochons Anglois, & des graines de melons & d'oignons. Des dons pareils auroient été faits aux habitans d'Atooi; mais un gros tems écarta nos voyageurs de cette isle, lorsqu'ils s'y attendoient le moins. Quoique le sol d'Oneeheow parût assez pauvre aux Anglois, il étoit pourtant couvert de plantes & d'arbustes qui embaumoient l'air de parfums exquis. Aucune autre isle n'avoit offert à nos navigateurs des jouissances en ce genre, aussi délicieuses.

Il est assez curieux de voir que presque toutes les isles de l'Océan Pacifique, que les derniers voyages des Européens ont ajouté à la géographie du globe, sont rassemblées en groupes ou en différens Archipels. Il en paroît quelques-unes seules; mais elles sont extrêmement rares, en comparaison des autres; & il y en a probablement beaucoup qui sont encore inconnues, & qui doivent servir comme de points par lesquels les divers Archipels sont réunis dans

dans ces vastes mers. Celui dont nous parlons comprend un grand nombre d'isles dont le capitaine Cook ne put connoître alors que les cinq premières, Woahoo, Atooi, Oneeheow, Oreehoua & Tahoora. Il donna au groupe entier le nom d'isles *Sandwich*, en l'honneur du comte de Sandwich, son protecteur & son ami (*a*).

ATOOI est la plus considérable de ces isles, & celle où le capitaine Cook séjourna le plus long-tems & prit le plus d'informations, conjointement avec M. Anderson. Il parut à nos voyageurs que la terre d'Atooi ne ressembloit point à celle des isles qui sont entre le tropique du sud & l'équateur, excepté en ce qui concerne les montagnes, qui s'élèvent au milieu de l'isle, & qui présentent un aspect charmant. Les cochons, les chiens, les volailles sont les seuls animaux domestiques qu'on

(*a*) Les isles Sandwich, sont situées par la latitude de 21° 30′ & 22° 15′ nord, & entre la longitude de 199° 20′ & 201° 30′ est, longitude qui fut déterminée d'après soixante-douze observations lunaires.

Ch. VII. An. 1778.

trouve à Atooi ; & leurs espèces ne diffèrent en rien de celles d'Otahiti. Les habitans sont fortement bâtis ; mais d'une stature médiocre. Une chose très-remarquable parmi eux, c'est l'égalité de leur taille, de leur couleur & des traits des deux sexes. Le capitaine Cook n'avoit jamais vu une ressemblance si générale & si frappante. Ces Indiens paroissent doués de beaucoup de franchise & de gaieté. D'après l'opinion que le capitaine Cook conçut d'eux, ils sont également éloignés & de la légéreté frivole des peuples d'Otahiti, & du trop grand sérieux de ceux de Tongataboo. Ce qui honore leur caractère, & qui prouve qu'ils connoissent les vertus sociales, c'est le respect & l'attention qu'ils ont pour leurs femmes. Ils se montrent toujours prompts à les assister dans les tendres soins du devoir maternel. D'ailleurs le peuple d'Atooi paroissoit toujours devant nos navigateurs profondément pénétré du sentiment de son ignorance ; bien différent en cela de l'insolent & orgueilleux Japonois & du sauvage habitant du Groenland.

Les habitans des isles Sandwich ne

connoiſſent pas la coutume ſi généralement répandue dans toutes les iſles de la mer du Sud, de ſe percer les oreilles & d'y porter des ornemens, quoique d'ailleurs ils aiment extrêmement la parure. Tout ce qu'ils travaillent eſt fait avec beaucoup d'adreſſe & de propreté. La forme élégante, la fineſſe de leurs hameçons ne pourroit pas être ſurpaſſée par nos ouvriers d'Europe, quoique nos ouvriers joignent à beaucoup de talent la ſupériorité & la multiplicité des outils. Ces Indiens ſont également inſtruits dans l'art utile de l'agriculture. La quantité & l'excellence de leurs fruits & de leurs légumes ſont dues autant à leur intelligence & à leurs travaux, qu'à la fertilité de leur terre. Parmi les conformités que ces peuples ont avec ceux des iſles de la Société, une des plus frappantes, eſt celle du langage. Il eſt mot pour mot le même qu'à Otahiti.

SI les Eſpagnols avoient autrefois découvert les iſles Sandwich, ils n'auroient sûrement pas manqué d'en profiter, & d'en faire un excellent lieu de relâche pour les vaiſſeaux qu'ils envoient tous les ans d'Acapulco aux Phi-

CH. VII. AN. 1778. lippines. Il eût sur-tout été bienheureux pour l'Amiral Anson de savoir qu'il existoit entre l'Amérique & Tinian, un groupe d'isles où il pouvoit trouver abondamment des provisions pour faire rafraîchir son équipage, & se mettre à l'abri de tous les maux qu'il a soufferts.

2 Fév. LE 2 de Février, nos navigateurs continuèrent leur voyage vers le nord.
2 Mars. Dans cette route, il ne leur arriva rien, jusqu'au 2 de Mars, qui ne soit entièrement relatif à la navigation. Mais le 7 de Mars, ils virent la côte long-tems désirée de la nouvelle Albion. Ils étoient alors par les 44° 33′ de latitude nord, & par les 235° 20′ de longitude est. Pendant que les vaisseaux rangeoient la côte ouest de l'Amérique, le capitaine Cook nomma plusieurs caps ou pointes de terre qui se présentèrent à sa vue. Enfin le 29 de Mars, il mouilla l'ancre dans une espèce de baie, dont les environs sembloient fort différens de tout ce qu'il avoit vu jusqu'alors sur la même côte. C'étoient de hautes montagnes couvertes de neige, au pied desquelles il y avoit des vallons & des côteaux qui s'étendoient jusqu'au bord

de la mer, & qui, remplis de grands arbres, offroient l'imposante perspective d'une magnifique forêt (*a*). Les Anglois s'apperçurent bientôt que la côte étoit habitée. Trois canots, portant dix-huit hommes, partirent du rivage, & se rendirent auprès de la Résolution; mais on ne put pas les déterminer à monter à bord. Malgré cela ils paroissoient avoir des intentions pacifiques. Ils donnoient avec promptitude ce qu'ils possédoient pour ce qu'on leur offroit en échange, & ils témoignoient plus de désir pour les instrumens de fer, dont l'usage leur étoit certainement connu. D'après cela nos navigateurs eurent quelque raison d'espérer qu'ils trouveroient là une station commode où ils pourroient se pourvoir des objets dont ils manquoient, & oublier les inquiétudes & les retardemens qu'ils venoient de souffrir; car des vents contraires & un temps toujours tempêtueux les avoient tourmentés depuis

(*a*) C'étoit par la latitude de 49° 29′ nord, & par la longitude de 232° 29′ est.

leur arrivée sur les côtes de l'Amérique.

CH. VII.
AN. 1778.

Les vaisseaux étant donc entrés dans une baie commode, & les habitans paroissant disposés à entretenir un commerce amical avec les étrangers, le premier soin du capitaine Cook fut de chercher un port sûr ; & il n'eut pas de peine à le trouver. Aussi tôt qu'il fut à l'ancre, les échanges commencèrent avec les Américains. Les articles qu'ils offroient étoient des peaux de divers animaux, tels que des loups, des ours, des renards, des daims, des lapins des Indes, des chats sauvages, des martres, & sur-tout des loutres de mer. Indépendamment de ces peaux, sans préparation, ils en avoient aussi de travaillées en forme d'habits ou d'ornemens, ainsi que d'autres habillemens faits d'écorce d'arbre, & une foule d'ouvrages de leur façon, très-ingénieux & très-bien faits. Mais de toutes les choses que ces peuples portoient au marché, les plus extraordinaires sans doute, étoient des crânes & des mains d'homme où il restoit encore de la chair, & qui paroissoient avoir été rôtis. Nous n'a-

vons pas besoin de dire que ces derniers objets ne furent point acceptés. Pour les autres, nos navigateurs donnoient en échange des couteaux, des ciseaux, des petits morceaux de fer & d'étain, des clous, des miroirs, des boutons & plusieurs autres articles de métal. Les colliers de verre avoient peu de cours, & les étoffes angloises étoient absolument rejettées; quoiqu'en général les trocs se fissent avec honnêteté, il y avoit quelques Américains, aussi inclinés au vol que les Insulaires de la mer du Sud. Ils étoient en même tems voleurs plus dangereux; parce que, comme ils possédoient des instrumens de fer très-bien aiguisés, ils pouvoient couper un hameçon qui pendoit à sa ligne, ou tout autre chose attachée à une corde, au moment que les Anglois tournoient la tête; & ils y mettoient tant de dextérité, que quoique nos Voyageurs se tinssent bien sur leurs gardes, ils échappoient souvent à leur vigilance. Quant aux petites ruses qu'ils employèrent dans les échanges, comme elles étoient assez rares, le capitaine Cook aima mieux les passer sous si-

CH. VII.
AN. 1778.

lence, que d'en faire l'objet d'une querelle. Les Américains, qui d'abord acceptoient toute sorte de métaux, finirent par ne plus vouloir que du cuivre; aussi quand nos Voyageurs quittèrent cet endroit, il n'en restoit pas le moindre morceau dans les vaisseaux, excepté celui qui appartenoit aux ustensiles, ou aux instrumens les plus nécessaires. Tous les habits étoient dégarnis de leurs boutons, les bureaux dépouillés de leurs garnitures, les casseroles, les bouilloires, les canastres, les chandeliers, & tous les autres articles de cuivre, furent trafiqués: de sorte que les Anglois rendirent en peu de tems les Américains possesseurs de plus de choses, qu'aucune des autres Nations qu'ils avoient visitées dans le cours de leur voyage.

De tous les Sauvages qu'avoit vus le capitaine Cook, les habitans de la baie où il se trouvoit alors, étoient ceux qui paroissoient avoir les notions les plus certaines de leur droit de propriété exclusive sur tout ce que leur contrée produit. Dès qu'on voulut prendre de l'eau & du bois, ils en demandèrent

le paiement, & certainement si le Capitaine eût été à terre quand cela arriva, il les auroit contentés : mais les officiers Anglois étoient d'une opinion différente, & ils refusèrent de se soumettre à la réclamation des habitans.

L'HERBE qui couvroit leur terre, ne leur servoit absolument à rien ; cependant lorsqu'on voulut en faucher un peu pour les chèvres & les moutons qui restoient à bord, ils essayèrent également d'en obtenir un prix. Ils se montrèrent même très-raisonnables à cet égard. Malgré cela le capitaine Cook consentit à les satisfaire autant qu'il le put en conscience. Il s'étoit fait une loi sacrée de ne jamais toucher aux propriétés des peuples chez lesquels il descendoit, sans leur donner un ample dédommagement.

LE principal soin de nos Navigateurs dans cette baie, fut de réparer les vaisseaux, afin de les mettre bien en état d'achever leur route. Pendant qu'on y travailloit, le capitaine Cook s'occupa à prendre une connoissance plus étendue de la baie & des habitans. Ces peuples le reçurent presque par-tout ami-

calement. Cependant une fois il rencontra un chef ſuperbe & audacieux, qui accepta les préſens du capitaine Cook, mais que ces préſens ne purent adoucir. Les femmes du canton, où commandoit cet orgueilleux, ſe montrèrent beaucoup plus prévenantes & plus polies. Pluſieurs des plus jeunes s'étant parées à la hâte, ſe raſſemblèrent & vinrent au-devant des Anglois qu'elles accompagnèrent juſques dans leur village, en chantant une chanſon, qui n'étoit ni rude, ni déſagréable. Dans une autre occaſion, le capitaine Cook fut encore ſalué par des chanſons.

22 Avril.

Le 22 d'Avril, un grand nombre de canots s'avancèrent vers les vaiſſeaux; & quand ils en furent aſſez près, tous les Américains s'arrêtèrent, & ſe mirent à chanter. Quelques-unes de leurs chanſons, qu'ils répètent tous enſemble, ont une meſure lente, mais d'autres fort preſtes. D'ailleurs ils s'accompagnent ou en battant des mains ou en frappant tous enſemble de leurs pagayes ſur le bord de leurs canots, & en faiſant des geſtes très-expreſſifs. A la fin de chaque chanſon, ils reſtent quelques momens

dans le plus grand ſilence. Enſuite ils recommencent, en prononçant ſouvent le mot *hooéé* ! qui leur ſert de refrain.

PARMI les habitans de la baie, étoit un chef qui s'attacha au capitaine Cook d'une manière extraordinaire. Le capitaine Cook lui offrant à ſon départ un petit préſent, en reçut une peau de caſtor d'une bien plus grande valeur. Alors notre navigateur ajouta quelque choſe à ſon premier don, ce qui fit tant de plaiſir à l'Américain, qu'il ſe dépouilla ſoudain d'un beau manteau de pelleterie qu'il portoit & qu'il aimoit beaucoup, en inſiſtant pour que le capitaine l'acceptât. Le capitaine admirant tant de généroſité, & ne voulant pas que l'Américain en ſouffrît, lui ceignit un beau ſabre à manche de laiton; préſent qui rendit ce Sauvage exceſſivement content.

A ſon arrivée dans la baie, le capitaine Cook l'avoit honnorée du nom de *Baie du Roi George* ; mais il apprit enſuite que les habitans l'appelloient *Nootka* (*a*).

(*a*) L'entrée de la baie eſt dans l'eſt de la pointe

CH. VII. AN. 1778.

M. Anderſon continua de ſeconder l'attention & la ſagacité du capitaine Cook. Ils acquirent enſemble autant de lumières qu'ils pouvoient en eſpérer ſur ce pays & ſur le peuple qui l'habite. Il réſulte du tableau intéreſſant qu'ils en ont tracé, que tout diffère là des contrées de la mer du ſud. Je ne peux rapporter ici, comme je l'ai fait relativement aux autres pays découverts par le capitaine, que ce qui me ſemble le plus digne d'être offert à mes lecteurs.

Nos navigateurs trouvèrent que le climat de la baie du Roi George, étoit incomparablement plus doux que celui de la côte orientale de l'Amérique ne l'eſt dans une latitude parallèle. Le thermomètre ne deſcendoit jamais, pendant la nuit, au-deſſous de 42°, & le jour il montoit fréquemment au-deſſus de 60°.

LES arbres qu'on voit-là ſont en général de l'eſpèce des pins du Canada,

---

du canal de l'Eſpérance, & par la latitude de 40° 33′ nord, & par la longitude de 233° 12′ eſt.

des cyprès blancs & des pins sauvages, avec deux ou trois autres sortes de pins assez rares. Il y a d'ailleurs peu d'autres végétaux. Il est vrai que la saison étant fort peu avancée quand nos navigateurs s'arrêtèrent dans ce pays, toutes les plantes qu'il peut produire n'avoient peut-être pas encore poussé. En outre, ils ne pénétrèrent pas loin dans la campagne, & il échappa sans doute à leurs recherches beaucoup de productions.

LES animaux les plus communs dans cette partie de l'Amérique, sont les ours, les loups, les renards, les daims. Il y a aussi beaucoup d'animaux marins qui fréquentent la côte, comme des baleines, des marsouins & des phoques. Les oiseaux y sont beaucoup plus rares, tant pour le nombre que pour les espèces, & en outre fort difficiles à approcher ; ce qui vient sans doute de ce que les habitans les poursuivent sans cesse, non-seulement pour manger leur chair, mais pour se parer de leurs plumes, qui sont un grand ornement parmi ce peuple. Le poisson est-là beaucoup plus commun que les oiseaux ; mais nos voyageurs n'en virent que de

peu d'eſpèces, quoiqu'il y ait tout lieu de croire qu'il y en a davantage dans d'autres ſaiſons. Les Anglois n'apperçurent que deux ſortes de reptiles, des ſerpens & des lézards d'eau. Mais en revanche, les inſectes couvroient la terre.

Les Américains de la baie du Roi George ſont en général d'une taille médiocre; mais carrés ou plutôt replets & fort peu muſclés. Leur offre de vendre des têtes & des bras d'hommes, prouve qu'ils traitent leurs ennemis avec beaucoup de cruauté. Cependant on ne peut pas d'ailleurs les taxer d'une inhumanité particulière. La coutume de manger la chair des ennemis qui ſont tués dans les batailles, a été généralement répandue chez preſque toutes les nations ſauvages dans tous les tems & dans toutes les parties du globe. Les Anglois n'eurent pas à ſe plaindre de ces Américains. Ils les trouvèrent dociles, prévenans, doux, d'un tempérament aſſez phlegmatique, mais prompts à reſſentir l'injure & prompts à s'appaiſer. Leurs autres paſſions, principalement leur curioſité, ſemblent avoir peu d'activité; & on

peut attribuer cela à l'extrême indolence à laquelle ils s'abandonnent pour la plupart. La plus grande occupation des hommes est d'aller à la pêche ou à la chasse pour nourrir & entretenir leurs familles, tandis que les femmes travaillent à leurs étoffes de chanvre ou de laine, ou s'occupent de leurs autres soins domestiques. On doit dire à leur louange qu'elles sont toujours très-décemment & très-proprement habillées, & qu'elles ont une modeste pudeur qui est le plus bel appanage de leur sexe, & qui leur fait d'autant plus d'honneur que les hommes n'ont aucun sentiment de honte.

DANS ses manufactures, dans ses arts, ce peuple se montre très-adroit & très-ingénieux, soit dans le dessein, soit dans l'exécution de tout ce qu'il fabrique. On ne devroit pas en attendre autant de son caractère lent & insoucieux, & du peu de progrès qu'il a fait vers la civilisation. A la vérité, la manière dont il travaille le bois doit être principalement attribuée aux outils de fer qui sont d'un usage universel dans le pays, & dont tous les habitans se

servent avec une étonnante dextérité. Le capitaine Cook a fait beaucoup de raisonnemens sur ce qui a fourni à ces Américains la connoissance du fer. L'opinion la plus probable, est que le fer, ainsi que les autres métaux, leur sont parvenus de la baie d'Hudson & du Canada. Car les objets que nous portons d'Europe dans ces deux parties de l'Amérique, se répandent successivement d'une nation chez l'autre à travers le continent. Il y a même lieu de croire que les métaux voyagent quelquefois de la même manière, depuis la côte nord-ouest du Mexique (*a*).

Le langage de Nootka n'est ni rude, ni désagréable. Il se prononce beaucoup plus des lèvres que du gosier; ce qui n'est pas commun chez les sauvages. M. Anderson a recueilli

(*a*) Deux cuillers d'argent d'une forme semblable à celles qu'on voit quelquefois dans les anciens tableaux flamands, furent achetées par M. Gore; le Sauvage qui les lui vendit, les portoit comme un ornement attachées à son cou avec une courroie de cuir. M. Gore a fait présent de ces deux cuilleres à Sir Joseph Banks.

beaucoup

beaucoup de mots de l'idiôme de ce peuple.

Ch. VII.

An. 1778.

Le capitaine Cook n'oublia pas dans cette baie de continuer ses observations astronomiques & nautiques. Celles qu'il y fit sont très-nombreuses & d'une grande importance pour les sciences.

26 Avril.

Le 26 Avril, les vaisseaux furent complettement achevés de radouber, & prêts pour le départ. L'après-midi, au moment où on alloit mettre à la voile, le mercure du barometre tomba extrêmement bas; & l'on eut divers autres présages d'une tempête prochaine. Elle sembloit même venir du côté du sud. Dans ces circonstances, le capitaine Cook commença à hésiter de partir, d'autant plus que la nuit s'approchoit: mais l'impatience de continuer son voyage, la crainte de perdre pour long-tems l'occasion de sortir de la baie, firent plus d'impression sur son esprit, que l'approche de la tempête. Il résolut de braver le danger, & dès le même soir il leva l'ancre & partit. Cependant il ne fut point trompé dans l'attente du mauvais tems. A peine les vaisseaux sortoient de la baie, que le

vent souffla avec fureur & par rafales accompagnées de pluies. Le ciel devint en même tems si ténébreux, que d'un bout du vaisseau, on ne voyoit pas l'autre bout. Heureusement le vent prit une direction qui éloigna nos navigateurs de la côte; & quoique le 27, la tempête devînt un véritable ouragan, & que la Résolution eût une voie d'eau, on ne souffrit pas un grand dommage à bord.

EN poursuivant sa route vers le nord, & en revenant ensuite aux isles Sandwich, le capitaine Cook ne fit que des observations purement nautiques. De pareils détails ne peuvent entrer dans mon Ouvrage, & d'ailleurs, s'ils y entroient, ils me forceroient de lui donner bien plus d'étendue que je ne me le suis proposé. Ceux qui auront le desir de les connoître peuvent consulter la relation particulière du dernier voyage du capitaine Cook, où on n'a rien oublié de ce qui doit intéresser les marins. On y voit le récit exact des lieux où passa notre navigateur, des caps, des promontoires auxquels il donna des nòms, des baies où il entra,

des Isles qu'il découvrit, des bordées qu'il courut, des latitudes & des longitudes qu'il détermina, des divers vents qui soufflèrent, & enfin des changemens de tems qu'il éprouva. Parmi tant de choses différentes, j'en choisirai seulement quelques-unes de celles que je croirai les plus propres à plaire à mes lecteurs. CH. VII. AN. 1778.

UNE circonstance que je ne manquerai pas d'observer, c'est que pendant que le capitaine Cook longea les côtes de l'Amérique, il s'en tint éloigné tout le tems que le vent souffla avec trop de violence, & ensuite il y revint lorsqu'il put s'en approcher sans péril. D'après cela, il y a plusieurs lacunes dans sa route qu'il ne fut point à portée d'examiner, sur-tout entre les 50 & 55° de latitude nord; comme, par exemple, la situation du prétendu détroit d'Anian. Toutes les personnes qui se sont formé une juste idée du caractère de notre navigateur, ne douteront pas que s'il eût vécu pour retourner sur la même côte en 1779, il n'auroit pas manqué de faire ses efforts pour visiter les

parties qui avoient échappé à ses observations.

CH. VII.

AN. 1778.

LE premier endroit où le capitaine Cook relâcha, après son départ de la baie du Roi George, ou plutôt de la baie de Nootka, étoit une isle d'environ onze ou douze lieues de long. La pointe sud-ouest de cette isle est par la latitude de 59° 49′ nord, & par la
11 Mai. longitude de 216° 58′ est. Le 11 de Mai il y déposa au pied d'un arbre qui étoit sur une petite éminence peu éloignée du rivage, une bouteille, contenant un papier sur lequel on avoit écrit les noms des vaisseaux & la date de leur passage. Il renferma aussi dans la bouteille deux petites pièces de monnoie d'argent frappées au coin du Roi d'Angleterre en 1772. Il tenoit ces pièces, ainsi que plusieurs autres du docteur Kaye, Doyen de Lincoln ; & pour donner à ce respectable ami une marque de son estime, notre navigateur nomma le lieu où il étoit alors, l'*Isle de Kaye*.

12. LE lendemain 12, les vaisseaux mouillèrent l'ancre dans une baie que le capitaine Cook nomma la *Baie du*

Prince Williams. Là, non-seulement il eut la facilité de boucher la voie d'eau de la Résolution, & de faire un grand nombre d'observations géographiques, mais encore d'acquérir beaucoup plus de connoissances, relativement aux habitans de la côte de l'Amérique. Tout ce qu'on remarqua concernant la personne de ces Américains, prouve qu'ils ont une grande ressemblance avec les Eskimaux & les Groenlandois. Leurs canots, leur armes, leurs instrumens de pêche & de chasse, sont absolument les mêmes que ceux du Groenland, tant pour la matière que pour la façon dont ils sont faits.

LES animaux qu'on voit dans les environs de la baie du prince Williams, sont, en général, pareils à ceux de Nootka. Une des plus belles peaux qu'on offrît de vendre aux Anglois, c'est celle d'un petit animal, qu'on n'a encore trouvé que dans cet endroit-là; M. Anderson avoit du penchant à croire, que c'étoit le même animal décrit par M. Pennent, sous le nom de marmotte de Casan. Parmi les oiseaux que nos voyageurs apperçurent là,

étoient l'aigle a tête blanche, la poule de mer, & l'alcédo, ou le roi pêcheur, dont les couleurs sont extrêmement fines & brillantes. Le murmure s'y voyoit aussi, & voloit souvent autour des vaisseaux pendant qu'ils étoient à l'ancre; mais il est difficile de croire que cet oiseau puisse subsister sur cette côte dans la froide saison de l'hiver. Enfin, le gibier marin est là très abondant. Il y a sur-tout une espèce de plongeon de la grosseur d'une perdrix, qui semble particulière à cet endroit. Mais en revanche, les Anglois n'y prirent que deux seules espèces de poisson (*a*); les végétaux y sont aussi fort rares. Les arbres y ressemblent au pin spruce du Canada, & il y en a beacoup d'une hauteur & d'une grosseur considérable.

Les colliers & le fer que les Américains de la baie du prince Williams possédoient à l'arrivée du capitaine Cook, leur venoient sûrement de quelque Nation civilisée. Cependant, il y a

(*a*) Torsk, and halibut.

tout lieu de croire, que les Anglois étoient les premiers navigateurs qui avoient eu une communication directe avec ce peuple. D'où avoit-il donc tiré nos marchandises? Ce ne peut-être que de chez les autres Américains, qui habitent l'intérieur du continent, & qui les reçoivent eux-mêmes de la baie d'Hudson, ou des hauteurs du Canada. C'est même d'autant plus probable, que le peuple, au milieu duquel se trouvoient alors nos navigateurs, connoissoit l'usage du fer, avant que les Russes eussent fait leurs premières découvertes sur la côte de l'Amérique, & établi un commerce entre ce pays & le Kamschatka.

D'APRÈS l'examen de la baie du prince Williams, le capitaine Cook jugea qu'elle occupoit au moins un degré & demi de latitude, & deux de longitude, sans y comprendre les divers enfoncemens, dont il ne put pas prendre connoissance.

QUELQUES jours après leur départ de ce lieu, nos navigateurs arrivèrent à l'entrée d'une baie profonde, où ils s'attendirent à des découvertes intéressan-

tes. Ils eurent de fortes eſpérances que
Ch. VII. c'étoit un paſſage, qui communiquoit
An. 1778. avec la mer du Nord, ou tout au moins avec la baie de Baffin ou la baie d'Hudſon. En conſéquence ils ſe préparèrent à en faire l'examen le plus ſérieux. Cependant, bientôt après le capitaine Cook demeura perſuadé que leur ſuppoſition étoit ſans fondement : mais il perſiſta dans ſes recherches, plutôt pour ſatisfaire ſes compagnons, que pour confirmer ſa propre opinion. Après avoir bien vu, bien parcouru cet endroit, on n'eut plus de doute que le prétendu paſſage ne fût une ſimple rivière. Nos navigateurs la remontèrent ſans trouver ſa ſource juſqu'aux 61° 30′ de latitude nord, & aux 210° de longitude eſt, c'eſt-à-dire, ſoixante-dix lieues au-deſſus de ſon embouchure.

1 Juin. Le premier de Juin, le lieutenant King reçut ordre du Capitaine de ſe rendre à terre, d'y déployer le pavillon anglois, & de prendre poſſeſſion du pays au nom de Sa Majeſté Britannique. En même tems cet officier enterra une bouteille contenant quelques pièces de monnoie d'Angleterre frappées

en 1772, & un papier où étoient écrits les noms des vaiſſeaux & la date de leur paſſage en cet endroit.

La rivière qu'on venoit de découvrir ſemble devoir le diſputer pour la grandeur aux rivières les plus conſidérables qu'on connoiſſe; elle a une largeur immenſe, & par elle-même, & par ſes branches, elle peut fournir une communication très-avant dans les terres. Si la connoiſſance en devient jamais utile au commerce, les jours que nos voyageurs employèrent à l'examiner ne doivent point être regrettés. Mais le capitaine Cook, qui avoit un plus grand objet en vue, regardoit comme perdu le tems qu'il avoit paſſé dans cette rivière; car la ſaiſon commençoit à s'avancer. Il éprouvoit pourtant quelque ſatisfaction en refléchiſſant que s'il n'avoit pas vérifié ce qu'étoit cette rivière, les ſpéculatifs fabricateurs de Géographie n'auroient pas manqué d'affirmer qu'il s'y trouvoit un paſſage dans la mer du Nord, dans la baie de Baffin, ou dans celle d'Hudſon; peut-être auſſi que ce paſſage auroit été marqué ſur les cartes & les mappemondes

CH. VII. AN. 1778.

avec plus de précision & des signes plus certains de réalité, que les détroits invisibles & imaginaires de Fuca & de la Fonte. En décrivant ce lieu, notre navigateur en laissa le nom en blanc; & le lord Sandwich voulut depuis, avec beaucoup d'équité, qu'on y mît le nom de rivière de *Cook*.

Tous les Américains que les Anglois rencontrèrent, en remontant cette rivière, parurent avoir une parfaite ressemblance avec la nation qui habite la baie du prince Williams; mais ils différoient essentiellement du peuple de la baie du Roi George, ou baie de Nootka, tant pour leurs traits que pour leur langage. Parmi les choses qu'ils possédoient, les seules qui n'étoient pas de leur fabrique, étoient quelques grains de collier de verre, les pointes de fer qui armoient leurs lances & des couteaux du même métal. De quelque lieu qu'ils eussent tiré ces articles, il est certain qu'ils n'avoient jamais eu de liaisons immédiates avec les Russes. Puisque si ces liaisons avoient existé, nos navigateurs n'auroient pas trouvé ce peuple communément vêtu de four-

rures, auſſi eſtimées que les peaux de loutres de mer. Un commerce de pelleteries très-lucratif, peut ſans contredit être entrepris avec les habitans de toute cette côte ; mais probablement ces contrées ſont trop éloignées pour que la Grande-Bretagne en retire beaucoup d'avantage, à moins qu'on ne trouve enfin un paſſage dans le nord. Toutefois il eſt impoſſible de dire juſqu'où peut s'étendre cet eſprit de commerce qui diſtingue ſi éminemment la nation Angloiſe (*a*). Les plus précieuſes peaux, ou plutôt les ſeules précieuſes que le capitaine Cook vit ſur la côte oueſt de l'Amérique, étoient des peaux de loutres de mer. Les peaux des autres animaux du pays, ſpécialement celles des renards & des martres, ſembloient être d'une qualité inférieure.

CH. VII. AN. 1778.

CE ne fut que le 6 de Juin que nos navigateurs ſortirent de la rivière de

6 Juin.

(*a*) Pluſieurs vaiſſeaux ont déjà été armés dans les Colonies Angloiſes de l'Inde, auſſi bien qu'en Angleterre, pour aller chercher des Pelleteries ſur cette côte. Cependant ils n'ont pas juſqu'à préſent fait beaucoup de bénéfice, à l'exception du premier de ces vaiſſeaux, qui fit baiſſer le prix des fourrures dans les marchés de la Chine.

Ch. VII. An. 1778. 19.

Cook. En pourfuivant le cours de leur voyage, ils arrivèrent le 19 au milieu d'un groupe d'isles que Bering a nommées les *isles de Schumagin*. Là le capitaine Clerke tira trois coups de canon, & fit des fignaux qui annonçoient qu'il vouloit parler au capitaine Cook. Ces fignaux alarmèrent beaucoup notre navigateur; & comme il ne s'étoit apperçu d'aucun danger en paffant dans le canal, il craignit qu'il ne fe fût déclaré quelque voie d'eau dans la Découverte. A l'arrivée du capitaine Clerke à bord de la Réfolution, il raconta que plufieurs Américains avoient fuivi fon vaiffeau dans leurs canots; qu'un d'eux avoit fait beaucoup de fignes, tirant fon bonnet & faluant à la manière des Européens; qu'il avoit attaché à une corde qu'on lui avoit allongé du vaiffeau, une petite caiffe de bois; qu'après avoir vu que cette caiffe étoit bien arrivée à bord, il avoit encore parlé, fait d'autres fignes, & qu'enfin il s'étoit retiré. On ouvrit la caiffe, dans laquelle on trouva un papier foigneufement plié, où il y avoit quelque chofe écrit. C'étoit pro-

bablement en langue Russe; au bas du papier étoit la date de 1778, & dans le corps de l'écriture celle de 1776. Quoiqu'il n'y eût personne à bord en état de déchiffrer cette écriture, les dates prouvoient suffisamment que d'autres voyageurs avoient précédé les Anglois dans cette affreuse contrée; & l'espérance de rencontrer bientôt des hommes qui avoient plus de rapport avec eux, & qui n'étoient point étrangers aux arts, au commerce des nations civilisées, causa beaucoup de satisfaction à nos navigateurs, qui depuis si long-tems ne conversoient qu'avec les sauvages de l'Amérique ou ceux de la mer du Sud. M. Clerke pensa d'abord que quelques Russes avoient fait naufrage sur ces côtes; mais le capitaine Cook ne fut point de cette opinion. Il crut au contraire que le papier contenoit quelque note instructive laissée par des négocians Russes, pour qu'on la remît aux premiers de leurs compatriotes qui viendroient dans le pays; & que les Américains voyant passer les Anglois & les prenant pour des Russes, leur avoient remis la note. D'a-

Ch. VII. An. 1778.

près cela, nos navigateurs continuèrent leur route sans chercher davantage à s'informer de ce que ce pouvoit être.

Le 21 du mois de Juin, au milieu de plusieurs montagnes excessivement élevées sur la côte de la grande terre, & dont les sommets étoient entourés d'épais nuages, les Anglois découvrirent un volcan qui vomissoit continuellement des tourbillons d'une noire fumée. Il étoit peu éloigné de la mer, par la latitude de 54° 48' nord, & par la longitude de 195° 45' est. La montagne qui renferme ce volcan forme un cône parfait, & le crater est sur la pointe même.

L'après midi du même jour, nos navigateurs profitant d'un calme qui dura trois heures, se mirent à pêcher, & prirent beaucoup de poisson. Alors un petit canot, parti d'une isle voisine & conduit par un seul homme, se rendit à leur bord. En approchant de la Résolution, cet homme tira son bonnet, & salua à la manière européenne, ainsi que l'avoit fait l'Américain, qui avoit remis la boîte au capitaine Clerke, un ou deux jours avant. Cette formule de politesse, aussi bien que le pa-

pier reçu par les Anglois, leur montra d'abord que ce peuple avoit des liaisons constantes avec les Russes. Ensuite ils en eurent une preuve plus certaine en voyant l'homme qui étoit dans le canot, vêtu d'une paire de culottes vertes, & d'un gilet d'étoffe noire qu'il portoit sous sa fourrure américaine.

LE 26, le brouillard s'épaissit au point que nos voyageurs ne pouvoient rien voir à cent pas d'eux. Malgré cela le tems étoit assez doux; & ils résolurent de continuer leur route. Cependant bientôt après, le capitaine Cook alarmé du bruit des brisans qu'il entendoit, revira de bord pour s'en écarter, fit jetter l'ancre, & donna ordre à la Découverte d'en faire autant. Au bout de quelques heures, le brouillard s'étant dissipé, on vit clairement que les vaisseaux venoient d'échapper à un danger imminent. La Providence les avoit conduits pendant l'obscurité à travers des rochers, où le capitaine Cook n'auroit pas voulu hasarder de passer en plein jour, & ils avoient heureusement jetté l'ancre dans le meilleur endroit qu'ils eussent pu choisir, quand même le 26 Juin.

choix auroit été entiérement à leur
CH. VII. option.

AN. 1778. 27 Juin. LE 27, ils arrivèrent auprès d'une isle nommée *Oonalashka* (a); & bientôt ils mouillèrent l'ancre. Là, les habitans se conduisirent envers les Anglois avec beaucoup plus de politesse qu'on n'a coutume d'en trouver chez les nations sauvages. Un jeune homme, dont le canot s'étoit renversé, ayant été obligé par cet accident de monter à bord du vaisseau, entra sans répugnance & sans crainte dans la chambre du capitaine Cook. Ses habillemens étoient mouillés. Le capitaine lui en donna d'autres, & il s'en revêtit avec non moins d'aisance qu'auroit pu le faire un Anglois. D'après les manières de ce jeune homme, & celles du reste des habitans, il est évident qu'ils connoissoient & les Européens & les coutumes européennes. Il y avoit pourtant quelque chose dans les vais-

(a) Le port de Samganooda, dans la partie nord d'Oonalashka, ou le capitaine Cook jetta l'ancre, est par la latitude de 53° 55′ nord & par la longitude de 194° 38′ est.

seaux

ſeaux anglois, qui excitoit beaucoup leur admiration ; car tous les Américains, qui ne pouvoient pas entrer dans les canots, montoient ſur les hauteurs de l'iſle, afin de voir nos voyageurs plus à leur aiſe. Dans une circonſtance, il parut que les habitans étoient encore ſi loin d'avoir fait de grands progrès dans la politeſſe, qu'ils conſervoient au contraire, à certains égards, les plus ſauvages mœurs ; tandis que le capitaine Cook ſe promenoit le long du rivage, dans la journée du 29, il rencontra une troupe de perſonnes des deux ſexes aſſiſes en rond ſur l'herbe, & faiſant un repas de poiſſon crud, avec autant d'appétit & de plaiſir, que les premiers gourmands d'Europe pourroient manger un turbot apprêté avec la ſauce la plus délicate. 29 Juin.

BIENTÔT après que les vaiſſeaux furent arrivés à Oonalashka, un Américain vint à bord de la Réſolution, & remit au capitaine Cook un papier pareil à celui qui avoit été donné quelques jours avant au capitaine Clerke : mais comme ce papier étoit écrit en langue Ruſſe, & qu'il ne pouvoit ſervir

Ch. VII. An. 1778. de rien aux Anglois, quoiqu'il fût peut-être de grande conséquence pour d'autres personnes, le Capitaine le rendit à l'Américain en lui faisant quelques présens. Alors l'Américain le remercia par plusieurs révérences, & il se retira.

2 Juillet. Le 2 de Juillet nos voyageurs partirent d'Oonalashka; le 16 ils découvrirent un promontoire, & lorsqu'ils en furent près, le capitaine Cook donna ordre au lieutenant Willamson d'y débarquer, pour observer la direction de la côte, au-delà de ce Cap, & les productions du pays. M. Willamson se rendit donc à terre; à son retour il rapporta, qu'ayant débarqué à la pointe, & grimpé sur la plus haute montagne, il avoit vu que la partie la plus éloignée de la côte portoit presque dans le nord. En même tems cet officier ne manqua point de prendre possession du promontoire & des contrées adjacentes, au nom de Sa Majesté Britannique, & il y déposa une bouteille renfermant un papier, où étoient inscrits les noms des vaisseaux & la date de la découverte. Il donna aussi à cet endroit le nom de

Newenham (*a*). Par-tout où M. Williamson put étendre ses regards, il vit que la terre ne produisoit ni arbres, ni arbustes, mais que les vallées basses étoient couvertes de gason, & avoient même quelques plantes en fleur.

3 Août. LE 3 d'Août nos navigateurs s'étoient avancés dans le nord, jusqu'au 62° 34' de latitude, lorsqu'ils eurent le malheur de perdre M. Anderson des suites d'une consomption, dont il étoit attaqué depuis plus d'un an. M. Anderson, quoique fort jeune, étoit premier chirurgien de la Résolution. Il avoit un esprit très-cultivé, les manières douces & agréables, & une grande habileté dans son art. Ses connoissances s'étendoient même à toutes les sciences; mais l'Histoire naturelle étoit celle où il avoit fait le plus de progrès. Ce que nous avons souvent rapporté de lui, prouve combien il s'étoit rendu utile au capitaine Cook. Si le Ciel eût conservé sa vie,

(*a*) C'est une pointe de roc très-élevée, par la latitude de 58° 42' nord, & par la longitude de 197° 36' est.

CH. VII. AN. 1778.

il n'eſt nullement douteux qu'il n'eût fourni au Public des détails très-intéreſſans ſur l'Hiſtoire naturelle des pays nouveaux où il avoit été ; mais les ſeules preuves qui nous ſont parvenues de ſes talens, ſuffiſent pour que le nom d'*Anderſon* ſoit préſenté à la poſtérité à côté du nom de *Cook* (*a*).

Apeine M. Anderſon venoit de rendre le dernier ſoupir, que les Anglois découvrirent une iſle dans le lointain ; & le capitaine Cook, en mémoire de ſon ami, la nomma l'*iſle d'Anderſon*.

LE lendemain M. Law, premier chirurgien de la Découverte, paſſa dans la Réſolution, & M. Samwel, ſecond chirurgien de la Réſolution, alla prendre ſa place.

Août. LE 9, le capitaine Cook mouilla

(*a*) M. Anderſon légua ſes papiers à Sir Joſeph Banks : mais l'Amirauté s'empara de la plus grande partie, & elle la retient encore. Ce qui eſt ſeulement relatif à l'Hiſtoire naturelle, fut délivré par le capitaine King à Sir Joſeph, qui nous a priés de joindre ſon témoignage à ce que nous avons dit du caractère & de l'habileté de M. Anderſon, ainſi que de la certitude où nous ſommes, que ſi ce jeune Naturaliſte eût vécu, il auroit publié un Ouvrage infiniment utile.

l'ancre près d'une pointe de terre qu'il appella le *Cap du Prince de Galles*, Cap très-remarquable, puisqu'il est à l'extrémité la plus occidentale qu'on eût jusqu'alors découverte dans cette partie de l'Amérique (*a*). Cette pointe n'est éloignée que de treize lieues seulement du Cap le plus est de la Sibérie. Ainsi le capitaine Cook eut la gloire de vérifier le rapprochement des deux continens, qu'on ne pouvoit que supposer, d'après le rapport de quelques Asiatiques qui habitent dans le voisinage, & d'après les observations imparfaites des navigateurs Russes (*b*).

CH. VII. AN. 1778.

10 Août.

LE 10 nos voyageurs ayant repris leur route, entrèrent dans une baie qu'ils crurent d'abord faire partie de l'isle d'Alaschka, marquée sur la carte de M. Sthælin. Mais en examinant la côte & la situation du rivage opposé de l'A-

(*a*) Le Cap du Prince de Galles, est par les 65° 46′ de latitude nord, & par les 191° 45′ de longitude est.

(*b*) Tiré de la Comparaison des Découvertes des Russes; avec celles des capitaines Cook & Clerke, par Coxe, p. 15 & 16.

mérique, ainſi que la longitude, le capitaine Cook penſa que cette terre étoit plus probablement celle de Tſchutski, qui ſe trouve à l'extrémité eſt de l'Aſie, & qui a été découverte en 1728 par le Ruſſe Beering. En effet c'étoit le même pays. Notre navigateur fut après cela convaincu que la carte de M. Sthælin étoit erronée; & il reſtitua au grand continent de l'Amérique tout l'eſpace que ce Géographe a fait occuper par ſon iſle imaginaire d'Alaſchka.

CH. VII. AN. 1778.

11. LE 11 les Anglois partirent de la baie de Saint-Laurent ſur la côte Aſiatique de Tſchutski, & ils gouvernèrent un peu dans l'eſt pour ſe rapprocher de l'Amérique. Enſuite s'avançant vers le nord, ils arrivèrent le 7 par les 70° 33′ de latitude. Le même jour ils virent une clarté du côté du ſeptentrion, ſemblable à une réverbération de la glace. Ils n'y firent pas d'abord grande attention, parce qu'ils ne ſuppoſoient pas qu'il y eût quelque probalité qu'on rencontrât ſitôt de la glace. Cependant le froid & les brouillards ſembloient annoncer depuis deux ou trois jours, un grand changement de température.

Enfin une heure après qu'on eut apperçu la clarté à l'horiſon, la vue d'un vaſte champ de glace ne laiſſa plus nul doute à nos navigateurs. L'après-midi, par la latitude de 70°41' les vaiſſeaux ſe trouvèrent preſqu'au bord de la glace. Il n'y avoit pas de poſſibilité d'aller plus loin. Le 18 au 70° 44' la glace qui étoit à côté des Anglois reſſembloit à une muraille, & avoit au moins dix ou douze pieds d'épaiſſeur; & plus loin dans le nord, elle paroiſſoit encore plus forte. La ſurface en étoit très-rude & très inégale, & contenoit divers étangs. Il y avoit ſur cette glace un nombre immenſe de chevaux marins. Le 19 nos navigateurs en tuèrent quelques-uns pour les manger; car ils manquoient de proviſions fraîches; mais quand ces animaux furent portés à bord, les matelots ſe trouvèrent bien loin de leur compte, eux qui les avoient regardés pluſieurs jours avec des yeux de convoitiſe, & qui les reconnurent pour des chevaux de mer, au lieu de vaches marines, qu'ils les avoient d'abord jugés. La répugnance de l'équipage n'auroit pourtant pas eu lieu ſi un

CH. VII. AN. 1778.

matelot qui avoit été dans le Groenland, n'eût pas fait faire aux autres la différence de ces animaux, en déclarant qu'on n'avoit pas coutume de les manger. Malgré cela, le désir de changer de mets vainquit le préjugé ; pendant tout le tems que nos navigateurs furent dans ce parage, ils se nourrirent de chevaux marins ; & peu de personnes à bord préféroient la viande salée à la chair de ces animaux.

29 Août. LE 29, le capitaine Cook continua à traverser la mer glacée, au-delà du détroit de Beering, dans un grand nombre de directions, & malgré une infinité d'obstacles. Chaque jour la glace augmentoit, de manière à ôter à notre navigateur tout espoir d'atteindre cette année le but de son voyage. La saison étoit déjà très-avancée ; le froid ne pouvoit bientôt plus que croître : il eût été fort imprudent de tenter alors d'aller plus loin, & il valoit beaucoup mieux attendre l'été suivant pour continuer à chercher un passage dans la mer Atlantique. L'attention de notre navigateur se tourna donc toute entière vers d'autres objets importans & nécessaires. Il

étoit de grande conséquence pour lui de trouver un endroit où il pût prendre de l'eau & du bois; mais ce qui l'occupoit sur-tout beaucoup, c'étoit la manière dont il employeroit l'hiver, afin de pouvoir se rendre de plus en plus utile à la géographie & à la navigation, & en même tems se tenir à portée de retourner vers le nord au renouvellement de la belle saison.

AVANT que le capitaine Cook reprît la route du Sud, il passa un tems considérable à visiter la mer & la terre dans le voisinage du détroit de Beering, tant sur les côtes d'Asie, que sur celles d'Amérique. Dans cet examen, il confirma, autant qu'il le put, l'exactitude du navigateur Russe Beering; mais en revanche, il démontra les erreurs qui abondent dans la carte que Sthælin a tracée du nouvel Archipel septentrional, & il ajouta beaucoup aux connoissances géographiques de cette partie du globe. « Il résulte, ainsi que l'observe justement M. Coxe, le plus grand honneur pour le nom Anglois, de ce que notre illustre navigateur, en partant d'une si grande distance, a porté ses

Ch. VII. An. 1778.

» découvertes, dans une seule expé-
» dition, aussi loin que les Russes ont
» pu le faire pendant une longue suite
» d'années dans des parties de la terre
» qui leur appartiennent, ou du moins
» voisines de leur Empire ».

Octob. Le second jour du mois d'octobre, nos voyageurs arrivèrent à la vue de l'isle d'Oonalashka, & le lendemain ils mouillèrent l'ancre dans le port de Samganoodha. Là, le premier soin du capitaine Cook fut de faire radouber ses vaisseaux. Tandis que les charpentiers étoient à l'ouvrage, les matelots eurent la permission d'aller par tiers & tour-à-tour cueillir les mûres & les framboises dont l'isle abonde; & quoique ces mûres commençassent à passer, elles contribuèrent beaucoup, avec la bière de spruce, à guérir les équipages du scorbut, qu'ils pouvoient avoir gagné à la mer.

Le poisson se trouvoit aussi dans ce port en grande quantité. Les Anglois en pêchèrent assez non-seulement pour leur consommation journalière, mais ils purent en réserver pour quand ils seroient en mer; & par ce moyen,

ils épargnèrent leurs provifions accoutumées: ce qui étoit devenu d'une grande conféquence. CH. VII. AN. 1778.

SIX jours après fon arrivée à Oonalashka, le capitaine Cook reçut un préfent fingulier que lui apporta un habitant nommé *Derramoushk*. C'étoit un pain de feigle, ou plutôt un pâté en forme de pain, rempli de faumon, & affaifonné de beaucoup de poivre. Cet homme préfenta un pareil préfent au capitaine Clerke, & chacun de ces pâtés étoit accompagné d'un billet, dont perfonne à bord ne put lire l'écriture. Il étoit naturel de fuppofer que ces préfens venoient de quelques Ruffes des environs; auffi nos navigateurs envoyèrent quelques bouteilles de vin, de rum & de bière de Porter à ces amis inconnus, penfant que ces boiffons étoient les chofes les plus agréables qu'ils puffent leur offrir. Lediard (*a*), 6.

(*a*) Ce caporal Lediard eft un homme fort extraordinaire. Je veux inférer ici quelques fragmens de fon hiftoire, parce qu'ils pourront peut-être intéreffer mes Lecteurs. Dans l'hiver de 1786, il partit avec le fingulier projet de traverfer tout le continent de

Ch. VII. An. 1778.

caporal des soldats de marine, homme très-intelligent, fut en même-tems ex-

---

l'Amérique. Pour venir à bout d'une si pénible entreprise, il résolut de se rendre en Sibérie, afin de pouvoir passer de la Sibérie, sur la côte de l'Amérique, qui lui est opposée. Américain de naissance, il n'avoit aucun moyen de se procurer l'argent nécessaire à son voyage, mais Sir Joseph Banks, & quelques autres personnes, lui donnèrent une somme d'environ cinquante guinées. Avec cette somme il se rendit à Hambourg; d'Hambourg à Copenhague, & de Copenhague à Pétersbourg, où il arriva le premier de Mars 1787. Dans la route de Copenhague à Pétersbourg, ayant trouvé que le Golphe de Bosnie n'etoit pas assez gelé pour pouvoir le traverser sur la glace, il fut obligé d'en faire le tour par Torneo. Il se reposa à Péiesbourg jusqu'au 21 de Mai. A son départ de cette Ville, il obtint la permission d'accompagner un convoi d'armes qu'on envoyoit à M. Billings, qu'il avoit connu contre-maître dans le vaisseau du capitaine Cook, & qui a été depuis employé par l'Imperatrice de Russie à faire des découvertes en Sibérie, & sur la côte nord-ouest de l'Amérique. A la suite du convoi, le caporal Lediard arriva au mois d'Août à Irkustk, ville de Sibérie, ensuite il se rendit à Yakustk, où il trouva M. Billings. De là il revint à Irkustk pour passer une partie de l'hiver, se proposant de retourner au printems à Yakustk, afin de se rendre pendant l'été à Okostk.

Jusqu'alors M. Lediard avoit été assez heureux, & il se flattoit de réussir dans son entreprise; mais au mois de Janvier de cette année 1788, il fut arrêté sur un ordre de l'Impératrice de Russie; & une demi-heure après, mis dans un traîneau, sous la garde d'un officier & de deux soldats, pour

pédié avec Derramoushk pour tâcher de savoir quelles étoient les personnes qui avoient prévenu si honnêtement nos navigateurs, & on lui dit que s'il trouvoit des Russes, il essayât de leur faire entendre que nos voyageurs étoient Anglois & amis de leur nation.

être conduit à Moscou, sans qu'il lui fût permis de prendre ses habits, son argent & ses papiers. De Moscou on le fit passer à Moioloff, dans la Russie Blanche, & ensuite à Tolochin en Pologne. Là, on l'informa que les ordres de l'Impératrice étoient qu'il ne rentrât jamais dans les Etats de la Russie, sans une permission expresse. Pendant tout le tems de sa captivité, il avoit souffert les plus grands maux, tant d'inquiétude & de fatigue, que par manque du nécessaire, & il étoit presque réduit à l'état d'un squelette. De Tolochin il s'achemina vers Konisberg, faisant, comme il dit lui-même, un misérable voyage, dans un misérable pays, pendant une misérable saison, avec une misérable santé & une misérable bourse, & privé de l'espérance de réussir dans sa plus chère entreprise. M. Lediard a mandé de Konisberg à Sir Joseph, à qui il écrit de tems en tems, que quoiqu'il ait été arrêté dans son chemin, par malice, il n'a pas voyagé tout-à-fait en vain; & que peut-être ses observations sur la partie de l'Asie, où il a été, sont aussi complètes, que s'il y étoit demeuré plus long-tems. Il paroît par sa dernière lettre qu'il se propose de revenir le plus promptement possible de Konisberg en Angleterre.

C'EST Sir Joseph Banks, qui a bien voulu nous fournir l'historique que contient cette note.

CH. VII. AN. 1778. 10 Octob.

LE 10, le caporal revint avec trois marins Russes, ou plutôt trois Pelletiers, qui résidoient avec plusieurs de leurs compatriotes à Egoochshac, où ils avoient leurs magasins, ainsi qu'un navire de trente tonneaux de port ou environ. Un des trois Russes étoit patron de ce navire. Un autre avoit une fort jolie écriture, & dessinoit un peu, & tous les trois paroissoient avoir de l'esprit, & se conduisirent très-honnêtement. Ils se prêtèrent aisément à donner au capitaine Cook les informations qu'il désiroit. La grande difficulté pour demander & recevoir ces informations ne venoit que du manque d'interprète.

14 Octob. Le 14, il arriva à Oonalashka un Russe, nommé *Erasim Gregorioff Sin Ismyloff*, qui étoit la principale personne de toutes les isles des environs. Indépendamment de ce que le capitaine Cook apprit par ce Russe dans les conversations qu'ils tinrent ensemble, & par signes & par figures, en caractères tracés sur le papier, il obtint aussi la vue de deux cartes qu'Ismyloff lui permit de copier. L'une & l'autre de ces cartes étoient

manuſcrites, & portoient tous les caractères poſſibles d'authenticité. CH. VII.

LA première renfermoit la mer *Penshinskiene*, la côte de Tartarie, au-deſſous de la latitude de 41°, les iſles de Kuril, & la péninſule du Kamtſchatka; mais la plus intéreſſante ſans doute pour le capitaine Cook, étoit la ſeconde. Elle comprenoit toutes les découvertes faites par les Ruſſes à l'orient du Kamtſchatka, en allant vers l'Amérique; découvertes qui pourtant ſe bornoient preſque aux voyages de Beering & de Tſcherikoff. A la vérité, toutes les perſonnes que le capitaine Cook queſtionna à Oonalashka s'accordèrent à lui aſſurer, en différens tems, qu'il n'y avoit pas d'autres iſles que celles qui étoient portées ſur cette carte, & que les Ruſſes n'avoient jamais viſité aucune partie de l'Amérique vers le nord, excepté celle qui eſt oppoſée à la côte aſiatique de Tſchutskis. AN. 1778.

QUAND M. Iſmyloff prit congé des voyageurs Anglois, le 21 d'octobre, le capitaine Cook lui confia une lettre pour les lors de l'Amirauté de Londres, à qui il envoyoit une carte de toutes 21 Octob.

Ch. VII. An. 1778. les côtes septentrionales qu'il avoit visitées. Il espéroit qu'il se présenteroit quelqu'occasion au printems d'envoyer cette lettre au Kamtschatka, ou, à Okotsk, & que de là, elle passeroit à Pétersbours. Le capitaine ne fut point trompé. M. Ismyloff répondit fidèlement à sa confiance. Ce Russe sembloit posséder assez de talens & d'habileté pour mériter une place plus agréable que celle qu'il occupoit. Il avoit d'assez grandes connoissances en Astronomie. Toutes les branches les plus utiles des Mathématiques lui étoient familières. Notre Navigateur lui fit présent d'un octant d'Hadley ; & quoique ce fût probablement le premier que M. Ismyloff eût vu, il comprit, en très-peu de tems, les divers usages auxquels cet instrument est applicable.

Tandis que les vaisseaux séjournoient à Oonalashka, nos voyageurs ne négligèrent rien pour acquérir toutes les connoissances possibles sur les productions de l'isle & sur ses habitans ; mais comme ce que nous pourrions en citer ressemble, à beaucoup d'égards, à ce que nous avons déjà dit, il est inutile

inutile de le répéter. Nous nous bornerons à une seule observation, qui ne doit pas être omise, par rapport à l'honneur qu'elle fait à ces Insulaires. Ils sont sans doute les plus paisibles & les moins offensans de tous les peuples que le capitaine Cook rencontra dans le cours de ses différens voyages, & leur honnêteté peut servir de modèle aux Nations les plus civilisées. On peut soupçonner cependant que ces bonnes qualités leur viennent de leurs liaisons avec les Russes.

LA conformité qui se trouve entre le langage des Groenlandois & des Eskimaux, & celui des habitans de la baie de Norton (a) & d'Oonalashka, semble devoir prouver que ces diverses Nations ont une même origine. Or, si cela est, l'existence d'une communication par mer, entre la côte ouest de l'Amérique & la côte est à travers la baie de Baffin, cesse d'être douteuse;

(a) La baie de Norton est un vaste enfoncement qui s'étend au nord jusqu'à la latitude de 64° 55'; c'est sur cette côte qu'étoit descendu le lieutenant King, par l'ordre du capitaine Cook.

bien que cette communication puisse
CH. VII. être fermée aux grands vaisseaux par
AN. 1778. la glace ou par d'autres obstacles.

26 Octob. TOUT étant prêt pour le départ, le capitaine Cook sortit le 26 Octobre du port de Samganoodha, & cingla vers les isles Sandwich. Il avoit l'intention de passer quelques mois dans ces isles, & ensuite de revenir vers le Kamtschatka, & de tâcher même d'y arriver au mois de Mai suivant.

26 Nov. LE 26 de Novembre les vaisseaux avoient navigué du côté du sud jusqu'au 20° 55′ de latitude nord, lorsqu'on découvrit uue terre, qui fut bientôt reconnue pour une isle nommée Mowée, qui avoit déjà été visitée par nos voyageurs, & qui se trouve comprise dans le groupe des isles Sandwich.

IL étoit de la plus grande importance de se procurer des provisions dans ces isles ; mais l'expérience avoit appris à notre navigateur qu'il y réussiroit mal s'il laissoit chaque personne trafiquer à sa fantaisie toutes sortes d'objets : ainsi il publia un ordre, par lequel il étoit défendu à tous les Anglois de faire aucune espèce de commerce avec

les Indiens, excepté ceux qui y seroient autorisés par lui ou par le capitaine Clerke, encore étoit-il enjoint à ceux qu'on choisiroit, de ne recevoir en échange que des provisions ou des rafraîchissemens. Nos voyageurs restèrent quelques jours à Mowée, où ils n'eurent qu'à se louer des habitans.

CH. VII. AN. 1778.

LE 30 de Novembre, ils découvrirent une autre isle appellée par les Indiens *Owhyhée*. Comme elle parut d'une bien plus grande étendue qu'aucune des autres isles que le capitaine Cook eût encore vues dans cette partie du monde, il passa sept semaines à naviguer autour d'elle & à en examiner la côte. Tandis qu'il s'occupoit de cet examen, les habitans venoient souvent à bord avec leurs canots, & se montroient toujours prêts à trafiquer avec les Anglois. Dans ce trafic, la conduite des Insulaires sembloit plus franche & moins soupçonneuse qu'on ne l'avoit éprouvé jusqu'alors de leurs voisins. Le peuple d'Otahiti même qui avoit eu des liaisons si intimes & si fréquentes avec les Anglois, ne leur avoit jamais té-

30 Nov.

moigné autant de confiance, de bienveillance & d'intégrité.

CH. VII. AN. 1778. PARMI les rafraîchiſſemens qu'on ſe procura de ces Indiens étoient beaucoup de cannes de ſucre. Le Capitaine eſſaya d'en faire de la bière ; à quoi il réuſſit parfaitement. D'après cela il ordonna d'en préparer une grande quantité pour la boiſſon de ſon équipage. Cependant quand le premier tonneau de cette liqueur fut mis en perce, aucun matelot ne voulut en goûter. Le Capitaine n'avoit eu d'autre motif, en faiſant préparer cette boiſſon, que d'épargner le rum & l'eau-de-vie pour un climat plus froid. Il ne craignoit point que le ſcorbut s'emparât de ſon équipage, tant qu'il auroit des fruits & des végétaux en abondance ; ainſi il ne jugea pas à propos d'exercer ni l'autorité, ni la perſuaſion pour changer la réſolution de ſes gens. Il ſe contenta de donner ordre qu'on ne ſervît plus de grog (a) à bord des

(a) Sorte de boiſſon, faite avec du rum ou de l'eau-de-vie & de l'eau.

vaiſſeaux ; & lui-même, & tous les Officiers continuèrent à faire uſage de la bière de canne de ſucre qui devint excellente par le mélange d'un peu de houblon qu'on trouva par haſard à bord. Il n'y avoit point de doute que cette liqueur ne fût très-ſaine. Cependant les matelots inconſidérés, perſiſtèrent à dire qu'elle deviendroit préjudiciable à leur ſanté. Il n'y a point d'hommes plus ennemis de toute eſpèce d'innovation que les marins, & dont les préjugés ſoient auſſi difficiles à détruire. Ce fut cependant en attaquant ces préjugés, & en s'écartant ſouvent des uſages établis, que le capitaine Cook parvint à préſerver ſes équipages de cette terrible maladie du ſcorbut, qui peut-être a plus détruit de nos matelots, dans des voyages entrepris en pleine paix, qu'il n'en eſt tombé ſous les coups des ennemis dans les expéditions militaires.

19 Déc. TANDIS que le capitaine Cook continuoit ſon examen des côtes d'Owhyhée, il éprouva tout-à-coup un calme profond, le 19 de Décembre à une heure du matin. La Réſolution laiſſée

Ch. VII. An. 1778.

ainsi à la merci des lames qui venoient du nord-est, fut rapidement poussée vers la terre. De sorte que long-tems avant le jour, les Anglois voyoient les feux allumés sur le rivage, qui n'étoient pas à plus d'une lieue de distance du vaisseau. La nuit étoit en même tems très-obscure. Il y avoit du tonnerre, des éclairs & de la pluie. Lorsque le jour commença à paroître, il découvrit à nos voyageurs une houle, qui se brisoit à une demi-lieue d'eux sur la côte. Il étoit évident qu'ils avoient été dans le plus grand danger, & que ce danger n'étoit pas encore entièrement évité; car le vent changeant à tout instant, à peine le vaisseau pouvoit se soutenir à une certaine distance de la terre. Ce qui rendit leur situation plus fâcheuse, c'est que la corde de la grande voile ayant manquée, la voile se déchira d'un bout à l'autre. Les deux voiles de perroquet manquèrent de même, quoiqu'elles ne fussent pas à demi usées. Cependant on eut le bonheur de les remplacer avec promptitude, & la Résolution reprit sa route avec sécurité.

LE 16 de Janvier 1779, il vint tant de canots de toutes parts, qu'il y en avoit près de mille autour des vaisseaux. Ils étoient remplis d'Indiens, & chargés pour la plupart de cochons & d'autres provisions. Ce qui prouvoit encore les intentions amicales des Indiens, c'est qu'ils n'avoient pas la moindre arme offensive. Le commerce & la curiosité paroissoient être les seuls motifs de leur nombreuse visite. Certes, parmi une si grande quantité d'hommes qui se trouvoient quelquefois à bord, il n'étoit pas étonnant qu'il y en eût quelqu'un qui montrât un peu d'inclination au vol. Un d'eux déroba le gouvernail du canot de la Résolution, & s'enfuit avec tant d'agilité, qu'il fut impossible de l'attraper. Alors le Capitaine crut qu'il falloit saisir cette occasion de faire connoître à ce peuple le pouvoir de nos armes à feu. Il ordonna qu'on tirât trois ou quatre coups de fusil, & autant de coups de canons de quatre par-dessus le canot du voleur : mais comme on n'avoit pas voulu qu'aucun de ces coups eût un effet

meurtrier, les Indiens en parurent plus surpris qu'épouvantés.

CH. VII. AN. 1779. LE lieutenant Blig, ayant été envoyé pour examiner la baie, rapporta à son retour, qu'il avoit trouvé un endroit commode & sûr pour mouiller l'ancre, & où il couloit une rivière, dont l'eau étoit très-bonne. Soudain le capitaine Cook résolut de s'y arrêter dans l'espoir d'y faire reposer les équipages, & de s'y bien pourvoir de provisions fraîches. A l'approche de la nuit une grande partie des Indiens se retira à terre; mais plusieurs autres demandèrent la permission de coucher à bord. Il y en avoit sans doute beaucoup dans ce nombre, dont la curiosité n'étoit pas le seul motif, puisqu'on s'apperçut le lendemain matin qu'il manquoit plusieurs choses. Aussi le capitaine Cook se détermina à ne plus souffrir que tant de monde à la fois passât la nuit dans son vaisseau.

17 Janv. LE 17 de Janvier les vaisseaux mirent à l'ancre dans le port examiné par M. Blig, & nommé par les Indiens Karakakooa. Là ce peuple continua à venir en foule à bord, & une multi-

tude de canots couvroit ſans ceſſe la mer. Dans aucun de ſes voyages, le capitaine Cook n'avoit jamais eu occaſion de voir de peuple ſi nombreux ; car indépendamment des habitans, qui étoient dans les canots, le rivage fourmilloit de ſpectateurs, & des milliers venoient à la nage autour des vaiſſeaux, comme des bancs de poiſſons. Nos navigateurs ne pouvoient s'empêcher d'admirer cet étonnant ſpectacle, & le plaiſir dont ils jouiſſoient, ſuſpendoit en ce moment leurs regrets de n'avoir pas réuſſi pendant l'été à trouver le paſſage qu'ils avoient cherché dans le Nord, pour regagner leur Patrie. « C'eſt » à ce manque de ſuccès, dit le capi- » taine Cook, que nous avons dû le » plaiſir de revoir les iſles Sandwich, » & d'illuſtrer notre voyage par une » découverte, qui bien que la dernière, » ſemble à beaucoup d'égards, la plus » importante qu'aient fait juſqu'à pré- » ſent les Européens, dans toute l'é- » tendue de l'immenſe Océan Paci- » fique ».

CH. VII.
AN. 1779.

TELLE eſt la réflexion qui conclut le Journal de notre navigateur ; & le

Ch. VII. An. 1779. sentiment de plaisir, dont il semble avoir été pénétré, en écrivant cette réflexion, doit sans doute faire une impression profonde sur l'ame de tous ceux qui la liront. Le brave & généreux capitaine Cook n'imaginoit pas qu'une découverte, qui paroissoit lui promettre d'ajouter beaucoup à sa gloire, & de lui fournir un relâche très-agréable, lui devînt jamais fatal. Il étoit loin de prévoir que l'isle d'Owhyhée fût destinée à être le dernier champ de ses travaux & la cause de sa perte.

L'accueil que les Indiens s'empressèrent de faire aux Anglois, dès que les vaisseaux mouillèrent dans la baie de Karakooa, fut on ne peut pas plus flatteur. Ils accoururent en foule sur le rivage, chantant, dansant & exprimant leur joie par toute sorte de gestes extravagans & bisarres. Pareea, jeune homme qui avoit beaucoup d'autorité sur les Indiens, & Kaneena, autre chef, s'étoient déjà attachés tous les deux au capitaine Cook, & lui furent d'un grand secours pour empêcher

leurs nombreux compatriotes de devenir trop importuns.

PENDANT la longue courſe de nos voyageurs autour de l'iſle d'Owhyhée, les habitans agirent preſque toujours avec beaucoup de candeur & d'honnêteté dans les marchés, & ne montrèrent pas le moindre penchant au vol, ce qui paroiſſoit d'autant plus extraordinaire que les hommes avec leſquels les Anglois traitoient, étoient pour la plupart de la claſſe la plus inférieure, c'eſt-à-dire domeſtiques ou pêcheurs; mais après que la Réſolution & la Découverte furent à l'ancre dans la baie de Karakakooa, les choſes changèrent de face. L'immenſe troupe d'inſulaires qui couvroient ſans ceſſe toutes les parties des vaiſſeaux, non-ſeulement leur fourniſſoit le moyen de voler ſouvent ſans être découverts, mais encore l'eſpoir de l'impunité s'ils étoient apperçus; eſpoir qu'ils fondoient ſur la ſupériorité infinie du nombre. Une autre cauſe du changement de conduite des Indiens, venoit de la préſence & des encouragemens de leurs chefs, entre les mains deſquels ſe dé-

Ch. VII
An. 1779.

posoit le butin, & qu'on avoit sans doute raison de regarder comme les instigateurs des rapines qui se commettoient.

Après l'arrivée de la Résolution dans le port, Pareea & Kaneena, menèrent à bord un troisième chef, nommé Koah, qu'ils présentèrent comme prêtre de l'isle, & comme ayant été dès sa première jeunesse un guerrier distingué. Le soir le capitaine Cook avec M. Bayley & M. King, accompagnèrent Koah à terre. Alors le capitaine fut reçu avec des cérémonies extraordinaires. Les honneurs qu'on lui rendit, marquoient le plus grand respect, même une sorte d'adoration.

Un des principaux soins de notre navigateur à Owhyhée, fut de faire saler pour la mer, une partie des cochons qu'on achetoit, & il eut alors bien plus de succès qu'il n'en avoit eu dans tous les autres essais de ce genre. Il ne paroît point que de semblables expériences aient été tentées par les navigateurs d'aucune Nation du monde, avant le capitaine Cook. Il commença à le faire pour la pre-

mière fois, lors de ſon ſecond voyage autour du monde, en 1774, & le ſuccès de cet eſſai, quoique très-imparfait, l'encouragea pourtant à faire de nouveaux efforts, pour réuſſir dans un objet d'une ſi grande conſéquence. Comme ſon dernier voyage devoit vraiſemblablement être plus long d'un an qu'on ne l'avoit projetté, & que conſéquemment les proviſions des vaiſſeaux étoient bornées, il fut obligé d'y remédier, en cherchant un nouveau moyen de nourrir les équipages, ſans quoi il lui eût fallu reprendre le chemin de l'Angleterre, avant d'avoir achevé ſon entrepriſe. Il profita donc de l'occaſion de renouveller ſes eſſais pour la ſalaiſon des viandes, & l'événement remplit ſon eſpoir. Le capitaine King a rapporté depuis en Angleterre quelques barils de porc ſalé à Owhyhée au mois de Janvier 1779, & pluſieurs perſonnes qui ont goûté de cette viande en Décembre 1780, ont déclaré qu'elle étoit très-bonne & très-ſaine. Le capitaine Cook ſemble donc avoir été deſtiné à perfectionner ou à créer tous les moyens poſſibles de

contribuer aux progrès de la navigation.

CH. VII.

AN. 1779. 26 Janv.

CE fut le 26 de Janvier que le capitaine Cook eut sa première entrevue avec Terreeoboo, Roi de l'isle d'Owhyhée. Son introduction fut accompagnée de beaucoup de cérémonies, parmi lesquelles on ne manqua pas d'observer l'usage de troquer de nom; usage qui est la plus grande marque d'amitié chez tous les Insulaires de la mer du Sud. Après les premières formalités, notre navigateur conduisit Terreeoboo, ainsi que tous les chefs qui purent entrer dans la grande chaloupe à bord de la Résolution. On les y reçut avec les plus grands égards; & pour temoigner à Terreeoboo sa reconnoissance d'un magnifique manteau garni de plumes, dont ce Roi lui avoit fait présent, le capitaine Cook lui donna une très-belle chemise de lin, & lui ceignit son propre couteau de chasse.

DURANT la continuation des liaisons des Anglois avec les Indiens, la tranquillité & la conduite obligeante de ce peuple écartoit tout soupçon de danger.

Aussi les Anglois alloient toujours partout avec la plus grande confiance. Les marques de prévenance & d'amitié que nos voyageurs reçurent des habitans sont en si grand nombre, qu'il seroit impossible de les rapporter. Une société de prêtres sur-tout, déploya une générosité, une magnificence étonnante. Ils envoyèrent chaque jour au capitaine Cook une provision de cochons & de fruits sans jamais demander le moindre retour, & sans faire entendre qu'ils désirassent quelque chose. Ces présens étoient faits, dit-on, aux dépens de leur chef nommé *Kaoo*, homme très-considérable, & qui, dans toutes les occasions, avoit témoigné aux Anglois le plus grand attachement. Mais nos voyageurs n'avoient pas toujours raison d'être aussi satisfaits de la conduite des Earées ou Chefs des guerriers, que de celle des prêtres. D'ailleurs la satisfaction que procuroient la douceur & les mœurs hospitalières des habitans, étoit souvent troublée par l'aptitude que quelques-uns d'entr'eux avoient à dérober. Cet inconvénient étoit même d'autant plus fâcheux, qu'il obligeoit le capi-

CH. VII. An. 1779. taine & ses Officiers à user quelquefois d'une sévérité qu'ils auroient volontiers éludée, si la nécessité ne l'avoit pas rendue absolument indispensable.

QUOIQU'EN général les bons traitemens & les prévenances des Indiens continuassent, Terreeoboo & ses Chefs commencèrent à s'informer fréquemment du tems où les Anglois partiroient; ce qui ne doit pas surprendre, quand on songe que durant l'espace de seize jours que nos navigateurs étoient restés dans la baie de Karakakooa, ils avoient déjà fait une énorme consommation de cochons & de végétaux. Toutefois il ne paroissoit pas que Terreeoboo eût d'autre objet en vue dans ses questions qu'un désir de se préparer à congédier nos navigateurs avec des présens dignes de la considération & de l'amitié qu'il leur avoit toujours témoignées. La preuve de cela, c'est que ce Roi ayant appris que ses hôtes devoient quitter la baie dans un ou deux jours, il fit proclamer dans différens villages, une espèce d'injonction qui prescrivoit aux habitans de lui porter des cochons & des fruits, pour qu'il

pût

pût en faire préſent à l'*Orono* (*a*), à ſon départ de la baie. CH. VII.

LE 3 de Février, veille du jour que le capitaine Cook avoit fixé pour le départ des vaiſſeaux, Terreeoboo invita le capitaine Cook & M. King à venir avec lui juſques dans le village où réſidoit le grand Prêtre Kaoo. En arrivant, ils virent la terre couverte d'étoffes; auprès de ces étoffes beaucoup de végétaux, & un peu plus loin un grand troupeau de cochons. A la fin de l'entrevue, la plus grande partie des étoffes, tous les cochons & tous les végétaux furent donnés, par Terreeoboo, à nos navigateurs, qui demeurèrent remplis d'étonnement, en conſidérant la valeur d'un ſi riche préſent. Tant de magnificence & de générosité ſurpaſſoit de beaucoup tout ce qu'ils avoient vu aux iſles des Amis & de la Société. (*b*) AN. 1779. 3 Fév.

(*a*) Orono eſt un titre d'honneur, qui avoit été donné au capitaine Cook.

(*b*) Quand la Réſolution fut partie de la baie de Karakakooa, Terreeoboo donna une nouvelle preuve de ſon amitié pour le capitaine Cook, en lui envoyant aſſez loin un dernier préſent de cochons & de fruits.

CH. VII. AN. 1779

M. King s'étoit si bien concilié l'estime & l'affection des habitans d'Owhyhée, qu'ils lui firent les sollicitations les plus pressantes, les offres les plus flatteuses pour qu'il demeurât dans le pays. Terreeoboo & Kaoo en firent la demande en forme au capitaine Cook, dont ils croyoient que M. King étoit le fils. Pour éviter de faire un refus positif à une offre si amicale, le capitaine Cook leur dit qu'il ne pouvoit point se séparer alors de M. King : mais qu'il reviendroit l'année suivante dans l'isle, & qu'il feroit ensorte d'arranger cela à leur satisfaction.

4 Fév.

LE 4 Février au matin, les vaisseaux partirent très-à-bonne heure de la baie de Karakakooa, & ils furent suivis par un grand nombre de canots. Le dessein du capitaine Cook étoit d'achever l'examen d'Owhyhée, avant d'aller dans les autres isles ; espérant de trouver une rade, encore meilleure que celle de Karakakooa; mais en cas qu'il ne réussît pas, il se proposoit de se rendre dans la partie sud-est de Mowée, où il sa-

qu'il rencontreroit un port excel-

JE rapporterai, d'après la relation de M. Samwell, la cause qui obligea le capitaine Cook de retourner dans la baie de Karakakooa, & les conséquences malheureuses de ce retour. M. Samwell m'a confié de la manière la plus obligeante cette relation manuscrite, en me laissant une entière liberté d'en faire l'usage que je jugerois à propos. Après l'avoir lue, j'en sentis si bien l'importance, que je désirai de la voir imprimée séparément; je me chargeai même d'en faire la publication, avec l'aide de M. Samwell lui même, pour que si on y faisoit quelques objections, je pusse y répondre dans cette histoire : mais depuis deux ans que le public a lu la relation de M. Samwell, personne n'en a contesté la vérité. Ainsi je crois pouvoir me servir ici de cet ouvrage, puisqu'il contient le récit le plus complet & le plus authentique de la funeste catastrophe, qui priva l'Angleterre d'un de ses plus illustres navigateurs.

CH. VII. AN. 1779.

« LE 6 de Février nous fûmes surpris » par un coup de vent. La nuit suivante, » le haut du mât de perroquet de la Ré- 6 Fév.

» solution se cassa d'une manière si dan-» gereuse, que le capitaine Cook fut » obligé de rentrer dans la baie de Ke-» ragegoah (*a*) pour le faire réparer; » car nous ne pûmes pas trouver dans » l'isle un autre port commode. La » même bourasque qui venoit de nous » faire perdre notre mât, avoit causé » encore plus de mal à divers canots » Indiens qui étoient venus à la suite » du vaisseau. Un de ces canots où il » y avoit deux hommes & un enfant, » fut heureusement sauvé du naufrage » à bord de la Résolution. Les deux » hommes avoient si fort payagé toute » la nuit pour tâcher d'attraper la terre, » & ils étoient si épuisés de fatigue, » qu'ils purent à peine monter dans le

---

(*a*) Il est nécessaire d'observer que M. Samwell écrit les noms de plusieurs personnes & de plusieurs endroits, d'une manière toute différente qu'il ne font dans l'Histoire du voyage. Par exemple :

Il appelle :

Karakakooa	Ke,rag,e,goo,ah.
Terreeoboo	Kariopoo.
Kowrowa	Kavaroah.
Kaneecabareea	Kaneekapo,heroi.
Maihamaiha	Ka,mea,mea.

» vaisseau : quand ils se virent sur le tillac, ils versèrent un torrent de larmes, plus frappés du danger auquel ils venoient d'échapper que de leur délivrance ; mais l'enfant paroissoit vif & content. Bientôt après, un canot de la Résolution sauva un homme & deux femmes, dont la pirogue avoit été chavirée par la violence des vagues. Ils furent portés à bord & accueillis comme les autres par le capitaine Cook, qui leur donna toute sorte de marques d'intérêt & de pitié.

» LE mercredi 10 du mois, nous nous trouvâmes dès le matin à quelques milles du port, & nous fûmes bientôt joints par un grand nombre de pirogues, où étoient plusieurs de nos connoissances, qui sembloient venir pour nous inviter à entrer dans le port. Il y avoit sur-tout un prêtre nommé *Coo, aha* ; il portoit un petit cochon & quelques noix de coco qu'il tenoit à la main, & après avoir chanté quelques-unes de ses litanies, il offrit ces présens au capitaine Clerke. Soudain il s'empressa de se rendre à

10 Fév.

Ch. VII An. 1779. » bord de la Résolution, pour faire » les mêmes cérémonies amicales devant le capitaine Cook. Le peu de » vent qu'il faisoit ce jour-là, ne nous » permit pas de gagner le port. Dans » l'après-midi un chef du premier rang » nommé Kameamea, & proche parent de Kariapoo, vint nous voir à » bord de la Découverte, il étoit paré » d'un magnifique manteau garni de » plumes, qu'il sembloit avoir porté » pour vendre; mais dont il ne voulut » se défaire que pour des poignards. » Cet article étoit celui que les chefs » avoient préféré à tous les autres, lorsque nous avions été prêts à partir de » la baie; car étant alors suffisamment » pourvus de petites haches & d'outils, » ils commencèrent à se munir d'instrumens de guerre. Kameamea obtint » neuf poignards pour son manteau; » & satisfait du bon accueil qu'il avoit » reçu, il passa la nuit dans notre vaisseau, ainsi que toutes les personnes de « sa suite.

11 Fév. » Dans la matinée du 11, la Résolution & la Découverte mouillèrent » l'ancre à Kerragegoah, & soudain on

» se prépara à mettre à terre le mât de per-
» roquet de la Résolution. Nous eûmes CH. VII.
» ce jour là peu de visites, parce qu'il AN. 1779.
» se trouvoit peu d'Indiens dans la baie.
» Lorsque nous en étions partis, tous ceux
» qui demeuroient dans d'autres quar-
» tiers de l'isle, s'en étoient retournés
» sur leurs habitations, & il falloit qu'il
» se rassemblât de nouveau du monde
» de tous ces différens endroits, pour
» que nous nous vissions entourés d'une
» foule aussi nombreuse, comme nous
» l'avions été la première fois. L'après-
» midi du jour que nous mouillâmes
» l'ancre, je me rendis seul à un mille
» dans la campagne, pour visiter un In-
» dien de mes amis, qui peu de jours
» auparavant, avoit fait vingt mille
» dans un canot pour venir me voir,
» tandis que les vaisseaux étoient en
» calme. Comme il n'étoit parti du vais-
» seau que quelque tems avant la tem-
» pête, j'étois inquiet sur son sort : mais
» j'eus le plaisir de le trouver en bon
» état, quoiqu'il eût eu assez de peine,
» en me quittant à regagner le rivage.
» Je ne parle ici de cette petite incur-
» sion, qui m'est particulière, que parce

CH. VII. AN. 1779.

» qu'elle me fournit une occasion d'ob-
» server, qu'il ne paroissoit aucun chan-
» gement dans la conduite, ni dans
» les sentimens des Indiens. Je ne vis
» rien qui pût m'induire à penser qu'ils
» étoient fâchés de notre retour. Au
» contraire, la bienveillance géné-
» reuse, qui les avoit toujours carac-
» térisés, sembloit s'être ranimée au
» fond de leur cœur, & se manifester
» dans toutes leurs actions (a).

» LE lendemain, les vaisseaux furent
» mis par les chefs sous un Taboo,
» sorte de pompe, qu'il sembloit né-
» cessaire d'observer avant que le Roi
» Kariapoo fît la première visite au ca-
» pitaine Cook pour le complimenter
» sur son retour. Le même jour, ce

(a) M. King rapporte que nos voyageurs furent surpris en mouillant l'ancre, de recevoir un accueil tout différent de celui qu'on leur avoit fait à leur première entrée. Il confesse cependant que la conduite non suspecte de Terreeoboo, qui vint rendre visite dès le lendemain matin au capitaine Cook, & le retour des habitans à leurs premières liaisons d'amitié avec les Anglois, sont de fortes preuves qu'ils ne méditoient rien de mal. « Les choses, dit M. King, » continuèrent à aller leur train fort paisiblement jusques dans l'après-midi du 13 ».

» Prince se rendit à bord de la Résolu-
» tion. Il étoit suivi d'un nombreux cor- CH. VII.
» tège d'Indiens, dont plusieurs por- AN. 1779.
» toient les dons destinés au capi-
» taine, & le capitaine le reçut avec
» les plus grands témoignages d'a-
» mitié, en lui faisant à son tour divers
» présens. Cette première cérémonie
» achevée, le taboo se dissipa. Les
» choses reprirent leur cours ordinaire;
» & le jour suivant, 13 du mois, nous
» fûmes accablés de visites. Le mât
» de la Résolution étoit à terre, ainsi
» que les instrumens astronomiques,
» pour lesquels on avoit déjà élevé un
» observatoire dans le même endroit
» que la première fois. Je débarquai,
» avec un Anglois de mes amis, près
» de la cité de Kavaroha, où nous
» trouvâmes un grand nombre de pi-
» rogues, qui venoient d'arriver de
» différentes parties de l'isle, & les In-
» diens étoient occupés sur le rivage
» à se construire des cabanes, pour y
» loger pendant le tems que les vais-
» seaux demeureroient dans la baie.
» A notre retour à bord de la Décou-
» verte, nous apprîmes qu'un Indien

CH. VII. AN. 1779.

» avoit été surpris dérobant à la forge » une pince d'armurier, & qu'on l'a- » voit sévèrement fouetté & chassé hors » du vaisseau. Malgré cet exemple, un » autre Indien, dès l'après-midi, eut » l'audace d'arracher du même endroit » les pinces & un ciseau, de s'élancer » dans la mer, & de nager du côté du » rivage. Le maître d'équipage & un » pilotin furent immédiatement en- » voyés à sa poursuite. L'Indien se sen- » tant suivi de près, nagea vers un » canot. Ses compatriotes l'y reçurent, » & pagayèrent de toute leur force » droit à terre. Nous leur tirâmes plu- » sieurs coups de fusil, mais inutile- » ment. Ils furent bientôt hors de la » portée de nos armes. Pareah, un des » chefs, qui étoit en ce moment à bord » de la Découverte, ayant appris ce » qui se passoit, se rendit soudain à » terre, avec promesse de rapporter les » articles dérobés. Notre canot avoit » été si bien dévancé par celui qu'il » poursuivoit, que le voleur eut le tems » de se sauver dans la campagne. Le ca- » pitaine qui se trouvoit alors sur la » plage, avoit voulu le surprendre à son

» débarquement; mais il y a apparence » qu'il fut dévoyé par les habitans, qui » s'étoient offerts d'eux-mêmes à lui ser- » vir de guides.

CH. VII.
AN. 1779.

» LE maître d'équipage, en arrivant » à terre, trouva quelques Indiens qui » lui apportoient non seulement les pin- » ces & le ciseau, mais le couvercle » d'une barrique à eau, dont on ne sa- » voit pas la perte à bord. Il s'en re- » tournoit avec ces articles, lorsqu'il » rencontra la chaloupe de la Résolu- » tion avec cinq hommes, qui sans au- » cun ordre, étoient partis de l'obser- » vatoire. Le maître se trouvant ainsi » par hasard secouru, se crut assez fort » pour obliger les Indiens à lui livrer le » voleur, ou du moins la pirogue où il » s'étoit sauvé. D'après ce projet, il re- » gagna le rivage; & ayant trouvé la » pirogue à terre, il se préparoit à la » lancer à l'eau, quand Pareah parut, » & insista pour qu'on ne touchât pas » à la pirogue, parce qu'elle lui appar- » tenoit. Le maître de l'équipage ne » l'écoutant point, Pareah jetta ses » armes sur son dos, saisit l'Anglois par » les cheveux, & le retint vigoureuse-

Ch. VII.
An. 1779.

» ment. Alors un de nos matelots lui
» assena un coup d'aviron, & soudain
» Pareah lâchant le maître d'équipage,
» arracha l'aviron des mains du mate-
» lot, & le rompit en deux sur son
» genou.

» Cependant la multitude com-
» mença à attaquer nos gens à coups de
» pierre. Ils voulurent d'abord lui faire
» résistance; mais ils furent bientôt
» obligés de céder, & de se sauver à
» la nage vers le canot, qui se trouvoit
» plus au large que la chaloupe. Les
» officiers n'étant pas habiles nageurs,
» firent leur retraite sur un petit rocher,
» au milieu de l'eau, où les Indiens les
» assaillirent bientôt. Un homme lança
» un morceau de l'aviron cassé contre
» le maître d'équipage; mais heureuse-
» ment le pied lui ayant glissé, il man-
» qua son coup, & la vie de l'officier
» Anglois fut sauvée: cependant Pareah
» réprima la violence des Indiens. Nos
» officiers voyant bien que la présence
» de ce chef étoit leur seule défense con-
» tre le peuple irrité, le prièrent de de-
» meurer avec eux jusqu'à ce qu'ils
» eussent regagné leurs canots; mais il

» refusa leur demande, & il se retira.
» Le maître d'équipage se rendit à l'ob- CH. VII.
» servatoire pour y chercher du secours, AN. 1779.
» tandis que le pilotin préféra de rester
» dans la chaloupe, où il fut fort mal-
» traité par le peuple, qui pilla tout ce
» qu'il y avoit à piller. Il commençoit
» même à vouloir mettre en pièces la
» chaloupe, afin d'en prendre le fer,
» quand Pareah revint, & l'empêcha.
» Il avoit rencontré le maître, comme
» il alloit à l'observatoire; & soupçon-
» nant son dessein, il l'avoit forcé de
» s'en retourner. Il dispersa le peuple,
» & pria les Anglois de s'en aller à
» bord. Ceux-ci lui observèrent que
» tous leurs avirons avoient été enlevés.
» Alors il leur en apporta lui-même
» quelques-uns, qu'il prit dans les mains
» des Indiens; & nos officiers furent
» très-contens de l'avoir échappé à si
» bon compte. Ils n'étoient pas encore
» bien loin, que Pareah les joignit en-
» core dans un canot, pour rendre au
» pilotin son bonnet, qui avoit été ar-
» raché par le peuple. Ce chef fit alors
» des caresses aux Anglois en forme de
» réconciliation, & il parut inquiet de

CH. VII. AN. 1779.

» ſavoir ſi le capitaine Cook ne voudroit pas le tuer pour ſe venger de ce qui étoit arrivé. Ils l'aſſurèrent du contraire, en lui faiſant, à leur tour, pluſieurs ſignes d'amitié. Alors il partit pour ſe rendre du côté de la ville de Kavaroah : ce fut la dernière fois que les Anglois le virent. Bientôt après le capitaine Cook retourna à bord de la Réſolution, extrêmement affligé de tous ces déſagréables événemens ; & la même nuit, il envoya un de ſes lieutenans à bord de la Découverte, pour en apprendre les détails, parce qu'ils avoient pris naiſſance dans ce vaiſſeau.

» Il eſt à remarquer que pendant que la querelle étoit le plus animée, Kanynah, chef qui avoit toujours été très-lié avec nous, partit du lieu où elle ſe paſſoit, & vint à bord de la Découverte pour vendre un très-gros cochon, dont il demanda un pahowa ou poignard, d'une grandeur extraordinaire. Il nous indiqua qu'il le vouloit auſſi long que ſon bras. Le capitaine Clerke n'en ayant pas de cette longueur, lui dit qu'il lui en feroit

» faire un pour le lendemain matin ; & » Kanynah, satisfait de cette réponse, » laissa son cochon, & se retira sans tar» der davantage.

» IL n'est pas non plus inutile de rap» porter une chose qui arriva le même » jour dans la Résolution. Un chef In» dien étant à table avec le capitaine » Cook, lui demanda s'il étoit un Tata» toa, c'est-à-dire un homme de guerre. » Le capitaine Cook lui ayant répondu » que oui, l'Indien désira de voir ses » blessures. Alors le Capitaine montra » sa main droite où il avoit une forte » cicatrice qui lui couvroit toute la lon» gueur du métacarpe, entre le pouce » & le premier doigt. Le chef étant » ainsi convaincu que le Capitaine étoit » un guerrier, fit la même question à un » Officier anglois qui étoit présent ; & » qui n'avoit aucune cicatrice sur son » corps. L'Indien ajouta qu'il étoit lui» même un toa, & il montra les marques » de quelques blessures qu'il avoit re» çues dans les combats.

» Les Anglois qui étoient de garde à » l'observatoire, furent inquiétés durant » toute la nuit par les cris perçans &

Ch. VII. An. 1779.

» douloureux & toutes les lamentations » des femmes des villages voisins. Sans » doute que la dispute des Indiens avec » les Anglois les faisoient craindre pour » leurs époux ; mais quoi qu'il en puisse » être, leurs clameurs mélancoliques » alarmèrent beaucoup nos sentinelles.

» Pour ajouter à l'insulte qu'ils nous » avoient faite, quelques Indiens enle- » vèrent pendant la nuit, le grand canot » de la Découverte qui étoit attaché à » la bouée d'une de nos ancres. Ils le » prirent même si adroitement que nous » ne nous en apperçûmes que le lende- » main matin samedi 14 de Février. Le » capitaine Clerke ne perdit pas de » tems pour aller avertir le capitaine » Cook de cet accident ; & il retourna » à bord, avec ordre d'envoyer une » chaloupe & un canot sous le comman- » dement du second Lieutenant, en sta- » tion à la pointe est de la baie, afin » d'intercepter tous les canots qui vou- » droient sortir, & même de faire feu » sur eux, si cela étoit nécessaire. Dans » le même tems, le troisième Lieutenant » de la Résolution fut expédié avec » deux canots, à l'autre pointe de la » baie,

» baie, chargé d'ordres pareils; & le » maître partit dans la chaloupe à la » poursuite d'une double pirogue, déjà » sous voile, & faisant ses efforts pour » sortir de la rade. Il l'eut bientôt ap- » prochée, & dès qu'il tira quelques » coups de fusil, elle regagna le rivage, » & les Indiens l'abandonnèrent. Il se » trouva que cette pirogue appartenoit » à Omea, chef qui portoit le titre » d'Orono. Il étoit alors lui-même dans » la pirogue, & il eût été heureux pour » les Anglois de le prendre; car le peu- » ple regardoit la personne de cet In- » dien comme aussi sacrée que celle du » Roi.

» PENDANT ce tems-là le capitaine » Cook se préparoit à se rendre lui- » même à la ville de Kavaroah, pour » s'assurer de la personne du Roi Ka- » riopoo, avant qu'il eût le tems de se » retirer dans quelque partie de l'isle, » hors de la portée des Anglois. Cette » démarche sembloit même le moyen » le plus efficace de recouvrer notre » canot. D'ailleurs c'étoit la précaution » qu'avoit constamment prise le capi- » taine Cook en pareil cas, dans les

CH. VII. AN. 1779.

» autres isles de la mer du Sud ; & elle » lui avoit toujours réussi. Certes, il au- » roit été très-difficile d'indiquer une » manière de se conduire plus sûre & » plus prudente pour obtenir ce qu'on » désiroit de ces peuples (*a*).

» NOUS avions lieu de penser que le » Roi & sa suite s'étoient enfuis à la » première alarme ; mais en ce cas, » le capitaine Cook étoit dans l'inten- » tion de s'emparer de toutes les grandes » pirogues qu'il trouveroit sur le rivage. » Il partit donc de son vaisseau à sept » heures du matin, accompagné par le » Lieutenant des soldats de marine, un » sergent, un caporal & sept soldats. » La chaloupe, également bien armée, » les suivoit sous le commandement de » M. Roberts. Tandis qu'ils ramoient » vers le rivage, le capitaine Cook or- » donna à un des canots qui étoient » en station à la pointe ouest de la baie,

(*a*) M. King avoue qu'il craignoit toujours que l'extrême confiance, dont le capitaine Cook étoit rempli d'après tous ses succès avec les Indiens, ne pût dans quelque moment infortuné, l'engager à trop exposer sa personne.

» de quitter ſon poſte & de le ſuivre.
» Cette circonſtance mérite d'être re- CH. VII.
» marquée ; parce qu'elle montre que AN. 1779.
» le Capitaine avoit quelque appré-
» henſion d'éprouver de la réſiſtance
» de la part des Indiens, ou du moins
» qu'il ſongeoit à prendre des précau-
» tions pour ſa ſûreté & celle de ſon
» monde. J'oſerai dire que de la ma-
» nière dont les choſes ſe préſentoient
» alors, il étoit peut-être le ſeul qui
» crût tant de ſoins néceſſaires; tant on
» doit être éloigné de le taxer de pré-
» ſomption & d'imprudence ! Il débar-
» qua avec les ſoldats de marine au-
» deſſus de la ville de Kevaroah. Sou-
» dain les Indiens l'environnant en foule
» comme de coutume, lui témoignè-
» rent le même reſpect en ſe proſter-
» nant devant lui, & ne laiſsèrent pas
» appercevoir la moindre marque d'hoſ-
» tilité ou d'alarme. Cependant le Ca-
» pitaine ne voulant point ſe fier à ces
» apparences, fut très-attentif à la diſ-
» poſition de ſes ſoldats, & empêcha
» qu'ils en fuſſent trop reſſerrés par la
» multitude. Il demanda d'abord à voir
» les fils du Roi, qui s'étoient tous deux

CH. VII.
AN. 1779.

» fort attachés à lui, & qui demeuroient
» ordinairement avec lui à bord. On
» leur envoya des messages; & bientôt
» ces jeunes Indiens parurent eux-
» mêmes. Ils dirent au capitaine Cook
» que leur pere étoit couché dans une
» de ses maisons peu éloignée. Ils en
» prirent tous trois ensemble le chemin,
» & le Capitaine se fit suivre par ses
» soldats de marine. Par-tout où il passa
» les Indiens se prosternèrent devant
» lui, & semblèrent n'avoir rien perdu
» du respect qu'ils étoient habitués à
» lui témoigner. Il fut joint en route
» par plusieurs chefs, parmi lesquels
» étoient Kanynah & son frère Koo-
» howrooah, qui continrent le peuple
» dans l'ordre; ainsi qu'ils avoient cou-
» tume de le faire; mais comme ils igno-
» roient les desseins du capitaine Cook,
» ils lui demandèrent plusieurs fois s'il
» avoit besoin de cochons ou d'autres
» provisions; à quoi il répondit toujours
» que non, qu'il n'avoit besoin que de
» voir le Roi. Dès qu'il fut arrivé devant
» la maison de ce Prince, il chargea
» quelques Indiens d'informer Kariapoo
» qu'il désiroit de lui parler. Ces Indiens

» allèrent & revinrent deux ou trois » fois, & au lieu de porter une réponse, » ils présentèrent au capitaine Cook » diverses pièces d'étoffe rouge; ce qui » fit soupçonner au Capitaine que le » Roi n'étoit pas dans la maison. Alors » il donna ordre au Lieutenant des sol- » dats de marine d'entrer. Le Lieute- » nant trouva le vieux Roi qu'on venoit » de réveiller, & qui paroissoit fort » alarmé de ce message. Malgré cela il » sortit sans hésiter. Le capitaine Cook » lui tendit la main, en l'invitant ami- » calement à le suivre à bord; & Ka- » riapoo y consentit tout de suite. Les » choses paroissoient devoir s'arranger » favorablement; & les Indiens n'a- » voient pas l'air de craindre que les » Anglois les attaquassent; ce qui étonna » un peu le capitaine Cook; mais en » témoignant sa surprise, il dit que » comme les habitans de la ville parois- » soient innocens de l'enlèvement de son » canot, il ne vouloit pas les en punir; » & qu'il falloit seulement que le Roi » vînt à son bord. Kariapoo s'assit alors » devant sa maison, & fut bientôt en- » vironné d'une immense foule de peu-

» mais en vain ; il continua son chant
» importun & bruyant. Il sembloit qu'il
» cherchoit à détourner l'attention du
» Capitaine, tandis que ses compa-
» triotes accouroient en tumulte armés,
» de tous les quartiers de la ville. Le
» capitaine Cook, se voyant en même
» tems environné de toutes parts, pensa
» que sa situation devenoit hasardeuse.
» En conséquence il ordonna aux soldats
» de marine, de faire marcher sa petite
» troupe du côté du rivage où étoient
» nos canots ; les Indiens se rangèrent
» en haie pour les laisser passer, & ne
» parurent nullement vouloir s'opposer
« à leur retraite. Nos gens n'avoient
» guère que cinquante ou soixante pas
» à faire ; le capitaine Cook venoit
» après, tenant par la main le roi Ka-
» riapoo, qui marchoit très-volontaire-
» ment, accompagné de sa femme, de
» ses deux fils & de plusieurs chefs. Le
» vieux prêtre importun les suivoit aussi,
» & continuoit à faire le même bruit.
» Keowa, le plus jeune des fils du Roi,
» entra d'abord dans la chaloupe, pen-
» sant que son père alloit le suivre ;
» mais au moment que ce vieux Prince

CH. VII.
AN. 1779.

» arriva au bord de l'eau, sa femme se » jetta à son cou, & avec le secours de » deux chefs, elle le força de s'asseoir » à côté d'une double pirogue. Le capitaine Cook se plaignit, & leur fit » des reproches ; mais inutilement ; ils » ne voulurent jamais consentir que le » Roi allât plus loin, disant qu'on lui » donneroit la mort s'il se laissoit con» duire au vaisseau. Kariapoo, dont » l'ame sembloit entièrement résignée » à se soumettre à la volonté des autres, » laissa tomber sa tête sur sa poitrine, & » parut excessivement affligé.

» TANDIS que le Roi étoit ainsi » arrêté, un chef que nous connoissions » tous beaucoup, Coho, rodoit autour » tenant un poignard à demi-caché sous » son manteau, & avoit l'air de vouloir » frapper furtivement le capitaine Cook, » ou le lieutenant des soldats de ma» rine. Le lieutenant proposa de lui tirer » un coup de fusil, mais le capitaine » Cook, ne voulut pas le permettre. » Coho s'approchant trop de lui, l'offi» cier lui donna un coup de crosse de » fusil & l'obligea de se retirer. Un autre » Indien saisit le fusil du sergent, &

» tenta de le lui arracher ; mais le lieu-
» tenant le frappant aussi, lui fit lâcher
» prise. Le capitaine Cook, voyant
» alors le tumulte s'accroître, & les
» Indiens devenir plus déterminés &
» plus audacieux, observa que s'ils vou-
» loient employer la force pour retenir
» leur Roi, les Anglois ne pourroient
» pas s'empêcher de sacrifier la vie de
» plusieurs habitans. Après cela il s'ar-
» rêta un moment, & il étoit prêt à don-
» ner ses ordres pour l'embarquement,
» lorsqu'un Indien lui lança une pierre; il
» lui répondit par un coup de fusil à petit
» plomb, dont un des canons de son
» fusil à deux coups étoit chargé ; mais
» cet homme, qui avoit la poitrine rem-
» bourrée avec une natte, ne fut que
» peu ou point du tout blessé, & bran-
» dissant son dard, il menaça le Capi-
» taine de le lui lancer. Le Capitaine,
» qui ne vouloit point le tuer, au lieu
» de le percer d'une balle, se contenta
» de le renverser d'un coup de crosse
» de fusil. Il fit beaucoup de reproches
» de cette conduite turbulente aux plus
» avancés de la foule, il avoit déjà dé-
» sespéré de mener le Roi à bord parce

CH. VII. AN. 1779. » que cela paroiſſoit impraticable. Il ne » ſongeoit plus qu'à ſe tenir ſur la dé- » fenſive, & à protéger l'embarque- » ment de ſon foible parti, qu'il voyoit » preſſé par pluſieurs milliers d'Indiens. » Le fils du Roi, le jeune Keowa, qui » étoit déjà dans la chaloupe, enten- » dant le premier coup de fuſil, fut » effrayé & demanda à être remis à » terre, ce que M. Roberts lui accorda » promptement, ne penſant pas que le » Capitaine fût en danger. Autrement » il auroit gardé le prince, ce qui n'eût » pas manqué de contenir les habitans. » Un d'entre eux fut apperçu derrière » une double pirogue, où il viſoit le » capitaine Cook pour lui lancer ſon » dard. Le Capitaine fut obligé pour ſe » défendre, de faire feu ſur lui, mais » il tua un autre homme, également » audacieux. Le ſergent ayant apperçu » que le premier étoit manqué, le cou- » cha en joue, reçut l'ordre de tirer, » & étendit l'Indien roide mort. Ces » deux coups firent reculer la multi- » tude : mais pouſſée par les rangs de » derrière, elle revint bientôt à la » charge, & lança une volée de pierres

» sur les soldats de marine, qui sans » attendre aucun ordre, firent une dé- » charge générale; & cette décharge » fut promptement suivie par le feu des » canots. On entendit alors le capi- » taine Cook exprimer son étonnement. » Il fit signe de la main aux canots de » cesser leur feu & de s'approcher pour » recevoir les soldats. Malgré une pluie » de pierres que les Indiens faisoient » tomber sur nos gens, M. Roberts » rangea immédiatement la chaloupe » aussi près du rivage qu'il put le faire, » sans s'échouer, mais.... le lieutenant » qui commandoit le petit canot, au » lieu d'aller au secours du Capitaine, » s'éloigna encore du rivage, dans le » moment où tout dépendoit de ce que » les canots agissent d'accord. Il avoua » depuis avoir mal entendu le signal. » Mais, quoi qu'il en puisse être, il me » semble que c'est-là ce qui décida du » sort du capitaine Cook, & qui lui » ôta tout moyen de sauver sa vie.

» D'APRÈS cela, la chaloupe put seule » servir de retraite aux soldats de ma- » rine qui étoient sur la plage; & le » peuple se précipita tellement en foule

CH. VII. AN. 1779. » de ce côté-là, que l'équipage ne put » ni faire uſage de ſes armes à feu, ni » donner aucun ſecours au capitaine. » Ainſi il paroît donc que le plus grand » malheur vient de la fuite du petit » canot, dans l'inſtant où il étoit le plus » néceſſaire. Enfin, indépendamment » de ce que les gens de ce petit canot ne purent plus, en s'éloignant, faire feu » ſur la foule, la confuſion que cauſa » ſa retraite empêcha tout l'effet des » ordres du capitaine Cook (*a*). Dans » ce moment, le capitaine Cook ne » pouvoit plus attendre du ſecours que » des canots ſeuls. Dès que les Anglois » eurent fait leur décharge, les Indiens » les pouſsèrent dans l'eau, où quatre » ſoldats furent tués. Leur Lieutenant » étoit bleſſé : malgré cela, il eut le » bonheur de s'échapper, & il fut mis » à bord de la chaloupe.

(*a*) Je ſais de bonne part que, d'après l'opinion du capitaine Philips, qui commandoit les ſoldats de marine, & dont le jugement doit être d'un grand poids dans cette affaire, il eſt très-douteux qu'on eût pu ſauver le capitaine Cook, quand bien même il n'y auroit pas eu de mépriſe à bord du canot.

» LE capitaine Cook étoit le ſeul qui » demeuroit ſur le rocher. Il fut apperçu » ſe retirant vers la chaloupe, tenant » ſa main droite derrière ſa tête pour » ſe garantir des coups de pierre, & » portant ſon fuſil ſous ſon bras gauche. » On voyoit auſſi un Indien qui le pour- » ſuivoit, mais d'un air de méfiance & » de timidité; car il s'arrêta une ou » deux fois, comme s'il étoit incertain » de ce qu'il devoit faire; mais enfin, » il s'avança tout-à-coup vers lui; & » lui porta ſur le derrière de la tête un » grand coup d'une large pique (*a*);

(*a*) « J'ai entendu un des officiers, qui étoient pré- » ſens, dire que le premier coup que le capitaine » reçut, étoit un coup de poignard, ainſi qu'il eſt re- » préſenté dans l'Eſtampe du Voyage; mais d'après » le rapport de pluſieurs autres, qui furent auſſi té- » moins de ce malheureux événement, je puis aſſurer » qu'il fut d'abord frappé avec une pique. Cela m'a » été enſuite confirmé par le prêtre Kaireekea, qui » me cita particuliérement le nom de l'Indien, qui » avoit porté le coup, ainſi que celui du chef, qui » après frappa le capitaine de ſon poignard. Ceci ne » mérite pas trop de cauſer une diſpute; mais je le » raconte, parce que je deſire d'être exact dans ce » récit, même pour ce qui a rapport aux circonſ- » tances les moins importantes. (Note de M. Sam- » well.) »

CH. VII. AN. 1779.

» après quoi, il se retira précipitam-
» ment. Le coup parut avoir étourdi le
» capitaine Cook. Il chancela quelques
» pas, & comme il tomboit sur une
» main & sur un genou, son fusil lui
» échappa. Cependant il commença à
» se relever; mais dans le même instant,
» un autre Indien lui porta un grand
» coup de poignard sur le cou. Alors
» il tomba dans un creux du rocher où
» il y avoit de l'eau jusqu'au genou, &
» où une troupe d'assaillans se jetta sur
» lui, & essaya de le retenir. Mais en
» se débattant vigoureusement avec eux,
» il éleva sa tête, & porta vers la cha-
» loupe des regards qui sembloient de-
» mander du secours. Quoique le canot
» ne fût pas à plus de cinq ou six pas
» de distance, le trouble des Anglois
» & la foule qui s'opposoit à leur pas-
» sage ne permirent pas de sauver l'in-
» fortuné Capitaine. Les Indiens le re-
» mirent bientôt dessous, dans une eau
» plus profonde. Malgré cela, il éleva
» sa tête encore une fois, & à force
» de se débattre, il gagnoit le côté du
» rocher comme pour s'en faire un rem-
» part, quand un sauvage lui assena un

» grand coup de pique qui l'étendit
» mort. Plusieurs d'entr'eux le traînè-
» rent ensuite sur le haut du rocher, où
» ils sembloient se faire un barbare plai-
» sir d'assouvir leur furie sur ce corps
» inanimé ; s'arrachant les poignards
» de la main les uns les autres, pour
» percer encore la victime qui avoit
» déjà succombé à leur rage.

» JE ne me permettrai point de lon-
» gues réflexions sur la grandeur de
» notre perte, ni sur la douleur que nous
» en ressentîmes tous. Il suffit de dire
» que jamais aucun homme ne fut ni
» plus chéri, ni plus admiré. On est
» encore plus affligé quand on réfléchit
» qu'il n'a péri que parce qu'on a man-
» qué de le secourir à propos, tandis
» que lui s'est au contraire toujours émi-
» nemment distingué par le soin qu'il
» a eu de ceux qui étoient sous ses or-
» dres, paroissant même jusqu'à la fin
» plus attentif à leur conservation qu'à
» celle de sa propre vie.

» SI quelque chose pouvoit ajouter à
» l'horreur & à la tristesse dont on se
» sent pénétré en voyant ainsi périr le
» capitaine Cook, c'est de penser que

Ch. VII An. 1779.

» ses restes furent abandonnés lâche-
» ment sur le rivage, quoiqu'on eût
» pu les rapporter. Il paroît par le récit
» de quatre ou cinq pilotins qui arrivè-
» rent sur le champ de bataille vers la
» fin de cette fatale querelle, que les
» Indiens s'étoient presque tous enfuis,
» laissant aux canots la liberté de leur
» feu, & se dispersant dans la ville. Il
» n'y avoit donc pas grand obstacle à
» reprendre le corps du Capitaine; mais,
» sans faire la moindre tentative à cet
» égard, le Lieutenant retourna à bord.
» Il est inutile de m'étendre davantage
» sur un sujet si triste, & de rapporter
» toutes les plaintes & les reproches
» qu'excita la conduite du Lieutenant.
» J'observerai seulement que les mur-
» mures vinrent au point d'obliger publi-
» quement le capitaine Clerke de rece-
» voir par écrit les dépositions des accu-
» sateurs de l'Officier. Mais la triste santé
» de M. Clerke & les approches de sa
» mort, l'engagèrent, dit-on, à suppri-
» mer depuis ces témoignages d'une
» juste indignation.

» Il est sans doute très-fâcheux d'a-
» voir à parler d'événemens qui peuvent
» dégrader

» dégrader le caractère d'un homme
» quel qu'il soit ; mais cependant l'a-
» mour de la vérité me force à déclarer
» les choses, sans prétendre les dégui-
» ser par aucun adoucissement. Il m'a
» toujours semblé que la principale qua-
» lité d'un Historien est de ne rien affoi-
» blir, comme de ne rien exagérer.

» LE funeste accident que je viens de
» raconter, arriva à huit heures du ma-
» tin, environ une heure après que le
» Capitaine fut descendu à terre. Il pa-
» roît que ni le Roi Kariapoo, ni ses
» enfans, n'en furent témoins. On pense
» au contraire, qu'ils s'étoient retirés
» pendant le fort du tumulte. Les prin-
» cipaux agresseurs étoient d'autres
chefs, pour la plupart, parens ou amis
» du Roi. L'homme qui frappa le Capi-
» taine avec un poignard se nommoit
» Nooah. Il se trouva que je fus le seul
» à bord, qui me rappellai de ses traits,
» parce que j'avois autrefois écrit son
» nom sur mon journal. J'avois eu la
» fantaisie de le noter particulièrement,
» non pour son rang & sa qualité de
» parent du Roi; mais à cause de sa
» figure. Cet Indien, fort carré & de

CH. VII. AN. 1779.

» haute taille, montroit dans ses regards » & dans ses gestes, beaucoup de férocité, & réunissoit l'agilité & la force à un » plus haut degré qu'aucun autre homme » que j'aie jamais vu. Il pouvoit avoir environ trente ans; & par l'espèce de » galle blanche qui couvroit sa peau, & » par la rougeur de ses yeux, on jugeoit » qu'il étoit grand buveur de kava. Il » étoit le compagnon ordinaire du Roi, » avec qui je le vis, lorsque ce prince vint » rendre visite au capitaine Clerke.

» Le chef, qui, le premier, donna » un coup de pique sur le derrière de la » tête de notre infortuné Commandant, » portoit le nom de Karimaao-Craha; » il m'étoit absolument inconnu. J'appris toutes ces circonstances du bon » prêtre Kaireekea, qui ajouta que ces » deux Indiens s'étoient acquis beaucoup » d'estime & de crédit, par rapport à » leur barbare action; mais ni l'un, ni » l'autre ne reparurent plus du côté des » Anglois. Quand les canots se furent » éloignés du rivage, les habitans prirent le corps du capitaine Cook, & » ceux des quatre soldats de marine, & » ils les emportèrent derrière la ville sur

» une éminence où nous les distinguions
» aisément du vaisseau avec nos lunet- CH. VII.
» tes d'approche. AN. 1779.

» CET événement déplorable n'avoit » été prévu par nous, ni vraisemblable- » ment prémédité par les Indiens. Je ne » m'apperçus jamais de rien avant ni » après qui pût me faire croire que ce » peuple avoit eu le moindre dessein de » nous chercher dispute. Le vol fut cause » de la dernière querelle ; mais il s'étoit » commis des vols pendant notre pre- » mier séjour dans la baie, comme pen- » dant le second. Le vol étoit la source » de tous nos mal-entendus. On faisoit » quelquefois semblant de ne pas pren- » dre garde à de petites choses que les » Indiens déroboient ; mais quelquefois » aussi on punissoit légèrement les vo- » leurs. Le canot qu'ils se hasardèrent » enfin de nous enlever, étoit très-im- » portant pour nous. Nous ne pouvions » pas le remplacer, ni conséquemment » l'abandonner, & nous n'avions d'au- » tre moyen de le ravoir, qu'en nous » emparant de la personne du Roi. Dès » que nous essayâmes d'aller prendre ce » prince, les habitans craignirent pour

CH. VII. AN. 1779.

» leur sûreté, & s'opposèrent naturellement à une entreprise de gens, qu'ils » regardèrent dès-lors comme leurs en- » nemis, & enfin dans la querelle qui » succéda, nous eûmes le malheur de » perdre notre brave & généreux com- » mandant. Aussi, j'ai toujours consi- » déré cette cruelle affaire, comme » purement accidentelle, & non comme » provenant de quelque ancienne offense » faite aux Indiens, ou projettée par la » jalousie qu'auroit pu leur inspirer notre » retour dans la baie.

» PAREAH fut la principale cause de ce » désastre. Nous apprîmes par la suite » que c'étoit lui qui avoit fait voler notre » canot. Certainement le Roi ne fut » point consulté pour cela. Il n'apprit » même ce qui étoit arrivé au capitaine » Cook, que lorsque le capitaine dé- » barqua.

ON remarqua en général que dans le » combat, les Indiens montrèrent beau- » coup de résolution, en faisant face à » nos armes à feu; mais leur bravoure » n'étoit que l'effet de leur ignorance. » Ils imaginoient que les nattes dont ils » étoient cuirassés, les défendroient

» d'une balle comme d'un coup de pier-
» re ; mais bientôt, convaincus de leur
» erreur, & sans trop savoir comment
» les fusils avoient tant de pouvoir, ils
» employèrent un stratagème, qui, bien
» qu'inutile, servit à prouver combien ils
» étoient ingénieux & prompts à inventer
» des ressources. En voyant le feu des
» mousquets, ils jugèrent que l'eau en ren-
» droit l'effet nul, & dès-lors ils trempe-
» rent dans la mer leurs cuirasses & leurs
» armures, pour faire face aux Anglois.
» Cependant, trouvant que ce dernier
» moyen étoit encore inutile, ils se dis-
persèrent, & laissèrent le rivage désert.
» Une chose qu'ils ne négligèrent jamais,
» même au risque des plus grands ha-
» sards, ce fut d'emporter leurs morts.
» Ils sont sans doute attachés à cette
» coutume, d'après la barbarie avec
» laquelle ils traitent eux-mêmes le corps
» des ennemis qu'ils ont tués dans les
» combats, & d'après les trophées qu'ils
» font de leurs os ».

CETTE barbarie fut cause qu'on ne put pas recouvrer tous les restes du capitaine Cook. Quelques soins qu'on prît pour cela, quelques promesses, quel-

ques menaces qu'on employât tour-à-tour, on ne put ravoir qu'une partie de ses membres; encore fut-ce avec une extrême difficulté. Alors nos navigateurs rendirent les derniers devoirs à leur illustre & malheureux commandant. Ses os ayant été mis dans un cercueil, & les prières funèbres prononcées, on l'enterra, le 21 de Février, avec tous les honneurs militaires. Nous n'essayerons pas de peindre la douleur & les regrets des équipages des deux vaisseaux pendant cette triste cérémonie; tous ceux qui y furent présens, savent assez qu'il est impossible de les rendre.

UNE promotion d'officiers suivit la mort du capitaine Cook. Le capitaine Clerke succédant de droit au commandement de l'expédition, passa à bord de la Résolution. Il chargea alors M. Gore de le remplacer en qualité de capitaine à bord de la Découverte. Le reste des lieutenans fut avancé à proportion de leur rang; & M. Harvey, pilotin, qui avoit déjà suivi dans le second voyage le capitaine Cook, passa à la lieutenance vacante.

TANDIS que l'Europe ignoroit encore la mort du capitaine Cook, elle fut témoin d'un événement qui eut rapport au voyage de ce navigateur célèbre, & qui est si honorable pour lui & pour la Nation généreuse au milieu de laquelle il se passa, que je sens une douce satisfaction de pouvoir le consigner ici. Il s'agit de la Lettre écrite le 19 de Mars 1779, par M. de Sartine, ministre de la Marine en France, à tous les commandans des vaisseaux de Sa Majesté Très-Chrétienne. Cette Lettre étoit conçue en ces termes : « Le capitaine » Cook, qui partit de Plymouth au mois » de Juillet 1776, à bord de la frégate » la Résolution, & en compagnie de la » Découverte, capitaine Clerke, pour » tenter des découvertes sur les côtes, » isles & mer du Japon & de la Califor» nie, doit être sur le point de retour» ner en Europe. Comme de pareilles » entreprises sont d'une utilité générale » pour toutes les nations, la volonté » du Roi est que le capitaine Cook soit » traité comme le commandant d'une » Puissance neutre & alliée, & que tous » les capitaines des vaisseaux armés,

CH. VII. AN. 1779. » qui rencontreront ce navigateur célè-
» bre, l'informent des ordres de Sa
» Majesté à son égard, & en même-
» tems lui fassent connoître qu'il doit
» lui même s'abstenir de toute espèce
» d'hostilités, &c. »

Nous avons appris de M. le marquis de Condorcet, que cette noble attention avoit été suggérée par M. Turgot, qui étoit doué de l'ame d'un excellent citoyen & d'un grand homme d'Etat. « Quand la guerre, dit M. de Condor-
» cet, fut déclarée entre la France &
» l'Angleterre, M. Turgot sentit com-
» bien il seroit glorieux pour la nation
» Françoise, que le vaisseau du capi-
» taine Cook fût respecté à la mer. Il
» composa un Mémoire, dans lequel il
» prouva que l'honneur, la raison &
» même l'intérêt dictoient cet acte de
» respect pour l'humanité; & ce fut
» d'après ce Mémoire, dont l'auteur
» demeura inconnu pendant sa vie,
» qu'on donna l'ordre de ne pas traiter
» comme ennemi le bienfaiteur com-
» mun de toutes les nations de l'Eu-
» rope ».

Mais quoiqu'on doive louer beau-

coup M. Turgot, d'avoir été cauſe que le gouvernement François prît des meſures qui lui firent le plus grand honneur, nous ne devons pas oublier que la première idée de ce plan de conduite fut probablement due au docteur Benjamin Franklin. Il eſt du moins certain que ce philoſophe illuſtre, étant à Paris Miniſtre Plénipotentiaire des Etats-Unis de l'Amérique, donna à la Cour de France l'exemple d'une pareille généroſité. Voici la Lettre qu'il écrivit de Paſſy, près de Paris, le 10 de Mars 1779.

« A tous les capitaines & commandans des vaiſſeaux armés, par commiſſion du Congrès des Etats-Unis de l'Amérique, maintenant en guerre avec la Grande-Bretagne.

» MESSIEURS, un vaiſſeau a été armé par l'Angleterre, avant le commencement de cette guerre, pour découvrir de nouveaux pays dans des mers inconnues, ſous la conduite du célèbre capitaine Cook; & comme cette entrepriſe, vraiment louable en elle-même, peut augmenter les connoiſſances géographiques, faciliter la

» communication entre les nations éloi-
» gnées pour les échanges des denrées,
» ainſi que des productions des arts, qui
» concourent au bonheur de la vie, &
» enfin étendre les progrès de toutes les
» ſciences utiles au genre humain, je
» déſire fortement que ceux de vous qui
» pourront rencontrer le vaiſſeau du
» capitaine Cook, qui eſt maintenant
» attendu dans les mers d'Europe, ne le
» regardent point comme un ennemi, &
» ne ſouffrent ni qu'on pille les effets
» qu'il porte, ni qu'on s'oppoſe à ſon
» retour direct en Angleterre; mais que
» vous traitiez au contraire le capitaine
» Cook & ſes compagnons avec civilité
» & bienveillance, leur accordant,
» comme à des amis communs du genre
» humain, tous les ſecours qui dépen-
» dront de vous. En agiſſant ainſi, je
» ſuis sûr non-ſeulement que vous ſui-
» vrez les mouvemens de votre propre
» généroſité, mais que vous obtiendrez
» l'approbation du Congrès, & celle de
» tous les armateurs Américains.

» J'AI l'honneur d'être, Meſſieurs,
» votre très-humble & obéiſſant servi-
» teur, B. FRANKLIN, Miniſtre Pléni-

» potentiaire du Congrès des Etats-Unis
» de l'Amérique à la Cour de France ». CH. VII.

ON doit obſerver que le docteur AN. 1779.
Franklin, agiſſant de ſa propre autorité, ne put que recommander aux chefs des vaiſſeaux Américains, de ne pas conſidérer le capitaine Cook, comme un ennemi, & même qu'il ne recommande qu'un ſeul vaiſſeau, ne diſant rien du capitaine Clerke. Quant à la confiance qu'il témoigna pour l'approbation qu'il eſpéroit avoir du Congrès, il ſe méprit beaucoup. Les membres de cette aſſemblée, qui n'étoient pas pour la plupart doués d'un eſprit auſſi éclairé, ni d'un cœur auſſi noble que leur ambaſſadeur, parurent très-mécontens de ſon acte d'humanité, & de ſon amour pour les ſciences. Les ordres qu'il avoit donnés, furent révoqués immédiatement, & le Congrès recommanda à tous ſes officiers de marine de faire tous les efforts poſſibles pour s'emparer du vaiſſeau du capitaine Cook, ſi par haſard ils le rencontroient. Les Américains penſoient fauſſement qu'il ſeroit dangereux pour eux que les Anglois euſſent une connoiſſance certaine de la côte de

CH. VII. AN. 1779.

l'Amérique, qui eſt oppoſée aux Etats-Unis.

LA conduite de la cour d'Eſpagne fut dirigée par de ſemblables principes de jalouſie. Cette cour appréhendoit qu'il ne fût dangereux d'accorder trop aiſément ſa protection au vaiſſeau du capitaine Cook, puiſqu'on ne pouvoit prévoir les malheurs qu'occaſioneroit aux Eſpagnols la découverte d'un paſſage ſeptentrional pour ſe rendre dans leurs poſſeſſions de l'Amérique. M. de Belluga, officier Eſpagnol, philoſophe très-inſtruit, & membre de la Société royale de Londres, eſſaya d'obtenir de M. le comte de Florida Blanca & de M. d'Almodovar, qu'ils donnaſſent l'ordre aux commandans de marine de protéger les vaiſſeaux la Réſolution & la Découverte, & il ſe flattoit que ces miniſtres préféreroient la noble cauſe des ſciences, à celle d'un intérêt partiel: mais il ſe trompoit. Le gouvernement Eſpagnol ne ſe montra pas digne d'adopter un projet auſſi magnanime. Il étoit réſervé à la ſeule Nation Françoiſe de donner un ſi grand exemple de ſageſſe & d'humanité; exemple qui, j'eſpère, devien-

dra moins rare à l'avenir dans l'hiſtoire des peuples (*a*). Ch. VII. An. 1779.

La continuation du voyage après la mort du capitaine Cook, ne doit pas être détaillée ici. Il ſuffit de dire ſimplement qu'on acheva l'examen des iſles Sandwich, & qu'on acquit beaucoup de connoiſſances ſur leurs productions & ſur leurs habitans. De là nos voyageurs ſe rendirent au Kamtſchatka, où ils furent parfaitement accueillis des officiers Ruſſes qui y réſidoient. Le major Behm principalement, qui commandoit la garniſon de Bolcharetsk, leur domna toutes les marques de l'hoſpitalité la plus généreuſe. Après cela, ils s'avancèrent dans

(*a*) C'eſt ſir Joſeph Banks, qui m'a fourni les détails que je viens de raconter. Sir Joſeph & M. Stephens, ont pris beaucoup de peine, pour ſe procurer par le duc de Dorſet, une copie authentique des lettres de protection accordées par la cour de France aux vaiſſeaux du capitaine Cook. Si on la reçoit à tems, je l'inſérerai à la fin de ce volume.

J'AJOUTERAI ici, que dès que le capitaine Gore fut informé (à Canton où il étoit alors), de l'ordre de la Cour de France, il ſe crut lui-même lié en reconnoiſſance d'une exception ſi généreuſe; il réſolut de s'abſtenir de prendre aucun des vaiſſeaux français, que le haſard lui offriroit, & d'achever ſon voyage dans la plus ſtricte neutralité.

Ch. VII.
An. 1779.

le nord, occupés toujours du grand projet de leur expédition; mais ayant passé le détroit de Beering, & étant parvenus un peu au-delà du soixante-neuvième degré & demi de latitude septrionale, ils trouvèrent qu'il étoit impossible de pénétrer à travers la glace, soit du côté de l'Amérique, soit du côté de l'Asie.

Privé de l'espérance de s'ouvrir là un chemin pour passer dans l'Océan Atlantique, le capitaine Clerke fut obligé de retourner vers le Sud. Il n'y avoit pas encore un mois qu'il avoit repris cette route, lorsqu'il mourut d'une maladie de consomption, le 22 du mois d'août 1779 (*a*).

(*a*) Le capitaine Clerke mourut dans la trente-huitième année de sa vie. Il servoit dans la Marine royale, depuis sa plus tendre jeunesse, & il s'étoit trouvé dans plusieurs actions pendant la guerre de 1756. Dans le combat qui eut lieu entre la Bellona & le Courageux, il étoit à son poste au haut du mât de misène, & il fut emporté d'une volée de coups de canon avec ce mât; mais heureusement il tomba à la mer sans avoir le moindre mal. Il fit depuis le tour du Monde en qualité de pilotin dans le Dauphin, commandé par l'amiral Byron. Ensuite il servit dans l'escadre stationnée en Amérique. En 1768 il fit son second Voyage autour du Monde dans l'Endéavour, où il étoit contre-maître, & à la mort de M. Hicks, qui arriva

CH. VII. AN. 1779.

LE capitaine Gore succéda au commandement de la Résolution, & le lieutenant King à celui de la Découverte. Les deux vaisseaux retournèrent alors au Kamtschatka, voyage qui servit à faire encore mieux connoître à nos voyageurs, cette partie de l'Asie. La Géographie sur-tout y gagna considérablement. De là les Anglois cinglèrent vers les côtes du Japon & de la Chine. Ils s'arrêtèrent quelque tems à Canton. Ensuite ils se rendirent au cap de Bonne-

en Mai 1771, il fut nommé lieutenant. Son troisième voyage dans l'Océan Pacifique fut fait dans la Résolution, il y remplissoit la place de second lieutenant. A son retour en 1775, il fut élevé au rang de Capitaine commandant, & il monta la Découverte, ainsi que nous l'avons déjà dit. La consomption, dont cet officier mourut, avoit commencé avant son départ d'Angleterre, & elle le fit languir durant tout le voyage. Quoique le déclin de sa santé affligeât beaucoup ses amis & ses compagnons de voyage, ils éprouvoient une sorte de consolation, en voyant avec quel courage il supportoit ses maux, & avec qu'elle douce & constante sérénité il regardoit sa dernière heure s'approcher. « Il étoit cependant impossible, » dit M. King, de ne pas être vivement affecté en » voyant mourir cet homme, dont la vie avoit été » une scène continuelle de peines & de dangers auxquels « les marins sont sujets, & dont il devint enfin la » victime ».

CH. VII. AN. 1779. 22 Mai. 4 Octob.

Espérance. Le 22 de Mai 1780, ils mouillèrent l'ancre à Stromneff; & enfin, le 4 d'Octobre ils arrivèrent à Nore, après une absence de quatre ans, deux mois & vingt-deux jours.

DURANT tout le voyage, la Résolution perdit seulement cinq hommes de maladie; trois desquels jouissoient déjà d'une assez mauvaise santé à leur départ d'Angleterre, & la Découverte n'en perdit pas un seul.

L'HISTOIRE du voyage fut écrite, depuis la mort du capitaine Cook, par M. King, qui s'en acquitta dignement. J'ajouterai ici que M. King lui-même mourut à Nice, en Piémont, en l'année 1784, & que l'Angleterre fit en lui la perte d'un brave & savant navigateur, dont les talens & les services ont fait joindre son nom au nom de l'immortel Cook.



CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Caractère du Capitaine Cook. — Effets de ses Voyages. — Témoignages qu'on lui a rendus. — Etat de ses services. — Observations relatives à sa famille. — Conclusion.

D'APRÈS l'histoire que je viens de donner de la Vie du capitaine Cook, & des importans événemens auxquels il a eu le plus de part, mes lecteurs doivent déjà connoître la magnanimité de son caractère ; car c'est dans ses actions qu'on peut recueillir les traits divers qui ont servi à manifester sa grande ame. Mais peut-être que si je n'essayois pas d'en présenter un portrait séparé, on m'accuseroit de manquer au devoir que je me suis imposé, en écrivant son Histoire. CH. VIII.

PERSONNE ne niera, je crois, que le capitaine Cook ne fût doué de beaucoup de génie. Par le génie, je n'entends pas ici l'imagination seule, ou

Ch. VIII.

cette faculté de se livrer à de brillans écarts & de cultiver avec succès les fleurs de la littérature ; mais un esprit fécond, plein de ressources, & auquel sa force naturelle présenta toujours de nobles objets à poursuivre, en lui donnant le pouvoir de les atteindre. Notre navigateur possédoit éminemment cet esprit ; & il en a donné assez de preuves par la rare sagacité & la constance inébranlable qu'il sut déployer dans les situations les plus difficiles & les plus périlleuses.

A beaucoup de génie, le capitaine Cook réunissoit cette application, sans laquelle rien de grand & de durable, ne peut être accompli, même par les hommes qui ont le plus de capacité. Une attention constante à tout ce qui avoit rapport à la marine, le distingua dès sa première jeunesse ; & il montroit le même zèle pour toutes les choses qu'il entreprenoit. En quelque lieu qu'il allât, rien de ce qu'il convenoit à un homme de mer de connoître ou de pratiquer, n'échappoit à ses observations.

Le génie & l'application du capitaine Cook étoient accompagnés d'une grande étendue de connoissances ; &

ces connoiſſances ne ſe rapportoient point à la navigation ſeule. Pluſieurs autres genres de ſcience étoient familiers à cet habile marin. Le deſir de ſavoir qui l'animoit, avoit triomphé des déſavantages d'une éducation trop bornée. Ses progrès dans les différentes branches des mathématiques, & particuliément dans l'aſtronomie, furent ſi rapides, qu'il devint enfin capable de ſe charger lui-même des obſervations aſtronomiques qu'il y avoit à faire dans le cours de ſes voyages. Il acquit auſſi aſſez d'érudition, & aſſez de perfection dans l'art d'écrire pour être en état de s'exprimer avec une clarté & une mâle préciſion qui le rendent recommandable en qualité d'Hiſtorien, comme il l'étoit déjà par ſes voyages & par ſes belles actions.

UNE choſe ſur-tout très-remarquable dans le capitaine Cook, c'eſt cette perſévérance avec laquelle il pourſuivoit les grands projets auxquels il avoit conſacré ſa vie. C'eſt même ce qui diſtingue le plus ſon caractère. Perſonne au monde n'eût pu le ſurpaſſer en cela. Rien ne le détournoit jamais des réſolutions

qu'il avoit prises. Il persistoit à les exécuter, malgré toutes les difficultés, tous les obstacles, qui souvent auroient suffi pour rebuter des hommes très-courageux.

CE qui le rendoit capable de persévérer ainsi dans ses entreprises, c'étoit la force invincible de son ame. Il en a donné des preuves innombrables dans ses différens voyages; mais je me bornerai à en rappeller ici deux exemples. Le premier est l'indomptable opiniâtreté avec laquelle il poursuivit ses découvertes le long de la côte de la nouvelle Hollande. Environné des plus grands dangers possibles, sans cesse parmi les rochers, les bancs de sable, les récifs, & ayant un vaisseau à demi-brisé, ce navigateur magnanime ne considéra rien que ce qu'il crut devoir faire pour le service de sa patrie. Le second exemple est l'intrépidité avec laquelle, après avoir passé le Cap de Bonne-Espérance, à son second voyage, il s'avança dans des mers inconnues & pénétra à travers des montagnes innombrables & des isles de glace pour chercher un nouveau continent. Il sembloit alors se précipiter dans

les abymes du chaos. Devant lui tout étoit ténèbres, tout étoit confusion; & rien ne peut être comparé à cet étonnant voyage, que celui du célèbre Magellan, lorsqu'il entra par le détroit qui porte son nom dans l'immense Océan Pacifique. CH. VIII.

LA valeur du capitaine Cook, fondée sur la raison, & non sur un vague instinct, n'étoit point une ardeur impétueuse, mais le pouvoir de se posséder soi-même. Il savoit se maîtriser dans toutes les occasions difficiles, & il paroissoit d'autant plus calme que le péril étoit plus grand. Dans les situations dangereuses, quand il avoit donné ses instructions & ses ordres, il se retiroit dans sa chambre, & il dormoit souvent avec la plus grande tranquillité, pendant les heures de repos qu'il s'étoit prescrites. Rien n'annonce peut-être mieux l'ame supérieure qui est toujours contente & assurée de la justesse de ses mesures.

MAIS à tant de grandes qualités, le capitaine Cook joignoit les plus aimables vertus. Jamais aucun autre homme n'a mieux senti tous les droits de l'humanité. On le voit par la manière dont

CH.VIII. il traitoit toujours ſon équipage, ainſi que les habitans des pays nouveaux, qu'il découvrit. La ſanté, l'aiſance des matelots, & tout ce qui pouvoit leur procurer des agrémens, étoit l'objet de ſes ſoins continuels, & il ne ſe montroit pas moins zélé pour améliorer la condition des peuples ſauvages. Il à excuſé dans ſon journal leur inclination au vol. Il faiſoit ſouvent ſemblant de ne pas prendre garde à leurs petites fautes, que d'autres auroient ſévèrement punies; & quand il ſe trouvoit dans l'indiſpenſable néceſſité de faire infliger quelques châtimens, il ne l'ordonnoit qu'avec une répugnance & une inquiétude extrêmes.

C'EST dans ſa vie privée, ſur-tout, que le capitaine Cook paroiſſoit intéreſſant. Excellent époux, père tendre, ſincère & conſtant ami, il poſſédoit cette diſcrétion, cette réſerve de caractère qui embellit toutes les autres qualités morales, & qui ſemble en être le plus ſûr garant.

CEPENDANT malgré ſa bonté & ſon exceſſive humanité, il ſe laiſſoit de tems-en-tems emporter par la vivacité de ſon tempérament. Auſſi ce défaut

a été exagéré, par le peu de dépréciateurs qui l'ont attaqué; car certes, il en avoit peu. Mais ses amis conviennent qu'il étoit quelquefois prompt. Le capitaine King & M. Samwell en parlent dans le portrait qu'ils nous en ont tracé. M. Hayley l'appelle dans un de ses poëmes le *doux* Cook; mais ce n'est peut-être pas l'épithète la plus heureuse qu'il pouvoit lui appliquer. La simple douceur ne doit pas être considérée comme le trait le plus distinctif, le plus admirable dans le caractère d'un homme célèbre par l'élévation de son génie & par ses grands travaux, qui eut tant d'obstacles à vaincre, & qui fut si souvent obligé de déployer toute la vigueur & l'autorité du commandement.

ENFIN le capitaine Cook avoit une franchise, une simplicité dans ses mœurs & dans ses manières, qui est presque toujours l'apanage des grands hommes. Il n'étoit ni affecté, ni présomptueux dans sa conversation. Il parloit même fort peu; mais il répondoit toujours obligeamment & d'une manière communicative à ceux qui vouloient apprendre quelque chose de lui. D'ailleurs, il

CH.VIII. étoit impoſſible qu'un défaut auſſi pitoyable que celui qu'on nomme vanité, pût entrer dans une ame comme la ſienne.

L'ESQUISSE imparfaite que je viens de tracer du caractère du capitaine Cook, eſt juſtifiée par tout le cours de ſa vie, & parfaitement conforme aux ſentimens des perſonnes qui ont vécu avec lui dans la plus étroite intimité. Cependant je crois devoir rapporter ici ce que quelques Ecrivains ont dit de cet illuſtre navigateur.

Le capitaine King s'exprime de la manière ſuivante. « La conſtitution ro» buſte du capitaine Cook, & ſon ha» bitude au travail le rendoient capable » de réſiſter aux plus dures fatigues & aux » plus grandes incommodités. Son eſto» mach ſupportoit ſans peine une nour» riture groſſière & indigeſte. Il ſe ſou» mettoit avec une extrême indifférence » à toutes ſortes de privations. Les » grandes qualités de ſon ame étoient » analogues à celles de ſon corps. Il avoit » un eſprit étendu & rempli de perſpi» cacité & un jugement toujours prompt » & sûr. Hardi, audacieux même dans

» ses projets, il déployoit dans leur » exécution, comme dans leur conception, un génie vraiment extraordi» naire. Sa valeur étoit tranquille, mais » sûre; & une présence d'esprit admi» rable ne l'abandonnoit jamais dans le » danger. On auroit peut-être pu lui » reprocher quelquefois un peu trop de » vivacité; mais sa colère étoit bientôt » désarmée par sa bonté naturelle.

» TEL étoit le capitaine Cook; mais » ce qui le distingue le plus, c'est la » persévérance continuelle avec la» quelle il marchoit à son but. Non-seu» lement les obstacles, les fatigues, » les dangers ne pouvoient le rallentir, » mais il ne connoissoit pas même le be» soin ordinaire des distractions & du » repos. Durant ses longs & pénibles » voyages, son ardeur & son activité » ne diminuèrent pas un seul instant. » Les plaisirs n'avoient nul pouvoir sur » lui; & dans ces intervalles de récréa» tion que le hasard lui offroit quelque» fois, & qui étoient désirés par nous » avec une sorte d'ardeur qu'excuseront » facilement ceux qui ont long-tems » éprouvé les fatigues de la mer, il

» témoignoit toujours de l'impatience ; » à moins qu'il ne pût faire servir ces » récréations à l'avantage de ses des-» seins. »

M. Samwell s'est un peu plus étendu sur le capitaine Cook. Voici comme il en parle :

« Le caractère du capitaine Cook est » prouvé par ses services, qui sont uni-» versellement connus, & qui ont placé » son nom au-dessus de tous les autres » navigateurs. La nature l'avoit doué » d'un esprit courageux & intelligent, » qu'il cultiva lui-même dès ses plus » jeunes années. Ses connoissances » étoient en général étendues & va-» riées ; mais dans celles qui avoient » rapport à sa profession, personne ne » pouvoit le surpasser. C'est avec une » ame forte, un jugement sain, une ré-» solution constante, un génie particu-» lièrement entreprenant, qu'il pour-» suivit toujours ses projets. Il étoit vi-» gilant & actif au degré le plus émi-» nent ; froid & intrépide dans les » dangers ; patient & opiniâtre contre » les obstacles, fécond en expédiens, » sublime dans ses desseins, & ardent

» à les exécuter. Toutes ces qualités en » faiſoient l'ange tutélaire de notre » expédition. Dans aucune circonſtance » il ne pouvoit avoir de rival ; tous les » yeux ſe tournoient vers lui : il étoit » enfin l'aſtre qui nous conduiſoit, & » qui, en diſparoiſſant, nous laiſſa » plongés dans les ténèbres & le déſeſ- » poir.

» SON tempérament étoit très-fort, » & ſa manière de vivre très-ſobre. — » Modeſte, même timide, il avoit une » converſation agréable, ſpirituelle & » inſtructive. Il ſembloit quelquefois un » peu vif ; mais ſa bienveillance & ſon » affabilité réparoient bien ce défaut. — » Il avoit plus de ſix pieds de haut ; » & quoique fort bien fait, il avoit la » tête un peu petite, les cheveux très- » bruns, le nez extrêmement bien, les » yeux noirs & petits, mais vifs, per- » çans, & pleins d'expreſſion ; enfin, des » ſourcils fort épais lui donnoient un air » un peu auſtère.

» TOUT l'équipage le chériſſoit, & » obéiſſoit à ſes ordres avec joie. Notre » confiance en lui étoit inaltérable ; » notre admiration pour ſes grands ta-

» lens, extrême ; & notre estime pour
» ses bonnes qualités, franche & remplie d'affection.

» Ce qui le distinguoit éminemment, » c'est l'activité de son esprit, qui lui » faisoit donner des soins continuels à » tous les objets qui avoient rapport à » ses entreprises. La stricte économie » avec laquelle il ménageoit les agrès » du vaisseau, & l'attention particulière » qu'il avoit pour conserver la santé des » matelots, étoient les principales causes qui le rendoient capable de poursuivre le cours de ses découvertes dans » les mers les plus éloignées, & de » faire des voyages bien plus longs que » ceux des premiers navigateurs. La » méthode qu'il a trouvée pour conserver la santé des gens de mer dans » les expéditions de long cours, suffit » seule pour faire transmettre son nom » à la postérité, comme le nom d'un » ami & d'un bienfaiteur du genre humain ; & le succès qu'eut cette méthode, causoit plus de satisfaction à » cet homme, vraiment grand, que la » gloire qu'il avoit obtenue par la découverte de tant de pays nouveaux.

» L'ANGLETERRE a rendu un juste » hommage à ses vertus, & toute l'Eu- » rope a reconnu son mérite. Il y a peu » de contrées sur la terre, quelqu'éloi- » gnées & sauvages qu'elles soient, qui » ne se rappellent long-tems sa bien- » faisance & son humanité. Un jour l'In- » dien reconnoissant, en montrant les » troupeaux qui paîtront dans ses fer- » tiles plaines, racontera à ses enfans » comment le premier bétail fut porté » dans ses isles; & le nom de Cook » sera placé parmi ces esprits sacrés » qu'on y adore comme les auteurs de » tous les biens, & la source de toutes » les félicités ».

A la fin de l'Introduction au voyage du capitaine Cook dans l'Océan Pacifique, on trouve un éloge de ce navigateur tracé par un autre marin qui n'est pas moins distingué par l'élévation de son rang que par ses vertus privées (*a*). Cet éloge est, sans doute, connu de la plus grande partie de mes lecteurs; cependant j'espere qu'ils ne

(*a*) L'Amiral Forbès.

CH. VIII. seront pas fâchés d'en trouver ici quelques traits.

« Le capitaine Cook, dit l'auteur de » cet éloge, posséda au plus haut degré » toutes les qualités propres à réussir dans » sa profession & dans les grandes entre- » prises, ainsi que les vertus aimables » qui caractérisent l'honnête homme.

» Froid & réfléchi, en jugeant; » plein de sagacité en projettant, ra- » pide en exécutant; ferme & persévé- » rant dans ses desseins, ne se rebutant » point par les fatigues, les obstacles » & les mauvais succès; fécond en ex- » pédiens; ne manquant jamais de pré- » sence d'esprit; il avoit toujours le don » de se maîtriser lui-même, & de pou- » voir user de toutes les ressources de » son génie.

» Doux, juste, mais exact dans la » discipline, il étoit le père de son équi- » page, à qui il savoit inspirer non moins » d'affection que de confiance.

» Ses connoissances, son expérience, » sa sagacité le rendirent si bien capable » de commander, que les plus grands » obstacles étoient surmontés, & la na- » vigation la plus périlleuse devint ai-

» sée, presque même sans danger, pour » les vaisseaux qu'il dirigeoit. CH. VIII.

» PAR sa bienfaisance & sa conti- » nuelle attention à la conservation des » matelots, il a introduit un régime de » santé dans les voyages de long cours, » dont les effets ont été admirables.

» LA mort de ce grand homme fut » une perte pour tout le genre humain; » & il doit être particulièrement pleuré » chez les nations qui respectent les » grandes qualités, qui honorent la » science & qui chérissent les sentimens » de bienfaisance & de générosité. Mais » il est sur-tout à regretter pour le pays » qui peut justement se vanter d'avoir » produit en lui un navigateur, dont les » talens n'avoient pas encore été éga- » lés; & notre douleur est encore ag- » gravée quand nous réfléchissons que » la patrie a été privée d'un homme » qui lui faisoit tant d'honneur, par » l'injuste barbarie d'un peuple à qui il » n'avoit fait aucun mal. Il montroit » toujours au contraire les soins les plus » attentifs & la plus tendre compassion » pour les sauvages; il s'efforçoit par » toute sorte de bons traitemens à diffi-

CH.VIII. » per leur crainte, & à gagner leur » amitié ; faifant femblant de ne pas » voir leurs vols, leurs tricheries, & » s'expofant fréquemment, au péril de » fa vie, à les protéger contre le ref- » fentiment de fes compagnons offenfés.

» O VOYAGEUR ! contemple, ad- » mire, & imite cet homme fupérieur, » dont les travaux & l'habileté ont re- » culé les bornes de la philofophie, » ajouté à la fcience de la navigation, » & découvert l'ordre admirable, & » long-tems caché, de la Providence » dans la création de ce globe, & en » même tems l'arrogance des mortels, » qui font affez préfomptueux pour » fixer, dans leurs fpéculations, les » loix par lefquelles elle a daigné tout » fermer. Il eft maintenant prouvé, il » eft hors de doute que l'Etre tout-puif- » fant qui a créé l'univers, avec une » feule parole, a voulu de même que » la terre fe repofât dans un jufte équi- » libre, fans avoir befoin pour cela d'un » continent auftral ; *il a étendu le Pole » du nord fur le vuide, & il a fufpendu » la terre fur rien*. Job. XXVI. 7.

» SI par fes recherches difficiles,

» mais

» mais exactes, le capitaine Cook n'a
» pas découvert un nouveau monde, il
» a au moins découvert des mers in-
» connues. Il nous a fait connoître des
» isles, des peuples, des productions de
» la terre dont nous n'avions aucune
» idée; & s'il n'a pas eu comme Améric
» le bonheur de donner son nom à un
» continent, ses droits à une pereille
» distinction ne sont surpassés par aucun
» autre navigateur. Il sera révéré tant
» qu'il subsistera une page de la modeste
» relation de ses voyages, tant que les
» Marins & les Géographes profiteront
» de la nouvelle carte de l'hémisphère
» sud, & admireront les diverses routes
» qu'il a parcourues, & les nombreuses
» découvertes qu'il a faites.

» Si les services publics ont droit
« d'être consacrés publiquement; si
» l'homme qui a étendu la gloire de
» son pays, doit en recevoir des hon-
» neurs, le capitaine Cook peut mé-
» riter qu'un monument soit élevé à
» sa mémoire par une nation généreuse
» & reconnoissante.

« Virtutis uberrimum alimentum est honor ».
Valer. Maxim. Lib. 2, Cap. 6.

Ch.VIII. Le dernier portrait du capitaine Cook que j'inférerai ici, a été tracé par un ſavant Ecrivain, qui, d'après les mécontentemens ſurvenus, dit-on, entre lui & notre navigateur, ne peut pas être accuſé d'avoir emprunté pour le célébrer, le langage de la flatterie. Le docteur Reynold Forſter, ayant fait un court récit de la mort du capitaine Cook, ajoute: « ainſi tomba ce naviga» teur, vraiment grand & juſtement » admiré. — Si nous conſidérons ſon » habileté, ſes qualités naturelles, & » celles qu'il avoit acquiſes, la fermeté, » la conſtance de ſon ame, ſes ſoins » vraiment paternels pour l'équipage » qui lui étoit confié, les manières pré» venantes avec leſquelles il ſavoit ga» gner l'amitié de toutes les Nations » ſauvages, & même ſa conduite en» vers ſes amis & ſes connoiſſances, » nous devons avouer qu'il a été un des » plus grands hommes de ſon ſiècle, & » la raiſon juſtifie cette larme, que l'ami» tié paie à ſa mémoire ».

D'après cet éloge du capitaine Cook, on doit moins s'en rapporter à ce que le docteur Forſter ajoute. Tout

ce qu'il dit concernant l'humeur du capitaine, femble être exagéré & dicté par une animofité perfonnelle ; & quand il infinue que notre navigateur s'oppofa à l'avancement du lieutenant Pickersgill, je fuis certain que cette inculpation eft fans fondement. Il y a encore une autre erreur dans l'ouvrage de M. Forfter, qu'on ne doit pas paffer fous filence. Il a l'air de vouloir empêcher qu'on ne donne le nom de *Détroit de Cook*, au Détroit découvert par Beering, entre l'Afie & l'Amérique. Mais fi le docteur a lu le Voyage dans l'Océan Pacifique, publié par l'ordre du Gouvernement, il a dû voir qu'on n'a eu aucun deffein d'enlever à Beering l'honneur auquel il a droit.

D'APRÈS un mûr examen du caractère du capitaine Cook, il eft naturel de faire quelques réflexions fur l'effet des grandes entreprifes dont il a été chargé. Nous avons déjà inféré quelqu'une de ces réflexions dans l'hiftoire que nous venons d'écrire ; & le docteur Douglas, évêque de Carlifle, s'eft beaucoup étendu fur le même fujet, dans fon admirable introduction au der-

CH.VIII. nier voyage de notre navigateur dans l'Océan Pacifique. Sous la conduite d'un si digne guide, nous allons joindre encore quelques idées aux siennes.

IL faut d'abord convenir que je ne puis rien dire de nouveau sur les trois principales conséquences des voyages du capitaine Cook. Ces conséquences sont d'avoir fait évanouir l'illusion d'une terre australe inconnue; d'avoir démontré l'impossibilité de trouver un passage septentrional de l'Océan Pacifique dans l'Atlantique; & enfin d'avoir établi une méthode sûre pour conserver la santé des gens de mer dans les plus longs voyages, & dans les climats les plus dangereux. J'ai parlé plusieurs fois de ces trois grands objets; ainsi, je ne chercherai pas davantage à en faire sentir l'importance, & j'ose croire que mes lecteurs ont à cet égard rendu justice au mérite du capitaine Cook.

L'EVÊQUE de Carlisle a sagement observé qu'un des plus grands avantages qu'on a retirés des derniers examens du globe, c'est d'avoir pleinement réfuté ces théories imaginaires, trop faites pour donner naissance à des entreprises

impraticables. Les philofophes fpéculateurs, qui ont fi long-tems amufé le monde favant, & enfanté les plus brillantes efpérances par leurs rêveries ingénieufes, font déformais obligés de fe foumettre aux feules règles de la vérité & de l'expérience. Les voyages du capitaine Cook ne feront pas feulement utiles au genre humain, en détournant les nations de l'Europe de faire des recherches vaines, mais ils le feront fur-tout en diminuant les dangers & les fatigues qui attendoient les voyageurs dans ces mers naguère inconnues, & maintenant livrées aux vœux du commerce & de la navigation. Les découvertes des Anglois peuvent déjà être d'un grand avantage au commerce; mais fans doute que par la fuite elles deviendront d'une utilité, dont on ne fauroit pas fe faire à préfent une jufte idée. Dans l'immenfe enchaînement des caufes & des effets, perfonne ne peut prédire jufqu'à quel point les liaifons des divers habitans de la terre peuvent s'étendre, d'après les moyens qu'a découverts & indiqués le capitaine Cook, pour faciliter ces liaifons.

CH.VIII. MAIS les ſciences ne doivent pas moins que le commerce à notre illuſtre navigateur. Perſonne ne peut douter que la connoiſſance du globe où nous vivons, ne ſoit très-importante. Tandis que les philoſophes les plus éclairés s'en occupent aſſidument, les hommes même que leurs études ne conduiſent pas directement à cet objet, ſont pourtant bien aiſes d'acquérir des lumières qui y aient rapport, & on ſait combien le capitaine Cook a favoriſé l'acquiſition de ces lumières. Avant les voyages entrepris de nos jours, preſque la moitié du globe étoit encore couverte d'un voile, que le capitaine Cook a courageuſement déchiré: mais la Géographie a changé de face, & eſt devenue en quelque ſorte, une ſcience nouvelle, d'après les expéditions de ce ſavant & intrépide Marin, & il a porté ſi loin ſes recherches, qu'il ne reſte déſormais aux autres navigateurs, que peu de pays à découvrir.

IL eſt heureux pour les Sciences, qu'une de leurs branches ne puiſſe pas s'étendre, ſans faciliter néceſſairement l'accroiſſement des autres. Des mers

nouvelles ne font jamais parcourues, des pays nouveaux jamais vifités, fans préfenter une foule d'objets extraordinaires à nos fpéculations & à nos recherches, & propres à perfectionner les connoiffances de la philofophie. CH.VIII.

L'ASTRONOMIE nautique en particulier étoit prefque encore dans fon enfance, quand les derniers voyages furent entrepris. Mais durant le cours de ces voyages, & fur-tout pendant la troifième expédition du capitaine Cook, la plupart des bas-officiers étoient en état de calculer la diftance qu'il y a de la lune au foleil, ou à une étoile, & même de faire les obfervations les plus délicates avec beaucoup d'exactitude. Quant aux Officiers d'un rang fupérieur, ils auroient rougi d'eux-mêmes, s'ils avoient cru ne pouvoir pas marquer au jufte l'heure à la mer; cependant une pareille connoiffance étoit naguère affez rare parmi les marins. Nos plus grands Philofophes même doutoient qu'on pût faire ce calcul avec la précifion néceffaire. On doit avouer en même-tems que les progrès que les Officiers de la marine ont fait

CH.VIII. dans l'art des obſervations aſtronomiques, eſt due en grande partie à l'établiſſement du bureau des longitudes. Les Commiſſaires ont apporté la plus grande attention à cet important objet; des récompenſes généreuſes ont été données à des Mathématiciens pour perfectionner les tables lunaires, & faciliter les calculs; & des Artiſtes ont été encouragés à conſtruire des inſtrumens & des montres marines, plus commodes & mieux entendues que les anciennes.

Il eſt impoſſible de dire ici combien les remarques du capitaine Cook ont ajouté aux tables qu'on avoit déjà des marées; à la connoiſſance de la direction & de la force des courans; & à celles des propriétés de la bouſſole & de la théorie de ſes variations. Les loix de la nature ont été auſſi mieux connues par les obſervations faites ſur les effets de la gravitation en des lieux très-différens & très-éloignés les uns des autres; & notre navigateur, en pénétrant ſi avant dans les mers Auſtrales, a prouvé que le phénomène, communément appelé *Aurore boréale*, n'eſt

point particulier aux plus hautes latitudes septentrionales, mais appartient également aux climats les plus froids nord, ou sud. CH. VIII.

MAIS parmi les différentes sciences, dont les voyages du capitaine Cook ont favorisé les progrès, aucune n'en a fait de plus étendus que la Botanique. Douze cents plantes nouvelles au moins, ont été ajoutées au systême connu, & on a acquis une immensité de connoissances relatives aux autres parties de l'Histoire Naturelle. Cette vérité est déjà établie dans les écrits du docteur Sparrman, de MM. Forster & de M. Pennant; mais on en aura encore une preuve bien plus complète, quand le grand ouvrage de sir Joseph Banks sera achevé & enrichira le Monde savant.

LES effets des découvertes du capitaine Cook vont encore plus loin. C'est d'après ces découvertes que l'importante étude de l'homme a pu être graduellement suivie dans les divers états plus ou moins sauvages, mais toujours intéressans, où l'on trouve l'espèce humaine répandue dans tant

CH. VIII.

de contrées de la mer du Sud. Les isles qui sont dans le centre de l'Océan Pacifique, & qui ont été le principal séjour de nos navigateurs, étoient, à leur arrivée un pays encore inconnu. Les habitans ne s'étoient jamais mêlés à aucune autre Nation depuis leur établissement dans ces isles. Ils étoient entièrement abandonnés à leurs propres facultés pour les arts & les inventions les plus nécessaires ; & à des traditions très-reculées pour toutes les institutions politiques & religieuses. Ils n'avoient nulle idée d'aucune espèce de science, ni la moindre éducation, qui pût perfectionner leur entendement ; ainsi l'état de ces peuples ne doit pas manquer d'offrir un sujet très-intéressant aux méditations & aux recherches du philosophe. On peut recueillir parmi eux, une infinité de faits relatifs à l'homme, à sa perfectibilité, à sa défectuosité, à ses vertus, à ses vices, à ses occupations, à ses plaisirs, à sa sensibilité, à ses manières, à ses coutumes, dans un certain période de société. Les curiosités même que ces isles ont fournies, & qui enrichissent le Museum Britannique, ainsi

que le cabinet de M. Parkinſon (*a*), ſont une acquiſition précieuſe pour l'Angleterre. CH. VIII.

PEU de recherches plaiſent autant que celles qui ſe rapportent aux migrations des diverſes familles ou tribus qui ont peuplé la terre. On ſavoit en général que la Nation aſiatique des Malais, étoit jadis en poſſeſſion de la plus grande partie du commerce des Indes, & que leurs vaiſſeaux, non-ſeulement fréquentoient les côtes d'Aſie, mais ſe haſardoient ſur les mers même d'Afrique, juſqu'à la grande iſle de Madagaſcar. Mais on ignoroit que de Madagaſcar aux iſles Marquiſes & à l'iſle de Pâque, qui eſt près de la côte orientale d'Afrique, & enfin juſques du côté oueſt de l'Amérique, dans un eſpace qui renferme plus de la moitié de la circonférence du globe, la même Nation partie de l'Orient, avoit fondé des établiſſemens & des Colonies dans tous les ports de ce vaſte pays, même

(*a*) M. Parkinſon les a acquiſes à la mort de Sir Ashton Leverr.

CH.VIII. dans des isles à des distances étonnantes du continent, & dont les habitans ne soupçonnoient pas l'existence les uns des autres; c'est pourtant un fait historique que les voyages du capitaine Cook ont parfaitement développé. C'est le capitaine Cook qui a découvert ce nombre innombrable d'isles perdues dans l'immensité de l'Océan Pacifique, dont tous les peuples montrent par des traces frappantes, que leur commune origine vient d'Asie. Cela ne paroît pas seulement par la conformité des coutumes & des institutions, mais par une preuve invincible, l'analogie du langage. Le recueil des mots employés dans les différentes isles, au loin semées & visitées par nos navigateurs, ne peut pas manquer, d'après l'examen d'un Bryant & d'un Marsden, de jetter un grand jour sur l'origine des Nations, & la manière dont le globe a été peuplé. M. Marsden, sur-tout, qui consacre ses études & ses méditations à cet objet intéressant, se propose de publier là-dessus un ouvrage, qui ne peut qu'être curieux & instructif.

Il y a encore une autre famille

d'habitans de la terre, sur laquelle les Navigateurs anglois nous ont donné de nouvelles idées. On pensoit bien que les Eskimaux, qu'on avoit trouvé établis sur les côtes du Labrador & de la baie d'Hudson, ressembloient parfaitement aux Groenlandois, on savoit qu'ils avoient les mêmes coutumes, les mêmes manières, le même langage, enfin tout ce qui démontre une identité d'origine; la chose n'avoit jamais paru douteuse. Mais que cette race habite les isles & les côtes de la rive ouest de l'Amérique septentrionale, dans la partie opposée au Kamtschatka; c'est ce qu'on n'avoit pas soupçonné, & c'est ce qu'a prouvé le capitaine Cook. On voit d'après son rapport que ce même peuple s'est étendu jusques dans la baie de Norton, dans l'isle d'Oonalashka, & dans la baie du Prince Williams, c'est-à-dire, à quinze cents lieues du Groenland & de la côte du Labrador. La conformité des mœurs n'est pas non plus ici la seule chose qui appuie ce fait; mais une table comparative des mots le confirme de la manière la plus certaine.

D'AUTRES queſtions très-importantes deviendront plus faciles à réſoudre qu'elles ne l'avoient paru juſques à préſent. Le voiſinage de l'Aſie & de l'Amérique eſt pleinement prouvé. Or il ne ſemblera plus ridicule de croire que l'un de ces continens a pu fournir des habitans à l'autre. Les faits nouveaux que nos voyageurs ont recueillis ajoutent à la confiance que nous devons au recit de la Genèſe. Ce récit peut braver, ſans doute, les recherches les plus ſavantes & les objections les plus rigoureuſes. Certes, je ſuis dès long-tems convaincu, par les plus profondes méditations dont mon eſprit eſt capable, que la ſaine philoſophie & la naïve révélation ne peuvent pas ſe nuire l'une à l'autre. Les ſages amis de la Religion ſont ſi loin de craindre les recherches, qu'ils ne déſirent rien tant qu'un examen profond, calme, impartial, & fait avec toutes les lumières que la raiſon la mieux perfectionnée & la ſcience la plus étendue peuvent fournir.

UN des grands effets qu'on doit aux voyages du capitaine Cook, c'eſt d'a-

voir ranimé le zèle des entreprifes femblables aux fiennes. D'autres nations ont tenté depuis d'aller faire des découvertes. Le Gouvernement françois a fait partir de Breft, au mois d'Août 1785, MM. de la Péroufe & de Langle, dans les frégates la Bouffole & l'Aftrolabe. L'objet de cette expédition eft le progrès de la Géographie, de l'Aftronomie, de l'Hiftoire Naturelle & de la Philofophie, & le défir de mieux connoître les coutumes & les mœurs des peuples de la mer du Sud. Pour obtenir un fuccès plus certain, on a employé dans ce voyage plufieurs perfonnes dont le nom eft déjà avantageufement connu dans les fciences & dans la littérature; M. Dagelet, Aftronome; M. de la Martinière, le Père Receveur & M. du Frefne, Botaniftes; le chevalier de la Manon & M. Mongès, le jeune, chargés de la partie de l'Hiftoire Naturelle. Les Officiers de la Bouffole font eux-mêmes des hommes très-inftruits, comme très-courageux; & il y a dans l'équipage un grand nombre d'ouvriers en tout genre.

CH.VIII.

CES voyageurs ont à bord, non-seulement des montres marines, mais tous les autres inſtrumens qui ont rapport à leur entrepriſe. M. Dagelet eſt particulièrement chargé de faire des obſervations avec la pendule invariable de M. de la Condamine, & de déterminer les différences en gravité. On a déjà reçu quelques informations qui prouvent que ces Meſſieurs ont procédé à l'examen de la côte de la Californie, fixé la ſituation de plus de cinquante endroits preſqu'entièrement inconnus, & viſité Owhyhée & le reſte des iſles Sandwich. A leur retour, il n'y a point de doute qu'on ne faſſe part au public du réſultat de leur expédition.

QUOIQUE le capitaine Cook ait fait tant de découvertes dans l'Océan Septentrional, & ſur la côte eſt de l'Aſie, & la côte oueſt de l'Amérique, M. Coxe a ſavamment démontré qu'il reſtoit encore beaucoup de recherches à faire dans cette vaſte partie du monde. En conſéquence l'Impératrice voulant exécuter un pareil projet, a fait faire un armement dont elle a donné la conduite au capitaine Billings, Officier de la

Marine

Marine Angloiſe. Le capitaine Billings étoit du dernier voyage du capitaine Cook ; & on a tout lieu de croire qu'il eſt digne de l'entrepriſe qui lui eſt confiée. Cette entrepriſe paroît très-importante & très-étendue ; & ſi elle eſt couronnée du ſuccès, elle ne peut manquer d'ajouter conſidérablement à nos connoiſſances géographiques. CH. VIII.

UN avantage particulier à l'Angleterre, qui a réſulté des voyages du capitaine Cook, & que je ne dois point omettre ici, c'eſt l'établiſſement de la Baie Botanique dans la nouvelle Hollande ; ſans parler de toutes les meſures qu'on a priſes pour fonder cette nouvelle Colonie, je ne doute pas que le plan n'en ait été adopté avec les meilleures intentions, & qu'il ne ſoit le fruit des plus mûres délibérations & de la ſageſſe la plus conſommée. Ce qu'il y a d'heureux ſur-tout, c'eſt qu'il empêchera une foule de miſérables ſcélérats, d'être induits, par les premiers objets de leur tentation, à retomber dans le crime, & qu'il leur fournira les moyens de ſe procurer une ſubſiſtance honnête, & de ſe corriger.

CH. VIII.

TANDIS que nous confidérons l'utilité des découvertes pour les peuples qui les font, une queftion fe préfente naturellement : c'eft de favoir quel bien il en a réfulté pour les peuples découverts ? Nous aurions un très-grand plaifir de pouvoir répondre à cette queftion d'une manière fatisfaifante ; mais il faut avouer que notre réponfe feroit mêlée de beaucoup de doutes & de difficultés ; & ces doutes, ces difficultés peuvent être très-exagérés, par une imagination difpofée à contempler les chofes fous un afpect défavorable.

M. Samwell a effayé de démontrer que les habitans des pays nouvellement découverts, particulièrement ceux des isles sandwich, n'ont nullement eu à fe plaindre des Anglois. Le capitaine Cook prenoit des foins continuels pour que les gens de fes vaiffeaux, non-feulement n'offenfaffent jamais les Indiens, mais ne leur communiquaffent aucune maladie. S'il avoit toujours réuffi, en cela, le bien qu'il a fait à ces peuples, en tant d'occafions différentes, auroit bien plus de prix à nos yeux.

IL y a une extrême différence des

voyages qu'on a faits nouvellement, à ceux des premiers navigateurs. Perſonne n'ignore les horribles cruautés qu'ont exercées les ſuperbes conquérans du Mexique & du Pérou ; cruautés dont on ne ſe rappellera jamais ſans rougir pour la Religion & l'humanité. Mais les voyages entrepris dans le deſſein d'étendre la civiliſation, & d'améliorer la condition des ſauvages, ont ſans doute un noble objet. Les extrémités du globe ont été parcourues par le capitaine Cook, non pour y porter l'eſclavage & la déſolation, mais pour étendre les connoiſſances humaines. Les peuples nouveaux ont été viſités comme amis ; & on n'a cherché à les découvrir que pour les rendre aux devoirs de l'humanité & leur porter ce qui manquoit à leurs beſoins, dans leur état imparfait de ſociété. Telles étoient les vues bienfaiſantes que le capitaine Cook fut chargé de remplir, par l'ordre de notre Monarque ; & nous ſommes fondés à croire qu'elles n'ont pas été tout-à-fait ſans ſuccès. Les liaiſons de nos navigateurs avec les Indiens des iſles des Amis, de la Société & Sandwich, doivent

avoir répandu quelques traits de lumière dans l'ame de ce peuple presqu'enfant. Les objets extraordinaires qu'on lui a présentés, & qui ont tant excité sa surprise, ont aussi, sans doute, augmenté naturellement la somme de ses idées, & fourni un nouveau sujet à l'exercice de ses facultés intellectuelles. Les présens qu'on a faits à ces isles, tant de diverses espèces de bétail que d'un grand nombre de fruits & de plantes propres à la nourriture de l'homme, ajouteront sûrement beaucoup aux biens dont la nature les avoit déjà pourvues; & quand les seuls avantages des visites des Anglois se borneroient à leur avoir procuré de nouveaux moyens de subsistance, ce ne seroit pas pour elles une petite acquisition.

MAIS nos espérances ne peuvent-elles pas se porter encore vers un plus noble objet? La découverte que nous avons faite des nations, qui sont à une si grande distance de nous, est un premier pas qui peut avoir une foule de conséquences, dont l'avantage est beaucoup au-dessus de nos conceptions. Peut-être que nos derniers voyages sont le moyen

dont la Providence a voulu se servir pour commencer à faire connoître les douceurs de la civilisation aux nombreuses tribus de l'Océan Pacifique, & les préparer à prendre un rang honorable parmi les autres peuples de la terre. Il ne peut y avoir jamais d'entreprise plus louable que celle de s'efforcer de retirer des millions d'hommes de l'état humiliant & à demi brut dans lequel ils sont plongés. Rien ne peut aussi contribuer plus essentiellement à la réussite d'un si noble projet, que l'introduction sage & raisonnable du Christianisme parmi ces peuples; mais du Christianisme épuré & dans toute sa simplicité première, se bornant à l'adoration d'un seul Dieu, donnant les leçons de la morale la plus sainte, & promettant à la vertu les récompenses d'une éternelle vie. De pareils principes qui sont à portée de tous les hommes, doivent nécessairement produire les plus heureux effets.

EN considérant les grands talens du capitaine Cook & ses courageux travaux, on ne doit pas être étonné que sa mémoire soit aussi respectée chez les nations étrangères qu'en Angleterre

même. Que dis-je ? peut-être nos rivaux lui ont rendu de plus grands honneurs que nous. Il est, j'en suis certain, plus admiré dans le reste de l'Europe, qu'il ne l'est à Londres. Nous en avons une preuve remarquable dans l'éloge de notre navigateur, par Michel Angelo Ganetti, lu à l'Académie de Florence, le 9 de Juin 1785, & publié à Florence la même année. Cependant, comme cet Eloge ne m'est pas tombé entre les mains, il m'est impossible d'en citer ici quelques morceaux.

UNE autre Académie a proposé en France, pour sujet d'un de ses prix, l'Eloge du capitaine Cook; & nous ne devons pas douter que plusieurs Ecrivains ne concourent dans une occasion si digne de faire briller les talens d'un Orateur.

J'AI déjà inséré ici plusieurs témoignages d'estime donnés en prose à notre navigateur; mais je ne puis m'empêcher de faire connoître quelques-unes des fleurs que la poésie a semées sur son tombeau. M. l'Abbé de Lille a terminé son Poëme des Jardins en payant un tri-

but de justes louanges à la mémoire du capitaine Cook. Voici ses vers. CH. VIII.

« Donnez des fleurs, donnez; j'en couvrirai ces sages,
» Qui dans un noble exil, sur de lointains rivages,
» Cherchoient ou répandoient les arts consolateurs.
» Toi, sur-tout, brave Cook, qui, cher à tous les cœurs,
» Unis par les regrets la France & l'Angleterre;
» Toi, qui dans ces climats, où le bruit du tonnerre
» Nous annonçoit jadis, Triptolême nouveau,
» Apportois le coursier, la brebis, le taureau,
» Le soc cultivateur, les arts de ta Patrie,
» Et des brigands d'Europe expiois la furie.
» Ta voile en arrivant leur annonçoit la paix,
» Et ta voile en partant leur laissoit des bienfaits.
» Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.
» Et que fait son pays à ma reconnoissance ?
» Ses vertus en ont fait notre concitoyen.
» Imitons notre Roi, digne d'être le sien.
» Hélas ! de quoi lui sert que deux fois son audace,
» Ait vu des Cieux brûlans, fendu des mers de glace :
» Que des peuples, des vents, des ondes révère,
» Seul, sur les vastes mers, son vaisseau fût sacré;
» Que pour lui seul la guerre oubliât ses ravages ?
» L'ami du Monde, hélas ! meurt en proie aux Sauvages.

QUELQUES-UNS des Poëtes Anglois, les plus élégans, se sont aussi empressés à honorer la mémoire du capitaine Cook. L'aimable & ingénieuse miss Hannah More a dernièrement célébré & sa bienfaisance & son humanité, dans l'inté-

reſſant Poëme qu'elle a compoſé ſur
CH. VIII. l'Eſclavage.

« POURQUOI ces mortels intrépides, » qui, à travers les ondes impétueuſes » de l'Océan, ſont allés chercher de » lointains rivages, par une inſatiable » ſoif de l'or, ou du pouvoir, & qui » n'ont jamais été que des conquérans » qui ravagent, ou des voyageurs qui » ruinent; pourquoi, disje, ces hom- » mes, ô Cook! n'ont-ils pas eu ton » ame ſenſible? ton amour des arts? » ton amour du genre humain? Ah! » s'ils euſſent conçu des projets auſſi » nobles, auſſi bienfaiſans que les tiens, » l'homme n'eût point maudit les décou- » vertes! Alors, ô ſage philantropie! » Alors, tes mains généreuſes auroient » réuni en ſociété de frères, les mondes » diviſés; & les humains, ſans regar- » der ſi la couleur ou le climat les ſépare, » vivroient & mourroient dans le doux » commerce d'une amitié mutuelle! »

BIENTÔT après qu'on eut appris en Angleterre la mort du capitaine Cook, il parut deux Poëmes conſacrés à ſa mémoire. L'un eſt l'Ode de M. Fitz-Gérald de Gray's-Inn, & l'autre une

très-belle Elégie de Miss Seward, dont les talens sont si avantageusement connus du Public. Je vais citer ici quelques morceaux de ce dernier Ouvrage. Miss Seward représente au commencement de son Elégie les principes d'humanité qui animoient le capitaine Cook dans toutes ses entreprises. CH. VIII.

« Vous qui cueillez le laurier & le » chêne pour couronner le front de l'il» lustre Cook; vous qui vous préparez » à suspendre ses avirons en trophée » avec des guirlandes de fleurs, & à » faire retentir les rivages les plus loin» tains du concert de ses louanges : arrê» tez, & sonnez la cloche de la mort!--- » Répandez des branches de cyprès sur » son cercueil, en récitant les vers sacrés » du Psalmiste; qu'une procession funè» bre se promène autour de sa tombe; » pleurez, pleurez, comme un mortel, » celui que vous chantez comme un Dieu!

» DITES, d'abord, quel pouvoir inspi» rant à son indomptable cœur, le mé» pris du danger & d'un repos sans » gloire, lui fit abandonner les riches » campagnes de la superbe Londres; » ces campagnes, où les plaisirs brillent

CH. VIII.

» parés de mille couleurs attrayantes ? » dites quel pouvoir lui fit braver le » brûlant Equateur, & les rigueurs du » Pole Antarctique ? Climats si opposés ! Dans l'un, le soleil dévorant » brille toujours sans nuage, & verse » un déluge de flamme autour de la » ligne ; tandis qu'on voit dans l'autre » l'empire d'un froid éternel, & que » des montagnes de glace s'élèvent au » milieu du sombre été des mers Australes. Quel pouvoir ? — l'humanité !--- » Elle a fait chercher à Cook, sur des » côtes inconnues, l'homme pauvre, » nud, frissonnant, qui habite sous les » plus froides zones, & l'Indien basané » qui erre dans les immenses déserts, » où l'ardent Capricorne rougit la terre » de ses feux. --- Sur leurs rivages infertiles, semez les végétaux nourrissans apportés par la généreuse humanité. Unissez de ses doux liens, les » cœurs sauvages & les mains ennemies ! --- Couvrez la terre de ses trésors ; entonnez ses cantiques, & consacrez son temple. --- O humanité ! » nymphe divine ! Je vois tes pas brillans empreints jusques sous la Zone

» Torride ! Tes yeux vigilans guident
» le pilote incertain ; & tu lui apprends CH. VIII.
» à fatiguer de fon tranchant aviron,
» les ondes enflammées. A mefure que
» tu fais avancer fa proue glorieufe,
» les rayons obliques du foleil brillent
» avec plus de douceur. Déjà le père
» du jour s'eft reculé ; & timide, il
» fait rouler fon char pâliffant tout au-
» tour de l'horifon. Le froid Borée lance
» des flèches cruelles à travers la grêle
» & la pluie neigeufe ; les heures lentes
» traînent à leur fuite une obfcurité
» funefte ; & l'horreur pèfe fur la vafte
» étendue des flots.

LES efforts du capitaine Cook pour fe rendre utile aux habitans de la nouvelle Zélande, en leur procurant des animaux & des végétaux, font ainfi décrits :

« LE fage navigateur fait defcendre
» fon bétail fur le rivage de la nouvelle
» Zélande ; & plante des végétaux
» d'Europe dans ce fol fans culture. Là
» la toifon foyeufe, le fruit excellent,
» l'épi doré, font dus à fes foins, &
» par lui, bientôt les troupeaux & les
» moiffons couvrent les immenfes plai-

CH.VIII. » nes. Déjà ſes chevreaux joyeux bon-
» diſſent ſur le gazon des prairies ; l'oi-
» ſeau, meſſager du jour, fait entendre
» ſon chant matinal ; l'oie au blanc
» duvet, s'avance vers la plage, étend
» ſes aîles & ſe joue majeſtueuſement
» ſur les ondes ; le taureau rumine le
» long du rivage effrayé, & ſes mugiſ-
» ſemens font trembler des nations in-
» nombrables.

J'AJOUTERAI encore ici la noble & touchante concluſion de ce beau poëme.

« MAIS hélas ! --- Sur le haut des
» rochers eſcarpés qui bordent les riva-
» ges d'Albion, & qui dominent la pro-
» fonde mer, quelle femme, triſte, in-
» quiète, promène ſes regards ſur les
» flots ſolitaires, & prie le ciel d'écar-
» ter la tempête ? --- Epouſe infor-
» tunée ! --- C'en eſt fait. --- Envain,
» tes yeux avides contemplent les on-
» des. --- Tu ne vois que les vagues
» agitées & blanchiſſantes d'écume qui
» s'élèvent dans le lointain : ce ne ſont
» point ſes voiles ! --- Ton époux ne
» reviendra plus. --- Ses os ſont main-
» tenant diſperſés ſur une rive ſau-
» vage. --- Eloigne-toi. --- N'entends-

» tu point l'oiseau messager des orages
» & de l'infortune, qui crie en sillon- CH. VIII.
» nant les mers du bout de ses ailes ?
» Ne vois-tu pas l'air s'obscurcir & con-
» firmer tes funestes présages ? --- Les
» cruels esprits de la nuit grondent
» déjà dans la tempête, & en étendant
» un voile ténébreux sur la face des
» eaux, ils font dresser tes cheveux &
» palpiter ton sein. --- Fuis, épouse
» désolée ! fuis ! va, rentre dans ta
» demeure, pleure : mais songe à te
» consoler.

» QUOIQUE tu aies perdu celui qui
» faisoit les délices de ta vie : quoique
» l'astre qui embellissoit tes jours se soit
» plongé dans une nuit affreuse ; élève
» tes pensées vers la plaine étoilée du
» firmament ; reconnois que ta douleur
» est injuste & vaine ; puisque l'Angle-
» terre rendant hommage aux vertus
» de ton époux, lui prépare des cou-
» ronnes & lui érige un buste immortel ;
» puisque sa renommée volant sur l'aile
» des vents, va retentir à jamais dans
» l'immense étendue des cieux. Ce pou-
» voir divin, l'humanité qui, condui-
» soit ses voiles, qui répandoit ses bien-

» faits ſur des rivages ſtériles, le porte » elle-même, vers les plaines de l'im» mortalité, où l'Etre des Etres daigne » le recevoir dans ſa clémence, où déjà » ſon ame, revêtue de la forme des An» ges, jouit de toutes leurs félicités, & » du ſein de la gloire veille ſur toi! »

Les découvertes du capitaine Cook, ont enfin ouvert des ſcènes nouvelles à l'imagination poétique; des ſcènes où le génie & le goût peuvent choiſir une infinité d'images brillantes. Les Morais, ſur-tout, des Inſulaires de la mer du Sud, ſont un ſujet bien digne de la poéſie élégiaque. Auſſi, une jeune Muſe s'en eſt déjà emparée, & en le traitant elle a couronné d'un nouveau laurier notre célèbre Navigateur. C'eſt miſſ Helène Maria Williams, la même qui dans pluſieurs morceaux de ſon *Pérou*, de ſon *Ode ſur la Paix*, & ſur-tout de ſes *fragmens irréguliers*, a prouvé complétement qu'elle poſsède non-ſeulement le talent d'une verſification élégante & harmonieuſe, mais le génie de la vraie poéſie. Le Poëme, que j'ai le plaiſir de publier le premier, & qui a été compoſé à ma ſollicitation, ſe trou-

vera dans l'Appendix de ce volume. Je remarquerai à cette occasion, qu'il est peut-être assez singulier, que ce soit trois jeunes filles, qui ont jusqu'à présent chanté en Angleterre, avec le plus de distinction, la gloire du capitaine Cook. Peut-être un sujet plus riche & plus étendu que celui qui a été célébré dans la Lusiade, & qui feroit sans doute honneur à la plume d'un Haylay & d'un Cowper, inspirera par la suite le génie d'un autre Camoens.

LA Société Royale de Londres, en perdant le capitaine Cook, voulut honorer sa mémoire par une marque d'estime particulière. En conséquence elle résolut de faire frapper une médaille, & elle ouvrit pour cela une souscription. Les Membres de la Société qui avoient souscrit pour vingt guinées, eurent la médaille en or; ceux dont la souscription étoit au-dessous en eurent une d'argent; & enfin, les autres en eurent une en bronze. Les souscripteurs pour trente guinées furent sir Joseph Banks, Président de la Société Royale, le Prince d'Anspach, le Duc de Montagu, Lord Mulgrave & MM. Caven-

dish, Peachey, Perrin, Poli & Shuttleworth.

La médaille repréfente d'un côté la tête du capitaine Cook en profil. Tout autour on lit :

Jac. Cook Oceani Inveftigator acerrimus ;

Et fur l'exergue :

Reg. Soc. Lond. Socio fuo.

Sur le revers, l'Angleterre tient un globe. Il y a autour :

Nil intentatum noftri liquere ;

Et fur l'exergue :

Auspiciis Georgii III.

Une de ces médailles d'or fut préfentée au Roi ; une autre à la Reine, & la troifième au Prince de Galles. Deux furent envoyées à des Souverains étrangers. La première au Roi de

de France, en reconnoiſſance de la protection qu'il avoit daigné accorder aux vaiſſeaux du capitaine Cook, & la ſeconde à l'Impératrice de Ruſſie, dans les Etats de laquelle ces mêmes vaiſſeaux avoient été accueillis avec amitié. Ces préſens furent reçus par ces Princes de la manière la plus diſtinguée. Le Roi de France témoigna ſa ſatisfaction à la Société Royale, par une lettre ſignée de ſa main, & contreſignée par M. de Vergennes; & l'Impératrice de Ruſſie chargea M. Oſterman de témoigner à M. Fitzherbert tout le plaiſir que lui faiſoit un pareil préſent. Elle le fit dépoſer dans le Muſeum de l'Académie Impériale des Sciences de Pétersbourg, & elle envoya à la Société Royale, une magnifique médaille d'or, repréſentant d'un côté ſon effigie, & de l'autre le monument qu'elle a fait ériger à Pierre-le-Grand.

APRÈS qu'on eut ainſi rempli le premier vœu des ſouſcripteurs (a), le

(a) Dans le printems de l'année 1784.

CH.VIII. Préſident réſolut d'employer la ſomme qui reſtoit, à faire frapper un plus grand nombre de médailles en or, qui furent préſentées à madame Cook, à lord Sandwich, au docteur Benjamin Franklin, au docteur Cook, chef principal du college du Roi à Cambridge, & à M. Planta. On accorda en même-tems à M. Aubert, l'agrément d'avoir une de ces médailles pour la valeur intrinſeque, & le prix du frappement; & M. Aubert l'envoya au roi de Pologne.

PENDANT les deux fois que la Réſolution & la Découverte allèrent au Kamtschatka, nos voyageurs reçurent tous les ſecours, toutes les marques d'amitié, que put leur accorder le colonel Belm, commandant de cette Province. Sa conduite généreuſe eſt amplement rapportée dans le troiſième voyage du capitaine Cook. Auſſi les Lords de l'Amirauté de Londres ont été ſi ſenſibles à l'honnêteté de l'Officier Ruſſe, que déſirant de lui témoigner leur admiration & leur gratitude, ils lui ont fait préſenter une ſuperbe plaque d'or, avec une inſcription relative à ſa bienfaiſance & à ſon huma-

nité. C'est le docteur Cook qui a composé l'inscription. Je vais la copier ici.

VIRO EGREGIO MAGNO DE BELM: qui Imperatricis Augustissimæ Catharinæ auspiciis, summâque animi benignitate, sæva, quibus præerat, Kamtschatkæ littora, navibus nautisque Britannicis, hospita præbuit: eosque, in terminis, si qui essent imperio Russico, frustra explorandis, mala multa perpessos, iteratâ vice excepit, refecit recreavit, & commeatu omni cumulatè auctos dimisit; Rei navalis Britanniæ septemviri in aliquam benevolentiæ tam insignis memoriam, amicissimo, gratissimoque animo, suo, patriæque nomine, D. D. D.

M. DCC. LXXXI.

SIR Hugh Pallifer, qui, pendant toute la durée de la vie du capitaine Cook, lui témoigna tant de considération & d'amitié, a prouvé depuis la mort de ce brave navigateur, combien sa mémoire lui est chère. Il a fait construire dans sa maison de campagne de Buckimgamshire, un petit monument

fur lequel eſt une colonne où on lit le caractère du capitaine Cook, qui eſt à la fin de l'Introduction au troiſième Voyage, & dont nous avons inſéré une partie dans ce volume (*a*). Ce caractère eſt tracé de la main d'un illuſtre Officier, l'Amiral Forbès, que nous avons vu long-tems à la tête de la Marine Angloiſe, & qui eſt maintenant Général des troupes de mer; il s'eſt empreſſé d'honorer le capitaine Cook, quoiqu'il ne le connût que par la réputation de ſon mérite & par ſes grands travaux.

PARMI les nombreuſes marques d'eſtime & d'intérêt qu'a occaſionées la perte de notre Marin, le ſoin de pourvoir à la fortune de ſa famille, n'a point été oublié. Les Lords de l'Amirauté s'en occupèrent efficacement, dès qu'ils furent inſtruits de la mort infortunée du capitaine Cook; & en réponſe au mémoire qu'ils adreſsèrent au Roi à ce ſujet, Sa Majeſté accorda ſur le tréſor de l'Amirauté une penſion annuelle de

(*a*) Page 224 & ſuiv.

deux cents livres ſterling à la veuve du Capitaine, & une autre penſion de vingt-cinq livres ſterling à chacun de ſes trois fils. CH. VIII.

LE mémoire préſenté au Roi, étoit ſigné par lord Sandwich, M. Buller, le comte de Lisburne, M. Penton, lord Mulgrave & M. Mann; tous les autres officiers de l'Amirauté, ſecondèrent le zèle de leurs ſupérieurs, par la promptitude avec laquelle le brevet du Roi pour la penſion de la veuve & des enfans du capitaine Cook, fut enregiſtré avec les formes d'uſage.

ON ſaiſit encore une autre occaſion de conférer de nouvelles graces à la famille du capitaine Cook. Les cartes & tous les deſſins relatifs au dernier voyage dans l'Océan Pacifique, gravés aux dépens du gouvernement, furent vendus un prix conſidérable; & on chargea ſir Hugh Palliſer & M. Stephens, d'employer la moitié de ce prix au profit de madame Cook, pour qu'elle en jouît pendant ſa vie, & qu'après ſa mort, il fût diviſé entre ſes enfans (a).

(a) Un quart fut donné au Capitaine King, &

CH.VIII.

Les honneurs, ainsi que la fortune, étoient réservés aux descendans de notre navigateur. Le 3 de Septembre 1785, Sa Majesté Britannique leur accorda une cote d'armes, monument des services de leur père (*a*).

Le Capitaine Cook eut six enfans; Jacques, Nathanael, Elisabeth, Joseph, George & Hugh. De ces enfans, Joseph, George & Elisabeth moururent jeunes. Jacques, qui naquit dans la paroisse de *Saint-Paul Shadwell*, *le* 13 d'Octobre 1763, est maintenant Lieu-

le quart restant à M. Blyth & aux représentans du capitaine Clerke; les représentans de M. Anderson avoient été récompensés.

(*a*) Dans un champ d'azur, entre les deux étoiles polaires en or, une sphère, avec son méridien, le pôle nord élevé, les cercles de latitude marqués de dix en dix degrés, & ceux de longitude de quinze en quinze, montrant l'Océan Pacifique entre les deux cents soixante, & les quarante ouest, borné d'un côté par l'Amérique, & de l'autre par l'Asie & la nouvelle Hollande, en mémoire des découvertes faites par le capitaine Cook, bien au-delà de tous les premiers navigateurs. Sa route est marquée en lignes rouges. Pour cimier, sur une guirlande de couleurs, il y a un bras vêtu de l'uniforme de capitaine de vaisseau, & dont la main tient au bout d'un bâton, le Pavillon d'union. Le bras est aussi entouré de lauriers & de palmes.

tenant dans la Marine Royale. L'Amiral Richard Hughes, dans l'Escadre duquel il a été employé, en rend le témoignage le plus avantageux. Nathanael, né le 14 de Décembre 1764 à *Mileend*, *Old Town*, entra également dans la Marine; mais ce jeune homme qui promettoit beaucoup, périt malheureusement à bord du vaisseau le *Thunderer* (a), commandé par le Commodore Walsingham, dans l'ouragan qu'il y eut à la Jamaïque le 3 Octobre 1780. Hugh, le plus jeune de tous, vint au monde le 22 de Mai 1776, & fut ainsi nommé, d'après le nom du meilleur ami de son père, sir Hugh Pallifer. CH. VIII.

ON a souvent témoigné de l'étonnement de ce qu'un monument patriotique n'est point encore dédié à la mémoire du capitaine Cook, dans l'abbaye de Westminster. L'Evêque de Carlisle & l'Amiral Forbès en ont parlé dans l'Introduction au troisième voyage de notre navigateur; & enfin sir Hugh Pallifer m'a témoigné tout le désir qu'il

(a) Le Tonnant.

CH.VIII. auroit de voir rendre un pareil honneur à la mémoire de ſon ami. Certes, il ſeroit glorieux pour la Nation Angloiſe de conſacrer ainſi les talens & les ſervices d'un des ſes plus illuſtres marins, & on ne peut s'empêcher de le déſirer; mais un monument dans l'Egliſe de Weſtminſter, n'ajouteroit rien à la réputation du capitaine Cook. Sa gloire eſt appuyée ſur une baſe plus ſolide & plus étendue, & durera bien plus, ſans doute, qu'un périſſable tombeau de marbre ou d'airain. Le nom de Cook ſera honoré ſur la terre, tant que l'hiſtoire conſervera la mémoire des grands événemens, & il eſt impoſſible de dire quelles récompenſes la ſageſſe divine réſerve dans d'autres mondes, aux hommes qui ont donné des exemples tranſcendans de ſageſſe & de vertu.



APPENDIX.

LE MORAI (*a*),

POEME,

Par Miss HELENE MARIA WILLIAMS.

« BELLE Otahiti ! Toi qui fus long-
» tems favorisée par la présence & les
» bienfaits de ce Navigateur, qui brava
« tant de fois les écueils des mers aus-
» trales, les montagnes sourcilleuses,
» les rochers de glace, où l'intrépide
» oiseau des mers bâtit son nid, & ap-
» prend à dédaigner la rage des ondes ;
» où la nuit qui chérit les éternelles tem-
» pêtes étend un voile profond & ténè-
» breux, où le danger enfin est d'autant
» plus terrible qu'il paroît incertain,
» & ne laisse voir qu'à demi ses horri-

(*a*) C'est le nom que les Otahitiens donnent à l'endroit où ils enterrent leurs morts.

APPENDIX. » bles gouffres ! Mais, tandis que la na-
» ture, d'un air si triste & si sévère, se
» penche sur ces rocs entassés les uns sur
» les autres, formidable image du
» cahos ! le nautonnier étonné, craintif,
» en la voyant déchaîner d'une main
» cruelle les vents & les orages, & s'a-
» bandonner à toute sa fureur, oublie
» qu'elle fait succéder dans d'autres cli-
» mats, à son aspect terrible, un aspect
» touchant & doux, qu'elle sait prodi-
» guer les couleurs brillantes & les fleurs
» qui embellissent nos Etés, & qu'elle
» daigne enfin charmer les mortels avec
» ce sourire dont elle se pare dans les
» bocages d'Otahiti.

» OUI, tandis que le printems de ses
» doigts empreints de rosée, ne fait
» naître dans d'autres campagnes que
» quelques fleurs passagères, il vient,
» charmante Otahiti, il vient dans tes
» odorans bocages s'environner sans
» cesse des plus brillantes fleurs. Mais
» d'où partent ces cris douloureux ?
» d'où coulent ces larmes amères ? O
» Mort ! ton infatigable main frappe
» quelques familles malheureuses. —
» Eternité ! plante superbe ! qui t'épa-

» nouis ſous un ciel plus brillant & plus
» fortuné, le tems eſt une branche lan-
» guiſſante, qui croît ſur ta belle tige,
» mais qui ne croît que pour mourir.

» QUI es-tu! ô Mort! — Pouvoir ter-
» rible! qui t'enveloppe d'une impéné-
» trable obſcurité. — Souvent l'imagi-
» nation audacieuſe veut pénétrer dans
» le centre de ta demeure, où la nuit
» ſeule règne, & n'accorde jamais au
» jour une heure conſolante; mais l'i-
» magination, à l'aſpect de tant d'hor-
» reurs, frémit, & pouſſe de longs ſou-
» pirs. Là, elle ne t'apperçoit qu'à peine
» errante dans les ténèbres, & ſoudain
» l'inſenſée réaliſe autour de toi toutes
» les viſions fantaſtiques qu'elle a créées,
» & dont elle s'épouvante elle-même.
» — Mais une voix mortelle peut-elle
» dire ſi l'imagination te peint telle que
» tu es, ou telle que tu n'es pas? Non,
» non, nos pinceaux ne peuvent jamais
» rendre la terreur que cauſe ton aſ-
» pect. L'œil qui te contemple une ſeule
» fois, n'élève plus ſon orbite immo-
» bile. Les lèvres qui ſauroient révéler
» tes ſecrets, ſont condamnées à un
» éternel ſilence. En vain nous preſſons

APPENDIX. » la main glacée qui vient de te toucher ; en vain nous arrosons de larmes » le sein qui t'a sentie. Le cœur qui répondoit à nos soupirs, cesse d'être » ému, & l'œil n'a plus la force ni de » nous voir, ni de pleurer.

» CEPENDANT, des bords où le » Gange roule ses flots sous le ciel de » la Zone Torride, jusques auprès des » pôles où la terre glacée ne reçoit que » les derniers rayons d'un jour languissant, les morts sont toujours sacrés! » Une douce pensée vient alléger la » douleur, & commande à l'homme en » deuil de fouler d'un pied léger la » terre, où les restes insensibles des humains sont déposés. Elle lui commande d'envelopper d'une obscurité » paisible le gazon qui croît sur les tombeaux. L'homme revère dès-lors avec » un plaisir mélancolique l'herbe, les » fleurs, les fruits, tout ce qu'il voit » dans ces lieux funèbres, & d'une » main religieuse, il en tresse des guirlandes.

» PORTEZ les yeux sur les plaines d'Otahiti. Voyez-y s'avancer un convoi » funèbre. La foule affligée suit, d'un

» pas lent, le cercueil, & récite, en » ſoupirant, les prières ſolemnelles. Ar- » rivé ſur le rivage de la mer, le pon- » tiſe va trois fois puiſer, d'une main » pieuſe, l'eau pure de la vague la plus » élevée, & il en arroſe le cercueil. » Jamais un autre que lui n'oſeroit en » verſer une goutte profane, de peur de » ſouiller les cendres du mort.

» MAIS, déjà les reliques ſanctifiées » ſont portées dans les détours du laby- » rinthe ſacré. On ſuſpend des guirlan- » des au-deſſus de la tombe : on entre- » lace la nourriſſante banane & les feuil- » les du riche palmier, & on couronne » chaque nœud de la plante conſacrée » aux morts.

» CINQ fois dans ſon cours périodique » la Lune éclaire de ſa pâle lumière » cette pieuſe & longue cérémonie. » Cinq fois elle revoit la beauté éplo- » rée, qui, les cheveux épars, vient » gémir ſur les cendres de ſon époux. » Hélas! veuve infortunée, ſes beaux » cheveux ne lui ſont plus chers. Elle » parſeme leurs treſſes ſur le tombeau » de celui qu'elle aimoit; &, dans l'excès » de ſa douleur, elle arroſe ſouvent la

APPENDIX.

» terre du ſang qui coule de ſes bleſ-
» ſures.

» Dès que l'aſtre du jour s'eſt plongé
» dans les mers de l'Occident, & qu'il
» réfléchit encore ſa lumière ſur l'ho-
» riſon rougi; quand le crépuſcule rend
» la clarté douteuſe, & que la nuit eſt
» prête à étendre ſes voiles ſur la terre,
» du ſein du nuage ſombre, qui eſt
» ſuſpendu ſur le ſommet de la mon-
» tagne, on entend l'ame échappée
» nouvellement du corps placé dans le
» Morai, mêler ſes cris au ſifflement des
» vents, & pouſſer des gémiſſemens
» longs & plaintifs. — Alors quelque paſ-
» ſion terreſte la domine encore. Elle
» eſt encore ſenſible aux ſoupirs d'une
» épouſe déſolée : elle chérit encore ſes
» larmes fidelles.

» Mais cinq fois la lune a fourni ſa
» pleine carriere. Elle a ſous un aſpect
» varié, partagé cinq fois avec le ſoleil
» la gloire d'éclairer les mortels. Il eſt
» tems d'accomplir le rite funèbre, &
» de rendre aux manes le dernier de-
» voir, ce devoir qui leur eſt ſi cher!
» Le Pontife revient, & recueille avec
» un ſoin pieux, les reſtes du mort,

» pour les confier à la tombe, creusée » dans le centre obſcur du Morai. En- » ſuite il plante autour la banane ſacrée, » en ſuſpendant à ſa tige des plumes » treſſées, ſymbole révéré des Divini- » tés qui gardent les tombeaux — Ar- » rête. — Que jamais aucun cri de dou- » leur ne trouble la paix de ces lieux. » Que jamais, jamais aucune plainte » ne s'y faſſe entendre, que lorſque la » nature briſera de nouveau ſes liens. » — Brillant croiſſant de l'aſtre des » nuits! qui de ta douce lumière, ar- » gentes la haute pyramide du Moraï, » tandis qu'en ombrageant la terre, » elle répand au loin une ſombre hor- » reur; Lune, ſois témoin de leur piété. » Les cérémonies ſont accomplies; tous » les tributs ſont payés. Que l'eſprit » errant ſur les nuages n'oſe plus rien » demander. Mortels! ceſſez de fouler » la tombe, & livrez ces lieux au ſilence » & à la mort!

» MAIS où peut-elle, cette femme, » qui aime à s'égarer parmi les ombres » funèbres, & qui ſe plaît dans la triſ- » teſſe des tombeaux, où peut-elle » chercher cet orgueilleux Morai, qu'un

» souvenir trop cher lui rappelle, & » où est tombé l'ami de l'humanité? — » Isles lointaines, c'est dans votre sein, » vous qu'environne un immense Océan, » & qui, pendant de si longs âges, fûtes » inconnues jusqu'à ce que le généreux » Cook, guidé par la philantropie, tra-» versa des mers infréquentées, brava » tant d'écueils, & parut sur vos bords, » pour y répandre des bienfaits: — Il ne » ressembloit point à ces Conquérans » meurtriers qui ont souillé de tant de » sang les vastes contrées de l'Amérique. » Il ne ressembloit point à quelques en-» fans de la Grande-Bretagne, qui, » insultant à la liberté, si chère à leur » noble patrie, vont chercher les ri-» vages d'Afrique pour y briser les liens » les plus doux & les plus sacrés, pour » charger d'autres chaînes pesantes une » race de frères, pour plonger un poi-» gnard dans leur cœur, pour dédaigner » enfin les douleurs lamentables de la » nature au désespoir!

» O Cook! cette noble & ardente » ambition qui apprit si souvent à dé-» truire à tant d'autres hommes, te » conduisoit par des routes bien diffé-» rentes,

» rentes, & t'environnoit du ſourire de
» l'amour, de l'eſpérance & de la joie.
» Les mêmes feux qui embraſent l'er-
» rante comète lorſqu'elle traîne au loin
» ſa queue menaçante, peuvent for-
» mer auſſi ces rayons purs & bien-
» faiſans qui couronnent le front de l'é-
» toile dorée du matin. — Certes, où la
» cendre d'un héros repoſe, les nations
» récemment ſorties du ſein de la nuit,
» s'empreſſent. Leurs témoignages de
» reconnoiſſance & d'amour doivent
» être éternels. Son tombeau paroît
» couvert de fleurs; & ce culte qu'on
» rend aux morts, ce culte inventé par
» une imagination ſenſible, honore les
» mânes de Cook.

» Que dis-je? hélas! — non, non!
» — les fleurs ne jonchent point ſa
» tombe. Les vœux, les préſens funé-
» raires ne lui ſont point offerts. — Son
» ſang a abreuvé une rive ſauvage. Une
» prière hâtive, une furtive larme de
» l'amitié eſt le ſeul devoir rendu à ſes
» membres coupés par morceaux, &
» diſperſés dans les ondes courroucées.
» Les gouffres profonds de l'Océan re-
» cèlent les reſtes du navigateur qui a

APPENDIX. » péri loin de son toit domestique, » loin, loin de celle, hélas! dont les » vœux & les soupirs suivoient fidèle- » ment la course périlleuse de son » époux; de celle dont la tendre pensée » aimoit à errer avec lui sur des mers » inconnues & dans des contrées nou- » velles: de celle qui sema long-tems » des fleurs que lui présentoit l'espé- » rance, la ténébreuse route de la tem- » pête.

» CEPENDANT, brave Cook! des » lauriers immortels te couronnent, » — tandis que la reconnoissante Albion » t'élève un tombeau de marbre & un » buste glorieux, qui attesteront à ja- » mais tes talens & tes vertus; tandis » que, jalouse d'entendre tes louanges, » elle commande à la Muse de l'His- » toire de les consacrer dans ses fastes, » & de les présenter à toutes les nations » civilisées; les sauvages habitans des » contrées lointaines que tu découvris, » répéteront souvent ton nom sacré; & » leurs enfans apprendront à connoître » Cook, en apprenant à prononcer les » premiers mots, qu'on leur répète, » en apprenant ces traditions dont on

» nourrit les jeunes années, & dont le » ſouvenir ſe conſerve toujours juſ- » qu'aux bornes de la vie » !

APPENDIX.

FIN.



TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le Tome ſecond.

CHAP. V. *Continuation du ſecond Voyage du capitaine Cook, juſqu'à ſon retour en Angleterre,* pag. 1

CHAP. VI. *Contenant l'Hiſtoire du capitaine Cook, depuis la concluſion de ſon ſecond Voyage autour du Monde, juſqu'au commencement du troiſieme Voyage dans l'Océan Pacifique,* 83

CHAP. VII. *Contenant l'Hiſtoire du capitaine Cook, depuis le commencement de ſon troiſième Voyage, juſqu'à ſa mort,* 112

CHAP. VIII. *Caractère du capitaine Cook. — Effets de ſes Voyages. — Témoignages qu'on lui a rendus. — Etat de ſes ſervices. — Obſervations relatives à ſa famille. — Concluſion,* 353

APPENDIX. — Le Morai, Poëme, par Miſs Helène-Maria Williams, 409

Fin de la Table du Tome ſecond.





